

Patrick ferrer

Xiang le coolie

Au pays des hommes nacelle

ISBN : 978-2-9559159-0-5

© Patrick ferrer

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1.

New-York septembre 1930

Il était 7 heures quand Sam se réveilla. Sans doute, le bruit de la pluie tombant en trombes sur les rampes des grands escaliers métalliques y était sûrement pour quelque chose.

Il posa ses pieds sur le sol glacé, cette sensation désagréable, le sortit un peu plus vite de son état léthargique, mais avait accentué son mal de crâne. Assis sur le bord du lit, la tête entre ses mains. Tout en se massant le crâne, il repensait à sa soirée de la veille. Comme à son habitude il avait encore passé la nuit à boire dans le pub qui se trouvait au coin de sa rue. C'était un de ces endroits où l'on vous servait un whisky de mauvaise qualité certainement distillé clandestinement dans une des nombreuses caves de Brooklyn, où l'épaisse fumée en suspension rappelait la brume qui recouvre le Golden-gate de San Francisco certains jours. Il se leva, s'avança vers la fenêtre,

dehors la rue commençait à s'animer. Les gens marchaient dans tous les sens d'un pas pressé. Vu de sa chambre, on aurait cru qu'ils étaient comme pris de panique, ils avaient certainement dû être surpris par l'averse soudaine vu l'infime nombre de parapluies ouverts.

Il serait bien resté à la maison, mais il savait que ce n'était vraiment pas le jour pour ça. Tout d'abord, son boss l'attendait, ce qu'il redoutait assez. Ces derniers temps, ses chiffres avaient baissé considérablement. En effet, Sam n'était plus le commercial qu'il fut il y a peu de temps encore. Quelqu'un qui pouvait vous vendre tout ce dont vous n'aviez pas besoin, de plus ses clients avaient l'impression d'être des privilégiés et d'avoir fait une bonne affaire. Mais ces temps-là étaient bien révolus, certes il lui restait son bagou, sa capacité de persuasion, mais toutes ces qualités étaient bien enfouies désormais. Il accusait le coup, son divorce d'abord, l'absence de son fils, plus aucune envie. Évidemment, son boss s'en moquait, il savait bien qu'il ne fallait même pas qu'il aborde le sujet. Les mauvaises choses n'arrivant jamais seules, la crise

dans laquelle le pays était plongé n'avait fait qu'aggraver la situation. La seule chose qui le réconfortait, sitôt son rendez-vous fini, il se rendrait chez Susan récupérer son petit Tom.

C'était un petit garçon, plein de vie, farceur qui adorait jouer aux cow-boys comme la majeure partie des enfants de son âge. Il se réjouissait par avance de la surprise qu'il lui avait réservée. Par le biais d'un de ses clients, Sam avait réussi à se procurer deux places pour l'avant-première d'un western « Billy the kid » un film de la Métro Goldwin Mayer, avec John Mack Brown et Wallace Berry dont l'enfant était un fan inconditionnel. Il était la seule vraie réussite de sa vie. Un mariage raté, ce n'était pas la faute de Susan, qui avait fait tant de sacrifices pour que cette union soit une parfaite réussite. Elle avait quitté son travail qu'elle aimait tant à l'hôpital, pour se consacrer exclusivement à son foyer. Il faut dire que Sam voyait d'un mauvais œil que sa femme travaille, il pensait que c'était à lui seul de subvenir à leurs besoins. Sans doute y avait-il un brin de jalousie et aussi un peu de sa fierté irlandaise là-dedans.

Pourtant dans les premiers temps de leur histoire, tout s'annonçait sous les meilleurs auspices. Un travail qui marchait bien, puis la venue de leur enfant. Hélas, tout ça ne dura pas, les affaires se firent moins florissantes ce qui obligea Sam à faire de plus fréquents déplacements, en effet il partait des semaines, pour un salaire qui ne méritait pas de tels sacrifices.

Un mari trop souvent absent, un penchant prononcé pour l'alcool ce qui n'arrangeait rien, le manque d'argent, de plus Sam pouvait se montrer quelquefois agressif et jaloux. Tous ces travers avaient fini par avoir raison du couple. Après beaucoup de patience Susan, s'était résignée à demander le divorce. Elle reprit son travail à l'hôpital, et partit s'installer avec Tom dans un petit appartement près de Soho. Elle fit la rencontre quelques mois plus tard de Pete Sanson, ils firent connaissance dans le bus qu'elle prenait pour se rendre à son travail. Pete, travaillait depuis quelques années pour la compagnie ADIRONDACK. Dans sa tournée, il desservait Brooklyn et notamment le centre médical Maimonides sur la 48 tenth avenue,

où Susan travaillait. C'était un bel homme, grand brun, toujours souriant, il lui plut immédiatement. Ils finirent par s'installer ensemble, ce qui donna au petit Tom un foyer à nouveau équilibré.

Pete, prit son rôle de beau-père très au sérieux, ce qui ne fut pas très compliqué, il aimait les enfants et en avait toujours voulu. De plus, Tom était un petit garçon adorable, affectueux, jamais de caprices, ni vraiment de grosses bêtises. Seulement un petit bonhomme de six ans qui aimait par-dessus tout sa panoplie de shérif, et s'inventer des histoires. Il ne quittait pratiquement jamais son chapeau, ni son étoile de Marshall qu'il agrafait sur tous ses vêtements.

Mais aujourd'hui, c'était un grand jour pour lui, son papa venait le chercher pour passer le week-end ensemble. Il savait déjà qu'il aurait droit à une visite du zoo de central Park, agrémenté de quelques glaces et sucreries. Puis ils iraient sûrement au cinéma, en espérant qu'il y ait un western, il se voyait déjà le seau de pop-corn sur les genoux avec son colt dans les mains dirigé vers l'écran. Que le temps pouvait lui

paraître long depuis son réveil. Il était à peine 8 h 30, et son papa ne devait passer qu'à partir de 11 h au plus tôt.

Sam se dirigea vers la salle de bain, pour essayer de retrouver une apparence correcte. Le brin de toilette qu'il fit ne suffit pas à faire disparaître les traits tirés de son visage, ni son teint presque gris. Les abus d'alcool, de cigarettes qui lui étaient plus que coutumiers, faisaient peu à peu leur travail de démolition. Plusieurs fois écœuré devant l'image que lui renvoyait son miroir il prenait la résolution de se reprendre en main, en vain. À la moindre contrariété, sitôt qu'il se retrouvait seul dans son lugubre deux pièces, il n'en fallait pas plus pour qu'il flanche à nouveau. Ses travers reprenaient le dessus.

Où était passé l'homme qu'il était, il n'y à pas si longtemps encore, soigné, toujours tiré à quatre épingles, et surtout avenant. « On a vite fait de tout perdre et de se détruire, pensa-t-il en finissant de se coiffer... »

Le trajet de Brooklyn à Manhattan prit beaucoup plus de temps que d'habitude, il finit quand même par arriver au pied du building qui abritait le bureau de son boss, Mr Farrell, un homme de taille moyenne, d'une cinquantaine d'années, au crâne dégarni, obèse. Les années passées assis dans son bureau, et son goût pour toutes les cochonneries que l'on pouvait trouver au drugstore du coin l'avaient peu à peu transformé. Il paraissait tout le temps en colère, et n'accordait que très peu d'intérêt à ses collaborateurs, quelqu'un d'assez méprisant en somme. La seule chose qui comptait à ses yeux était les bonnes ventes, les bénéfices, choses que Sam n'avait pas ramenées depuis bien longtemps. Le sentimentalisme n'était pas la vertu qui le caractérisait le plus.

Sam pénétra dans le hall, se dirigea vers l'ascenseur qui le monta au 27ème étage en quelques secondes. Il franchit le seuil de la compagnie, un long couloir menait au bureau de la secrétaire personnelle de Farrell, miss Rhodes, toujours à son poste, son chignon grisonnant, ses énormes lunettes qui lui faisaient tripler les yeux de volume. Il arriva à sa hauteur, le nez dans

ses papiers elle ne daigna pas lever la tête. Il n'eut pas le temps de la saluer, elle le coupa dans son élan.

— Monsieur Farrell vous attend dans son bureau, et il est de très mauvaise humeur, ça risque de chauffer pour vous ! Vous êtes en retard, il vous attend depuis vingt minutes au moins ! Dit-elle sèchement.

Sam parut surpris.

— Nous avons rendez-vous à 9 h 30, j'ai un quart d'heure d'avance !

— Ben, voyons ! Vous n'avez rien compris une fois de plus.

Son petit sourire en coin donna l'impression qu'elle jubilait à l'idée que quelqu'un d'autre qu'elle subisse les foudres du patron. Il ne prit pas la peine de lui répondre et se dirigea droit vers la porte du bureau. Il frappa la lourde porte molletonnée qui n'émit qu'un léger bruit sourd.

— Entrez !

— Ah ! Quand même te voilà enfin !

— Désolé patron, ça roulait très mal ce matin.

— Assez ! Assez ! Moi j'étais à l'heure ainsi que David, depuis le temps que tu vis ici, tu devrais savoir

que c'est toujours la panique, alors épargne-moi tes salades !

Le bureau ressemblait à un immense cellier où s'entassaient un peu partout des tas de dossiers et papiers dans une totale anarchie. Comment faisait-il pour s'y retrouver ? La pièce était sombre, une forte odeur de tabac froid de cigare et de poussière vous donnait la nausée. Tout était le plus rudimentaire possible, aucune dépense n'avait été consacrée à égayer les lieux, on devinait l'avarice bien connue de Farrell.

Face à lui se trouvait David Sigmann, jeune stagiaire de vingt-sept ans, un de ces jeunes loups assoiffés de réussite, prêt à tout pour gravir les échelons. Il émanait de sa personne une grande prestance, de la force, pourtant en contradiction avec sa silhouette chétive.

— Tu connais David ? Les chiffres qu'il vient de réaliser sur la côte Ouest sont exceptionnels, on ne peut pas en dire autant des tiens ! lui lança-t-il avec un soupçon d'ironie qui suffit à dessiner sur le visage du jeune loup un air de satisfaction, ce qui agaça Sam.

— C'est vrai que ces derniers temps n'ont pas été très bons pour moi, entre mon divorce et...

Farrell le coupa.

— Ces derniers temps, tu dis ! J'ai du mal à me souvenir s'il y en a eu de meilleur avant ! Et puis tes problèmes sentimentaux, si pénibles soient-ils, ne font aucune différence, au contraire, dans ces moments là, il me semble que l'on se jette à corps perdu dans le travail, et non pas dans le whisky j'ai une boîte à faire tourner, nous sommes dans une période des plus difficiles, alors si je dois prendre en compte tous les soucis de mes employés, je n'ai plus qu'à mettre la clé sous la porte !

Quelle ingratitude, lui qui avait toujours ramené des chiffres plus que satisfaisant, ne ménageant pas sa peine, qui vivait à temps plein pour son travail, laissant de côté le plus souvent sa vie de famille, ce qui avait d'ailleurs fini par avoir raison de son couple, du moins en partie. Tout ça effacé d'un coup.

— Je vous assure que je fais de mon mieux, mais les temps sont durs, les clients ne me commandent plus que le strict minimum.

— Cesse tes jérémiades veux-tu ! C'est à toi de les convaincre, les temps sont durs depuis toujours, je ne veux pas entendre une chose pareille !

— Oui, mais....

— Mais si tu ne redresses pas la barre rapidement, les temps risquent d'être encore plus durs pour toi, j'espère que tu me comprends ?

— Je comprends, dès lundi je mettrais les bouchées doubles.

— Non ! Dès aujourd'hui mon cher, il y a tout un secteur qui n'a pas été prospecté dans le Nord, et je veux que tu t'y rendes sur le champ ! Ton itinéraire est déjà prêt.

— Mais... je ne peux pas partir aujourd'hui !

— Ah oui, et pourquoi donc ?

— C'est à dire que je dois récupérer mon fils ce week-end, je lui ai promis vous, comprenez !

— Oui bien sûr, si tu lui as promis, j'enverrais quelqu'un d'autre à ta place, pas de problèmes.

— Merci, je vous....

— Laisse, aucun problème je te dis, de plus dorénavant tu auras le loisir de profiter de ton fils tous les jours de la semaine.

Sam comprit et se résigna.

— Très bien, je partirais dans l'après-midi.

— À la bonne heure ! Mais je ne veux te revoir, uniquement, avec des carnets de commandes pleins, c'est ta dernière chance de me prouver que je ne perds pas mon temps avec toi, alors fonce ! Autre chose j'ai confié le secteur de la côte Ouest définitivement à David.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! J'ai mis tant d'années à me créer un réseau là-bas, j'ai des clients fidèles.

— Ça suffit ! De quelle fidélité parles-tu ? Ils partent tous à la concurrence, tu n'es plus présent, tu crois qu'ils vont rester à t'attendre pour tes beaux yeux ! Heureusement que David a rattrapé le coup au maximum, sinon c'était la catastrophe, mais malgré ça nous avons accusé de fortes baisses, merci du cadeau ! David repart dès aujourd'hui là-bas pour essayer de réparer tes conneries !

Sam resta un instant sans bouger, la tête baissée. Dans cette posture il ressemblait à un enfant que l'on vient de gronder. Puis il sortit du bureau humilié comme jamais, il prit ses feuilles de route et quitta l'immeuble.

Tout en regagnant sa voiture, il ne pouvait s'empêcher de penser à son fils, comment lui annoncer encore une fois qu'il fallait remettre à plus tard leur week-end, il en était bouleversé. Voir à nouveau la déception de son petit le rendait malade, déjà leur séparation ne l'avait pas épargné, peu à peu il finirait par perdre sa confiance, il ne pouvait s'y résoudre. Le plus mauvais dans tout ça, c'était que Pete était rentré dans la vie de Susan, malgré son sentiment de haine envers lui, il savait au fond que c'était quelqu'un de bien, honnête, travailleur, et surtout présent. Le petit Tom à la longue s'attacherait plus à lui qu'à son père, ce n'était pas imaginable.

Il démarra et prit le chemin de chez Susan. Chaque mètre qui le rapprochait de son fils lui faisait monter la pression un peu plus. Il passa sa main sous son

siège, en sortit une petite bouteille de scotch, avala deux rasades rapidement.

Il rangea sa voiture face à l'immeuble, sortit et traversa la rue. Machinalement, il leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement, la silhouette de Tom était là, il arrivait à peine à la distinguer vue la pluie épaisse qui ne cessait de tomber. C'était bien lui, sûrement posté là depuis un bon moment, à la recherche de la voiture de son papa. Quand Tom aperçut son père, son visage rayonna, et il disparut presque aussitôt.

Sam pénétra dans le hall, gravit les marches. À peine fut-il arrivé sur le palier, il entendit un léger bruit derrière lui. Il fit volte-face, et se retrouva nez à nez avec son fils.

— Ne bougez pas ! hurla-t-il. Au nom de la loi, je vous arrête !

Sam leva les mains, prit l'air apeuré.

— Ne me tuez pas ! Je me rends, pitié !

— Si vous bougez, je vous descends ! Je suis le tireur le plus rapide de l'Ouest alors attention !

Il fit mine de dégainer, mais l'enfant fut le plus rapide et tira deux fois dans sa direction.

Sam reçut les deux balles imaginaires et s'écroula.

— Arg ! Tu m'as eu, tu es vraiment le meilleur tireur de l'Ouest.

Le petit shérif fonça sur lui et se jeta sur son ventre en riant aux éclats.

— Tom ! Veux-tu rentré, je t'ai déjà dit cent fois de ne pas sortir les pieds nus, tu vas finir par attraper la mort, en plus le sol est dégoûtant !

Susan avait l'air en colère, elle se tenait dans l'encadrement de la porte, les deux mains sur ses hanches.

— Ça va Susan, il joue c'est tout, rien de grave.

— Oui avec toi rien n'est jamais grave ! Avec le temps qu'il fait s'il prend mal, ce n'est sûrement pas toi qui passeras la journée à courir chez le médecin !

— Ok, allez mon chéri, écoute ta maman, rentre vite.

— Oui et dépêche-toi d'aller te laver les pieds, ensuite tu mettras tes chaussures !

Sam franchit le seuil, Pete était assis dans son fauteuil, il écoutait une émission de la station W.B.O.Q

sur son poste de radio. Il salua Sam d'un simple hochement de tête, sans prendre la peine de se lever, les deux hommes ne s'estimaient guère. L'odeur du café encore fumant s'échappait de la cuisine où Susan y préparait le repas.

— Je t'en sers une tasse ? lança-t-elle. À voir ta mine tu m'as l'air d'en avoir grand besoin, ta nuit a du être courte n'est-ce pas ?

— Il acquiesça sans dire un mot, c'était inutile, elle connaissait trop bien les lendemains d'ivresse de son mari.

Il prit la tasse dans ses mains, sans un mot.

— J'ai compris ! Dit-elle. Tu ne peux pas le prendre encore une fois.

— Non, je suis obligé de partir je ne peux pas faire autrement.

— Tu dois lui annoncer, lui qui se faisait une joie.

Ce ne fut pas la peine, Tom avait tout entendu, il partit en courant se réfugier dans sa chambre, et se jeta sur son lit. Sam le rejoignit presque aussitôt.

— Tu m'en veux mon chéri ? Je suis vraiment désolé, tu sais. Je sais bien que tu te faisais une joie, mais hé-

las ! Je suis obligé de partir pour mon travail, je ne peux pas faire autrement.

— Mais tu me l'avais promis ! Hurla-t-il la voix pleine de sanglots.

— Je sais ma puce, je te promets que dès que je reviendrais nous irons voir autant de films que tu voudras, je te le jure.

— Tu dis ça à chaque fois !

Susan qui écoutait dans le couloir ne put s'empêcher d'intervenir.

— Écoute mon cœur, ton papa doit partir travailler, il ne peut pas faire autrement, si tu veux nous sortirons tous les deux, tu n'as qu'à me dire où tu veux aller.

Cela ne rendit pas le sourire au petit pour autant, sa déception était trop grande. Elle regarda Sam avec des reproches pleins les yeux, puis regagna sa cuisine.

— Allez mon bonhomme fais moi un sourire, je ne veux pas que tu sois triste, souris moi, souris moi et je t'apporte la plus belle panoplie de shérif que tu n'as jamais vu.

— Avec un vrai pistolet ?

— Promit un colt tout en métal.

— C'est vrai ?

— C'est juré, là où je vais il y a des magasins remplis de revolvers il n'y a que là-bas qu'on en trouve. Tu seras le seul de ton école à en avoir un pareil. Alors, viens vite me faire le plus gros des câlins. Tom bondit dans les bras de son père et l'embrassa de toutes ses forces.

— Allez dépêche-toi de partir, il ne faudrait pas qu'il n'en reste plus au magasin !

— Ne t'inquiète pas pour ça, je connais le patron d'une boutique, il m'en gardera un juste pour toi. Sam le serra très fort contre lui, et lui embrassa le front.

— Alors à bientôt petit shérif !

— À bientôt papa, et dépêche-toi de revenir ! Puis, il partit retrouver Susan à la cuisine.

— Tu sais. Dit-elle. Tu ne pourras pas t'en tirer éternellement avec des cadeaux, ton fils grandit très vite, et il est loin d'être stupide. C'est d'un père qu'il a besoin, pas d'un énième pistolet, si ça continu tu risques de perdre sa confiance.

— Je sais tout cela, que veux-tu que j’y fasse, je suis au pied du mur, je suis vraiment sur la sellette, il me faut absolument redresser la barre. Tout s’arrangera bientôt.

— Si tu le dis, en tout cas je l’espère, car j’en ai plus qu’assez de devoir le consoler à chaque promesse que tu ne peux tenir. Alors pour la dernière fois, reprends-toi en mains, et fais ce qu’il faut.

— C’est promis ! Je suis bien déc....

Elle le coupa.

— Et laisse un peu de côté l’alcool, tu verras que la majeure partie de tes problèmes seront résolus. Je te le souhaite en tout cas, tu es en train de te perdre petit à petit. Je dis ça pour ton bien, tu sais ?

— Je sais, merci. Je dois partir, j’appellerais dès que je serais arrivé, à bientôt.

Sam quitta l’appartement, puis s’engouffra dans sa voiture et prit la direction de Brooklyn, afin de récupérer quelques affaires à son appartement, surtout ce qu’il avait de plus chaud. En effet, la région qu’il s’apprêtait à prospecter était des plus hostiles en cette

période de l'année, ça allait le changer de la Californie.

Il prit le chemin du Brooklyn bridge, pour cela il dût emprunter canal streets, un cauchemar pour lui. Outre le fait que cette artère de la ville était constamment embouteillée, la chose qui le mettait dans tous ses états, c'était de voir ce grouillement d'Asiatiques qui pullulaient et, pour certains, prospéraient dans ce quartier. Il était au cœur de Chinatown, une petite ville dans la ville. Ici rien ne laissait croire que nous étions en Amérique. Les enseignes des magasins, même les banques ne portaient d'autre inscription que chinoise. Le seul repère dans cette petite chine, était les buildings qui pointaient au loin. L'activité ici ne cessait jamais. Peut-être plus encore que dans tous les autres quartiers de la ville. Cette population que rien ne semblait pouvoir arrêter s'étalait de plus en plus dans les méandres des petites rues adjacentes. À ce rythme-là, elle aurait raison un jour de Little-Italy.

— Sales faces de citrons ! Ce n'est pas possible, j'ai l'impression qu'ils sont de plus en plus nombreux à

chaque fois que je passe. D'où sortent-ils, si ça continu il va falloir aller se terrer au fin fond de la Pennsylvanie pour être tranquille !

Il ne décolerait pas, chaque mètre qu'il gagnait péniblement avec sa voiture l'enfonçait de plus en plus dans cette jungle hostile, à se demander s'il verrait un jour ce fichu pont. Il avait beau s'acharner sur son klaxon, les passants trop concentrés sur leurs occupations n'y prêtaient que peu d'attentions.

Prendre son mal en patience, rien d'autre à faire.

Plus d'une heure avait passé avant qu'il ne réintègre son appartement, ou plutôt son taudis. Là où l'absence d'une femme se faisait cruellement sentir. Outre la vétusté des lieux, la saleté, la vaisselle qui s'entassait çà et là, du linge qui recouvrait la plupart des meubles. Une odeur d'humidité rance flottait dans tout l'appartement, sans oublier les cadavres de bouteilles. Lui qui par le passé avait été si méticuleux, limite maniaque, ces temps-là étaient bien révolus.

L'alcool, le célibat avaient inversé la vapeur.

Il rassembla rapidement ses affaires et sortit. Sur le palier il croisa ses voisins, un couple de Polonais avec deux enfants en bas âge. Ils étaient arrivés depuis peu dans l'immeuble. C'était des gens tranquilles sans histoires. Ils le saluèrent cordialement.

— Bonjour ! Vous partez en voyage ? demanda l'homme en souriant.

Sam le toisa d'un air hautain et lui rétorqua...

— Ça à l'air de vous faire plaisir on dirait !

— Pas du tout !

— Oui bien sûr. Je vous préviens tout de suite, ce n'est pas la peine d'essayer de me cambrioler pendant mon absence, y a rien à voler chez moi !

L'homme resta figé sur place, surpris par tant d'agressivité, à tel point qu'il lui fut impossible de rétorquer. Il regarda sa femme brièvement, il comprit à son regard qu'il valait mieux laisser là la conversation. D'ailleurs, que répondre à tant de mépris, à part le silence. C'était une chose si courante dans sa vie, un étranger restera toujours un étranger pour certaines personnes, il faut faire avec hélas.

Sam quitta New York en début d'après-midi.

La route allait être interminable jusqu'à la destination, de plus les conditions météo n'arrangeaient rien. Il mit plus de quatre heures pour sortir de New York et sa banlieue.

En regardant sa carte routière, il put se faire une estimation du temps que ce voyage allait lui prendre, il en perdit le moral.

Il roula jusqu'à tard dans la soirée, ne prêtant que peu d'intérêt aux villes qu'il traversait, conduisant presque machinalement, s'arrêtant seulement pour mettre de l'essence.

Ses pensées étaient ailleurs. Les reproches de son patron, puis de Susan, et le plus grave pour lui la déception de Tommy. Il fulminait intérieurement, quand il revoyait les images de son petit garçon en larme sur son lit. Il n'arrivait pas à se l'enlever de l'esprit. Il se maudissait, maudissait son comportement, maudissait l'homme qu'il était devenu.

Au loin, il aperçut la faible lueur des néons d'un snack. Il était temps pour lui de faire une halte, se re-

mettre les idées en place, et bien-sûr boire un verre. Il entra, s'installa à une table.

L'endroit était désert, sans âmes. Un de ces vieux restaurants comme il en existe des milliers aux bords des routes du pays. Sam dîna sans réel appétit, préférant fumer et boire. Il était déjà bien tard, mais il décida de continuer sa route, malgré la fatigue.

2.

Une voix lointaine résonnait.

— Monsieur ! Monsieur ! Vous m’entendez ? Pouvez-vous bouger ? Faites-moi un signe.

Sam essaya d’y répondre, de bouger, il y mettait toute sa volonté, mais rien n’y faisait. Une force étrange l’immobilisait, le froid qu’il ressentait lui parcourir son corps l’anesthésiait. Mais malgré cela, il se sentait calme, serein, si bien, jamais auparavant il n’avait ressenti un si grand bien-être.

Cette voix ne cessait de résonner dans sa tête, il perdit connaissance.

Lorsque Sam s’éveilla, le son de murmures et autres bruits venait à lui, il avait beaucoup de mal à en définir l’origine. Il s’efforça d’ouvrir les yeux, mais ses paupières restaient définitivement closes, comme soudées entre elles. Il essaya alors de bouger, son corps entier ne réagissait pas. Seule une grande douleur l’envahissait, le crâne d’abord comme pris dans un

étau le faisait souffrir horriblement. Ses lèvres dures, sèches, il parvint quand même à murmurer.

— Il y a quelqu'un ?

— Calmez-vous, restez tranquille.

— Cette voix qu'il entendit lui était étrangère, le surprit d'abord, mais la douceur de son timbre le rassura en même temps.

— Où suis-je ? Marmonna-t-il que... Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Helen, vous êtes chez moi.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— Vous avez eu un accident avec votre voiture, mon père vous a retrouvé à côté d'elle, vous avez sûrement dû être éjecté. En cette période, les routes sont très dangereuses.

Les yeux toujours fermés il essaya de se souvenir, mais rien d'autre que la vision d'un bar et la silhouette floue d'une serveuse.

— Vous vous êtes certainement assoupi au volant.

— Je... Je ne sais pas. Depuis quand suis-je ici ?

— Cela fera bientôt trois semaines.

— Trois semaines ! S'écria-t-il, trois semaines, ce n'est pas possible !

— Restez calme, je vous en prie, n'essayez pas de bouger ou vos blessures risquent de vous faire encore plus souffrir.

— Mes blessures ! Qu'est-ce que j'ai ?

— Plusieurs côtes cassées, votre jambe droite aussi.

Elle ne lui dit pas tout.

— Il faut que je parte, je dois prévenir mon patron, ma femme et mon fils... Je dois Leur téléphoner !

— Dès que ce sera possible, je m'occuperais de prendre contact avec eux, mais pour le moment il n'y a aucun moyen de les prévenir. Nous sommes très loin de la première ville, et avec le mauvais temps dehors c'est impossible.

— Je ne peux pas attendre !

Il tenta de se redresser brusquement, une douleur intense l'électrocuta, il poussa un cri et retomba. Le peu de couleurs qu'il avait repris disparurent soudainement de son visage.

— Restez tranquille monsieur, il n'y a rien d'autre à faire, pour le moment je vous l'assure !

Il souffrait, grimaçait, l'inquiétude, son désarroi, son impuissance même, le faisait certainement plus souffrir.

frir que toutes les plaies de son corps.

— C'est un cauchemar ! C'est un cauchemar...

Sa voix se fit de plus en plus faible...

La porte d'entrée de la cabane s'ouvrit peu de temps après. Le vent et le froid s'engouffrèrent immédiatement à l'intérieur. Un petit homme entra péniblement.

— Comment va-t-il ? Toujours chaud ?

— Oui père, il s'est réveillé.

— Bien.

L'homme ne posa pas d'autres questions, il s'approcha du feu, ôta ses gants et passa ses mains au-dessus un moment. Puis il se débarrassa de son bonnet et de son écharpe. Helen, se dirigea rapidement vers lui pour l'aider à retirer son lourd manteau. Il prit place dans un vieux fauteuil de cuir quelque peu éventré aux accoudoirs. Il fixa un long moment le foyer sans un mot. L'odeur de la soupe qui s'échappait de la grosse marmite suspendue au-dessus de l'âtre parfumaient la petite pièce sombre.

On pouvait entendre dehors le souffle du vent glacial cogner les murs en bois de la cabane, tels des coups de

fouet incessants.

Tout en continuant à fixer le feu, le vieil homme demanda.

— Il a parlé ?

— Oui père.

— Bien, je t'écoute, que ta t-il dit ?

— Il voulait savoir où il était, depuis combien de temps, alors je lui ai parlé de son accident et de ses blessures.

L'homme leva les yeux, regarda sa fille.

— Lui as tu parlé de son visage ? dit-il inquiet.

— Non bien sûr.

— C'est mieux ainsi.

— Il voulait aussi prévenir son patron ainsi que sa famille.

— Ce n'est pas le plus important pour le moment, il faut d'abord que sa fièvre tombe au plus vite.

— Oui, je sais père.

— Bien, dînons.

Helen remplit deux bols, elle servit son père puis vint s'asseoir près de lui.

— Tu n'as rien attrapé ?

— Non ma fille, rien du tout, c'est une très mauvaise année que nous subissons, les bêtes se font de plus en plus rares, beaucoup ne survivent pas, cet hiver est bien trop long. J'y retournerais demain, pour l'heure je suis bien trop fatigué.

Ils passèrent la soirée comme à leur habitude. Helen lisait assise aux côtés de son père. Une véritable passion, elle dévorait tous les ouvrages qui lui passaient dans les mains, avec une préférence pour les romans qui parlaient d'amour, quoi de plus naturel. Mais toute son existence se résumait à ce seul moyen d'évasion, une chose abstraite, impalpable. Bien des fois, elle s'était imaginée, voyageant à travers les grandes villes et les pays. Tout le plaisir qu'elle prenait durant ses lectures, en devenait frustrant et douloureux sitôt le retour à la réalité. Avoir des rêves et des désirs profonds, peut devenir une chose cruelle, quand on sait au fond de nous, qu'aucun de nos désirs ne se réaliseront. La seule façon de pouvoir accéder à ses rêves aurait été d'abandonner son père, chose unimaginable pour elle. Jamais, elle ne lui reprocha, ou

**en fit allusion. Puis la vie se passait, calme, sans ré-
elles surprises, la routine en somme.
Sauf qu'aujourd'hui il y avait cet homme chez eux.**

3.

Le petit Tom à peine rentré de l'école n'avait de cesse de demander à sa mère si elle avait enfin eu des nouvelles de son papa.

— Non mon chéri, toujours rien, mais ne sois pas inquiet, tu sais il doit être très occupé par son travail. De plus la région qu'il visite en ce moment est très sauvage, il doit avoir beaucoup de mal à trouver un téléphone ou même un bureau de poste. Mais je suis certaine que très bientôt tu recevras une lettre de ton papa.

Elle pouvait essayer de le rassurer, mais l'enfant n'était pas dupe, elle lui cachait sûrement quelque chose.

Elle se tourna vers Pete, leurs regards en disaient long... Où était-il ? Dans quel pétrin s'était-il encore fourré ? Bientôt un mois qu'il n'avait donné signe de vie, cela ne lui ressemblait pas.

Dès que l'enfant fût parti, elle s'approcha de Pete et lui murmura.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Il a dû arriver quelque chose, ce n'est pas normal.

— Je l'ignore ma chérie, mais tout ça n'augure rien de bon. Nous n'avons d'autres choix que d'attendre.

4.

L'état de santé de Sam. S'améliora peu à peu. Déjà, un mois et demi était passé. Les bandages qui recouvraient une partie de son visage le gênaient. Ce n'était pas tant les démangeaisons, ni les petites douleurs lancinantes. Ce qui le contrariait le plus, c'était qu'il était plongé dans la pénombre, les jours et les nuits en devenaient interminables. Il perdit complètement la notion du temps, un grave handicap pour quelqu'un comme lui.

Des heures, voir, des jours entiers à cogiter, son inquiétude en devenait plus grande encore.

Cet après-midi-là, un bruit dans la pièce l'éveilla.

— Il y a quelqu'un ?

— Vous êtes réveillé ? Veuillez m'excuser, j'ai dû faire un peu trop de bruit.

Cette voix masculine avait un accent particulier, il n'arrivait pas à en définir l'origine. Il devinait simplement au son, que l'homme était certainement âgé.

— C'est moi qui vous ai trouvé, vous allez bien

mieux, votre état s'est amélioré. Je peux vous dire que vous revenez de loin, mais il va vous falloir encore beaucoup de repos.

— Oui, il m'a semblé qu'une femme m'en a parlé, ou bien j'ai rêvé, je ne suis plus sûr de rien.

— C'était ma fille Helen, elle s'est occupée de vous tout ce temps avec les moyens dont nous disposions.

— Ah ! Je ne délirais pas alors, j'ai bien senti une présence en permanence sans en être vraiment sûr.

— Oui, elle vous a veillé toutes les nuits, chose que je n'ai plus la force de faire.

— Merci pour tout... Mais que m'est-il arrivé ?

— Je pense que vous êtes sorti de la route, votre voiture à fait plusieurs tonneaux, vous avez été éjecté. Je vous ai trouvé à plusieurs mètres de votre véhicule. C'est une chance que je sois passé par là. Vous savez, par ici il n'y a quasiment personne, de plus avec la neige qui ne cesse de tomber, vous auriez été très vite recouvert.

— Je n'arrive pas à me souvenir, tout est si confus dans ma tête.

— C'est normal, vous avez subi un choc très violent à la tête, nous avons été obligés de vous bander une grande partie de votre visage.

— Qu'est-ce que j'ai au visage ? demanda-t-il affolé.
Le vieil homme prit son temps avant de répondre, il voulait trouver les mots justes.

— Dîtes-moi qu'est-ce que j'ai ?

— Calmez-vous, votre visage a été abîmé...

— Abîmé ?

— Lors de votre accident, je suppose que le verre de votre pare-brise ainsi que les branches des arbres vous ont fait des plaies un peu partout. Certaines finiront par disparaître, d'autres hélas ! Resteront.

— Je suis défiguré ! C'est ça, suis-je aveugle ?

— Je n'en sais rien.

— Dites-moi la vérité !

— Vraiment je n'en sais rien.

Sam resta silencieux, angoissé.

— Je sais que tout cela est difficile pour vous, il n'y a que le temps qui pourra nous le dire. Je suis désolé.

— Ce n'est pas possible !

— Il faut que vous soyez courageux, ma fille m'a dit que vous aviez un fils qui vous attend chez vous. Il faut vous battre pour lui.

— Mon fils... Si je ne peux plus voir son visage. Il éclata en sanglots.

— Il vous aimera tout autant n'ayez crainte, je puis vous l'assurer. Les liens qui vous unissent sont beaucoup plus forts qu'un simple regard, croyez-moi.

Évidemment, tous ces mots ne suffirent pas, ils laissèrent Sam impuissant à son grand désarroi.

Le vieil homme tenta de changer de conversation.

— D'où venez-vous ?

— Quelle importance !

— Comme vous voulez, excusez ma curiosité, cela fait de nombreuses années que je n'ai parlé à personne d'autre que ma fille, je vous laisse tranquille.

L'homme se leva péniblement, puis se dirigea vers un petit meuble en bois, il ouvrit le couvercle d'une boîte en métal posée dessus.

À l'intérieur se trouvaient une pipe, quelques allumettes, et un petit sac en toile grisâtre. Une fois préparée il prit place dans son fauteuil. Silencieux, tirant

quelques bouffées le regard un peu perdu vers le foyer.

— De New York... je viens de New York.

Le vieil homme resta silencieux, il savait bien que les gens s'ouvrent plus facilement si l'on ne les assène pas de questions, c'est juste une question de temps, de patience.

— J'ai toujours vécu là-bas, je suis représentant de commerce. Je fournis des accessoires pour les automobiles, ma clientèle se résume aux garagistes et aux stations-services. D'habitude, je travaille plutôt vers la Californie.

La Californie, à ces mots le vieil homme ferma les yeux, tant de souvenirs émergèrent.

— Pourquoi êtes-vous venu dans le Nord cette fois-ci ? Demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas choisi, seulement... Comment dire, disons que c'est mon patron qui m'y a obligé. Il a préféré confier mon secteur à ce sale youpin ! Excusez-moi.

— Ce n'est rien, je comprends. Peut-être était-il mécontent de votre travail ?

— C'est vrai que ces derniers temps mes ventes avaient baissés, mais j'avais donné tant de temps, d'énergie, tout ça effacé d'un revers de la main. Et maintenant, c'est ce jeune arriviste qui hérite de tout mon travail.

— Que vous est-il arrivé pour que tout cela change ? Vous n'êtes pas obligé de me répondre.

— Ça va... Tout allait très bien pour moi, j'avais rencontré une femme merveilleuse, je n'arrive pas à lui trouver le moindre défaut. Si douce, prévenante et courageuse. Nous nous sommes mariés très peu de temps après notre rencontre, six mois exactement. Puis nous avons eu Tommy, mon petit garçon.

L'image de son fils lui vint à l'esprit. Il se tut bouleversé.

— Tout ça est douloureux pour vous, laissez-vous aller, je ne voulais pas vous causer de la peine.

— Non, ne soyez pas désolé, c'est dur voilà tout, vous n'y êtes pour rien. Donc, Tommy est entré dans notre vie, c'était merveilleux. Pour lui, j'aurais déplacé des montagnes, c'est ce que j'ai fait d'une certaine façon en travaillant davantage. Je ne voulais pas qu'il

manque de quoi que ce soit, sa mère aussi bien entendu. Ils étaient mon moteur, ma motivation, je n'ai pas ménagé ma peine. Les résultats furent payants, mais au-delà de l'argent, ma plus grande satisfaction était de les rendre heureux, j'en étais terriblement fier.

Mais hélas, rien ne dure, les chiffres ont commencé à baisser, moins de commandes, la crise plus présente chaque jour, le pessimisme ambiant rendait les clients un peu plus réticents, il me fallut alors me battre encore plus qu'avant. Mes déplacements là-bas furent plus fréquents. Je laissais ma famille un peu sur le bord de la route, de toute façon il n'y avait pas d'autres moyens.

— Nous sommes souvent obligés de nous donner beaucoup de mal pour le bonheur des nôtres, la vie est ainsi.

— Oui, mais ce n'était pas tant les efforts, mais plutôt l'éloignement, mon fils grandissait et je ratais tout, c'était terrible pour moi. J'avais beaucoup de mal à l'accepter.

— Votre épouse ne travaillait pas ?

— Non... il ne s'étendit pas sur le fait que c'était lui qui l'avait voulu.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de prospecter dans votre ville, elle est si grande parait-il ?

— Ce n'est même pas la peine d'y penser.

— Ah bon, pourquoi ?

— Tout simplement parce que cette ville est gangrenée par tous ces étrangers, ils pullulent, ne travaillent pour presque rien, surtout ces maudits jaunes ! Vous ne vous imaginez pas combien ils sont, d'ailleurs peut-on le savoir réellement. Évidemment, la clientèle nous quitte pour eux. Comment faire des affaires dans ces conditions, vous comprenez !

Ce comportement ne surprit pas tant que ça le vieil homme, mais, il rétorqua.

— Peut-être allez-vous me trouver médisant, mais ne pensez-vous pas que vous leur attribuez un peu trop vos échecs ?

Sam se sentit piquer au vif par cette réflexion inattendue.

— Non pas du tout ! Vous ne pouvez pas vous imaginer comment les choses se passent, c'est une réalité. Dit-il un peu sur la défensive.

— On ne peut pas tout mettre sur le dos des étrangers, ne croyez-vous pas ?

— Vous êtes loin de la réalité, à cette vitesse il n'y aura quasiment plus de travail pour les vrais Américains, je ne suis pas le seul à le penser, croyez-moi.

— Êtes-vous d'origine indienne ? Demanda le vieil homme.

— Non bien sûr ! Pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'était tout simplement pour vous dire que l'Amérique dont vous parlez, ne serait pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui sans les immigrés qui la peuplent. Chaque nation a posé sa pierre à l'édifice, son savoir-faire, et tant de choses encore souvent au prix du sang. Pensez-vous réellement qu'elle en serait là aujourd'hui sans les Italiens, les Irlandais, et même les Chinois ?

Que répondre à cela.

— Je ne disais pas ça pour vous gêner. Je sais bien que parfois il est difficile d'accepter la différence, elle

peut aussi faire peur, c'est malheureusement humain. La tolérance, la mixité, quoique vous en pensiez sont une chance, une force aussi, même si parfois il y a des dérives.

Sam se sentit stupide, il savait bien au fond de lui que cet homme disait vrai. Lui l'Irlandais d'origine n'était peut-être pas plus américain que ces gens qu'il haïssait.

— J'ai l'impression de vous avoir blessé, si c'est le cas je m'en excuse, mes paroles ont dépassé ma pensée.

— Ne vous en faites pas pour moi, oublions ces propos, peut-être un jour vos convictions changeront, la vie est surprenante parfois... Avez-vous faim ou bien soif ?

— Merci, oui, je boirais bien un peu d'eau.

Le vieil homme lui apporta une tasse, Sam s'en saisit, la porta à ses lèvres.

— Attention, elle est très fraîche !

Une fois fini, il s'étendit.

— Assez parlé de moi, si nous parlions de vous pour changer.

— Nous en aurons l'occasion, pour l'heure il vaudrait mieux que vous vous reposiez un peu, nous reprendrons notre conversation plus tard.

— Vous avez peut-être raison.

Il ne fallut pas longtemps avant que Sam ne s'endorme. Le vieil homme prit son fusil, le posa sur la table, et passa la fin de l'après-midi à le nettoyer. De temps à autre, il jetait un coup d'œil par la fenêtre, le temps était toujours très mauvais, la neige ne cessait de tomber, le vent glacial agitait les Branches des arbres avec force. Puis il tourna la tête vers Sam. « Celui-là, se dit-il, a eu beaucoup de chance malgré tout. »

La nuit commença à tomber, seules les flammes dans la cheminée éclairaient la cabane, il était temps d'allumer les lampes à pétrole, Helen allait bientôt rentrer. Elle travaillait fréquemment chez des habitants des environs, dispensant quelques soins, chose qui lui avait été transmise par son père.

De temps à autre, elle descendait à la ville la plus proche pour y vendre des peaux de bêtes que son père

avait chassées. Cela leur suffisait pour vivre, ils n'avaient pas de gros besoins, la plupart du temps ils arrivaient à se suffire à eux même. Depuis de nombreuses années, son père avait décidé de vivre à l'écart du monde. Il lui fit toute son éducation. Ce fut un choix quelque peu égoïste qui l'avait privé du confort de la civilisation, de relations avec les autres. C'était une décision qu'il dut se résoudre à prendre, elle en ignorait la véritable raison, jamais elle ne lui demanda.

5.

Susan toujours très inquiète, prit la décision d'appeler le patron de Sam. Peut-être aurait-il des nouvelles à lui donner. Elle appela la société. Miss Rhodes décrocha.

— Farrell mechanics j'écoute !

— Bonjour ! madame pourrait-je parler à monsieur Farrell.

— De la part de qui ? Je vous prie.

— Je suis la... femme de Mr Sullivan

— Ah ! Oui. Je vais voir s'il peut vous prendre, attendez un instant. Dit-elle d'un ton sec.

Elle patienta. L'écouteur crépita.

— Allô ! Vous avez sûrement des nouvelles de ce bon à rien, il y a plus d'un mois qu'il n'a pas donné signe de vie.

Susan fut prise de vitesse et contrariée par ce qu'elle venait d'entendre.

— À vrai dire, j'espérais que vous alliez m'en donner, moi non plus je n'ai plus eu de contacts avec lui

depuis le jour de son départ. Je commence à être très inquiète, notre fils aussi. Je ne sais plus quoi lui raconter pour le rassurer.

— Tout ce que je peux vous dire c'est que votre mari... ou plutôt votre ex-mari est sur une très mauvaise pente, ce n'est pas d'aujourd'hui. Je lui avais laissé une dernière chance de se reprendre, mais je constate une fois de plus que j'ai été trop bon. Si jamais vous avez des nouvelles de lui avant moi, vous pouvez lui dire d'aller causer la faillite d'une autre société ! Je n'ai plus de temps ni d'argent à perdre avec lui ! Il raccrocha.

Susan resta bouche bée, reposa le combiné. Elle se sentit humiliée, même si elle n'y était évidemment pour rien. Les larmes lui montaient aux yeux. Elle ressentait une immense colère, ce grossier personnage sans tact aucun, lui avait parlé comme un moins que rien, se moquant pas mal de sa détresse. Certes, Sam avait des torts, mais elle n'oubliait pas toutes ces années passées sans son mari qui traversait les pays de part en part dès que son patron le sonnait. Il avait été

plus que courageux, sérieux, il était pour beaucoup dans la prospérité de l'entreprise.

Sitôt que Pete rentra, elle lui raconta son coup de fil. Sanglotant, il la prit dans ses bras pour la calmer un peu. Elle était bouleversée.

— Calme-toi ! Ma chérie, ne te mes pas dans tous tes états pour cette brute.

— Mais qu'est-ce que je vais pouvoir dire au petit, il lui est forcément arrivé quelque chose de terrible ! Elle éclata en sanglots, à cet instant Pete s'aperçut qu'elle avait toujours des sentiments pour Sam, bien sûr plus comme par le passé.

Mais il restait entre eux un lien indéfectible, ils avaient une histoire qui ne s'effacera pas. Il aura beau faire le maximum pour le bonheur de Tommy, il ne remplacera jamais son véritable père, les liens du sang seront toujours plus forts.

Helen rentra à la nuit tombée. Sitôt qu'elle apparut dans l'encadrement de la porte, son père eut un sentiment de soulagement. L'inquiétude ne le quittait pas,

à partir du moment où elle partait et cela jusqu'à son retour.

— Dépêche-toi d'entrer ma fille ! Tu dois être frigorifiée.

— Oui, c'est terrible dehors, il me tardait d'arriver, je languissais le feu dans la cheminée.

— Je veux bien te croire, la neige et le vent n'ont pas cessés de la journée. Tout c'est bien passé pour toi tu n'as pas eu d'ennuis ?

— Non père, aucun. Ne t'en fais pas, tu sais que je peux me défendre, je ne suis plus une enfant.

— Bien sûr, bien sûr.

— Et notre invité, comment va-t-il ?

— Bien mieux, nous avons discuté un bon moment. Il y a beaucoup de haine en lui, mais je sens malgré tout que c'est un homme bon.

— D'où vient-il ?

— De New York, il est représentant de commerce, apparemment il a été envoyé par ici pour ses affaires. D'après ce que j'en sais, ça ne marche pas très fort.

— Il m'a dit qu'il avait une femme et un enfant.

— Oui, en fait ils sont séparés, je pense que c'est un peu la cause de sa dérive.

— Il faudra les prévenir dès que ce sera possible, j'imagine leurs inquiétudes les pauvres.

— Nous le ferons bien sûr, si le temps se montre plus clément, descendre à la ville, serait pure folie pour le moment.

— Il est tard, tu devrais aller te coucher.

— Tu à raison ! Demain, j'essayerai de sortir pour chasser.

— Bonne nuit père.

— Bonne nuit.

Helen resta au chevet de Sam une bonne partie de la nuit, rompue de fatigue, elle alla s'étendre sur son lit.

Au petit matin, elle s'éveilla la première, il ne devait être pas plus de six heures. Elle rajouta quelques bûches, fit chauffer un peu d'eau. Puis elle s'approcha à pas feutrés du lit de Sam. Dès qu'elle fut arrivée à sa hauteur, il se retourna brusquement dans sa direction, elle marqua un arrêt.

— Vous ne dormez plus ? murmura-t-elle.

— Non, je suis réveillé depuis un bon moment.

— Voulez-vous une tasse de café ?

— Merci, avec plaisir.

— Je vais vous aider à vous asseoir.

— Je ne sais pas comment vous remercier pour tout ce que vous faites pour moi.

— Ce n'est rien, c'est normal.

— Je vous dois la vie à tous les deux, ce n'est pas rien.

— Vous auriez fait la même chose pour nous, j'en suis persuadée.

— Oui... je pense.

— Mais, où sommes-nous exactement ?

— Nous sommes dans les montagnes, tout près de l'endroit qui s'appelle Hurricane montain, la première ville du coin est Plattsburgh.

— Il faut absolument que je prévienne ma femme et mon fils, ils doivent se faire un sang d'encre.

— Je le sais, mais pour l'heure c'est impossible le temps ne le permet pas. D'habitude à cette époque nous pouvions aller à la ville malgré le mauvais temps, mais cette année est vraiment terrible. Vous n'avez vraiment pas de chance.

— Oh oui ! Je suis dans une période assez noire, et je vois que ça continu.

— Ne dites pas ça, la preuve vous êtes ici. Je vous promets que dès que je le pourrais j'irais prévenir les vôtres ainsi que votre patron.

— Je vous en remercie, les miens suffiront, pour ce qui est de mon travail je ne me fais plus d'illusions, c'est foutu. D'ailleurs, c'était foutu avant que je ne parte. J'aurais dû m'en apercevoir, ce que j'ai pu être stupide ! Ils le savaient bien tous les deux, avant de m'envoyer ici, à cause de mon aveuglement j'ai atterri dans ce trou ! Pardonnez-moi.

— Je vous en prie.

— Le pire c'est que j'ai une fois de plus déçu mon petit garçon, et maintenant je ne suis plus qu'un infirme, sûrement aveugle par-dessus le marché !

— Ce n'est pas certain pour vos yeux, je vous assure.

Ils restèrent un long moment silencieux. Seul le crépitement du feu dans la cheminée et toujours ce vent terrible arrivait à percer le silence.

Sam reprit la conversation.

— Il y a longtemps que vous vivez ici ?

— Oui ; j'avais à peine cinq ou six ans, quand nous avons dû quitter la ville.

— Quel âge avez-vous si ce n'est pas trop indiscret ?

— Je ferais soixante-trois ans le mois prochain.

— Vous voulez dire que vous êtes ici depuis plus de cinquante ans ! Pourquoi ?

— C'est une longue histoire... je ne peux vous en dire plus désolé.

— Je comprends, pardonnez ma curiosité.

— Non pas de soucis, c'est juste compliqué et difficile pour moi d'en parler, de plus je ne connais pas vraiment toutes les raisons. Seul mon père possède la clé de notre histoire.

— Et lui ! Quel âge à t-il ?

— Quatre-vingt-sept ans... je crois.

— Vous croyez ?

Elle n'en dit pas plus et se leva.

— Je vais préparer le déjeuner, mon père va bientôt se lever. Reposez-vous.

— Je ne fais que ça ! Je n'en peux plus de rester immobile. Quand pourrais-je retirer mes bandages ?

— Bientôt, il faut faire encore preuve de patience.

Moins d'une heure, c'était passé avant que le vieil homme ne se lève. Il déjeuna d'un thé et d'une simple tranche de pain. Puis il se tourna vers Sam.

— Bonjour ! Vous avez bien dormi ?

— Bonjour, ça peut aller, et vous ?

— Oh moi vous savez, il y a très longtemps que je ne dors plus.

— Je tenais vraiment à vous remercier pour tout. Et surtout à m'excuser pour les propos que j'ai tenus hier, je sens bien que je vous ai blessé.

— Vous l'avez dit vos paroles ont dépassé vos pensées, ça arrive, ne vous formalisez pas pour autant, je suis un vieil homme, ce n'est pas la première fois que j'entends ce genre de propos. Si vous le regrettez, c'est déjà un grand pas, vous n'êtes pas si mauvais au fond.

— Au contraire, je ne suis pas quelqu'un de bien.

— Ne dites pas ça.

— C'est pourtant la vérité, à cause de ça j'ai fini par perdre tout ce que j'avais de plus cher. Je ne suis qu'un raté, qu'un minable ! Mon arrogance, ma jalousie, ma haine envers tous les gens qui réussissent mieux que moi ont épuisé la patience des gens qui

m'entourent à commencer par ma femme, c'est un fait. J'ai déçu mon fils tellement de fois, que je me demande comment il fait pour m'aimer encore. Je ne mérite vraiment pas l'amour qu'il me porte. Je ne suis plus que quelqu'un qui ne peut avancer sans sa dose de whiskys.

— Nous avons tous des périodes noires, des défauts, mais heureusement la vie n'est pas figée, elle bouge, elle change aussi les hommes parfois, c'est la toute sa beauté. Rien n'est irrémédiable, les fautes que nous commettons nous servent d'une certaine façon, l'important est dans être conscient, c'est votre cas, donc vous savez ce qu'il faut faire pour arranger tout ça.

— Non, c'est trop tard.

— Vous vous trompez, j'ai changé de vie bien souvent. J'ai aussi un lourd fardeau sur les épaules, plus mon âge avance, plus il est lourd à porter. Malgré tout, je n'ai jamais baissé les bras.

— J'ai tant de choses à réparer, tant d'erreurs, je ne saurais même pas par où commencer. En aurais-je la force, j'en doute.

— Nous avons tous en nous une énergie des ressources insoupçonnées, il suffit de volonté, d'aller les chercher au fond de nous, vous devez le faire. Pour le moment vous êtes blessé sur un lit, votre réaction est normale, mais elle changera à mesure que vous vous rétablirez.

— Merci pour votre soutien.

— Ne me remerciez pas, je le fais aussi pour moi...

Helen n'avait jamais entendu son père parler de la sorte, elle savait bien que leur histoire n'était pas simple, mais à ces mots elle se rendit compte que cela cachait un lourd secret.

— Je dois partir, les Evans m'attendent, je risque d'en avoir pour toute la journée. Le repas est prêt.

— Bien ma fille, fais attention à toi, à ce soir.

— À ce soir, ne sors pas aujourd'hui, il fait trop froid.

— Je sais, je resterai ici, promis, je tiendrai compagnie à notre invité, si cela ne le dérange pas.

— Bien sûr que non ! Au contraire, il ne manquerait plus que ça.

Helen quitta la cabane.

— Votre fille est très courageuse.

— Oui, elle n'a jamais ménagé sa peine, jamais je ne l'ai entendue se plaindre, pourtant la vie ici est très dure.

— Je me sens un peu coupable vis-à-vis d'elle, depuis que je suis ici. Elle a passé toutes ses nuits à mon chevet, plus son travail du jour, ce doit être très difficile pour elle surtout à son âge. Je ne sais pas comment je pourrais lui rendre la pareille un jour.

— C'est gentil à vous, mais votre état s'améliore de jour en jour, elle n'a plus besoin de vous veiller. N'ayez crainte ! Elle est forte.

— Elle m'a dit que vous viviez ici depuis très longtemps. Pourquoi ce choix plutôt que la ville ?

Il ne répondit pas.

— Je suis trop curieux, et puis ne nous connaissons pas assez.

— Je comprends, je sais bien des choses sur vous, et je reste secret. Comprenez que c'est très difficile pour moi, tant d'années à vivre isolé.

— Moi aussi quand j'y réfléchis, il y a une éternité que je n'ai parlé à quelqu'un réellement, mises à part

les vagues conversations de comptoirs, ou bien mes phrases toutes faites pour ma clientèle. Vous voyez ! Rien de bien enrichissant.

— Je comprends très bien, sachez que si vous désirez me parler, je serai là. Peut-être bien que cela vous soulagera aussi, qui sait ?

Le vieil homme eut un léger rire qui n'échappa pas à Sam.

— Qui y a-t-il ?

— Bientôt, dit-il. Les rôles vont s'inverser et c'est moi qui vais devenir votre patient.

Ils éclatèrent de rire ensemble. Cette joie inattendue leur fit un grand bien. Longtemps, ces deux hommes n'avaient ri ainsi, pourtant c'était si bon.

Un début d'amitié naissait, la confiance se gagnait doucement, si bien que Helen par moment se sentait un peu exclue. Ce n'était pas intentionnel bien sûr, c'était comme ça, on a souvent plus de facilité à s'ouvrir avec des étrangers plutôt qu'avec ses proches, la pudeur sûrement.

Sam reprit des forces, il pouvait même se lever un peu pour prendre place dans le fauteuil que Xiang lui cédait volontiers. Il y passait des heures, la chaleur du feu, l'odeur agréable du bois qui se consumait, et surtout les nombreuses conversations lui rendaient moins pénible sa convalescence. Toutefois, il s'étonnait que ce vieil homme qui avait vécu la plus grande partie de sa vie, isolé dans cet endroit vide de toute âme soit si cultivé. Il y voyait un grand paradoxe, quelque chose qui ne semblait pas logique. Évidemment, il se garda de lui en faire part.

Pour le vieil homme aussi ce fut une révélation, lui qui avait décidé il y à longtemps, de rompre tout contact avec les autres, se rendait compte combien la convivialité, le partage, et surtout l'amitié, lui avaient cruellement manqué. Puis, comment faire sans, une fois que Sam serait parti.

6.

Deux mois que Sam était ici, le mauvais temps faisait toujours des siennes.

— Aujourd’hui. Dis le vieil homme, nous allons vous retirer vos bandages au visage. Cette nouvelle soula-gea Sam, et l’angoissa en même temps.

— Il y a longtemps que j’attends ce moment, et que je le redoute aussi.

— Je sais mon ami, le moment est venu.

Helen s’approcha et lui retira méticuleusement les bandes une à une. Sam restait silencieux, tremblotant. Une fois terminé, il essaya d’ouvrir ses paupières difficilement, juste un voile sombre sur ses yeux, rien d’autre.

— Je n’arrive pas à voir ! J’ai mal !

— Laissez-moi faire. Lui dit Helen.

Elle appliqua sur ses yeux une compresse humide, lui laissa poser un instant. Le stress montait en lui, que ces secondes pouvaient lui paraître interminables. Au bout d’un moment, Helen ôta les compresses.

— Voilà essayez encore.

Tous restèrent silencieux. Sam prit la direction de la cheminée, ouvrit ses paupières à nouveau, il resta figé un instant sans réactions. L'attente en devenait insoutenable pour le vieil homme et sa fille. Jusqu'au moment où Sam esquissa un léger sourire. Les flammes qui ondulaient étaient floues, mais bien visibles néanmoins, la lumière lui faisait mal, mais pour autant il ne lâcha pas le feu du regard.

— Je vois ! Je vois les flammes ! Cria-t-il.

À ces mots, la pression retomba immédiatement dans la cabane. Puis il se tourna, vit Helen en premier, il la fixa, la dévisagea sans réserve. Elle était là droite, toute fine, le visage rayonnant. Malgré son âge, elle restait une belle femme aux petits yeux noirs en amande, de longs cheveux bruns lui tombaient sur les épaules. Bizarrement, elle n'avait que très peu de rides, peut-être la vie au grand air pensa-t-il. Il avait l'étrange sentiment de l'avoir toujours connue. Tout ça ne dura que l'espace de quelques secondes. Puis il la prit dans ses bras, la serra très fort les larmes aux yeux...

— Merci ! Merci ! Je vous dois tellement !

Helen heureuse, complètement serrée, bloquée par l'étreinte, ne pouvait répondre, juste par des rires de joies.

Il la relâcha, se frotta les yeux, et se tourna lentement vers le vieil homme.

Il leva les yeux, quand il le vit, son visage d'un coup pâlit, une boule au ventre monta en lui dans la seconde, il en perdit toutes ses forces... Puis il baissa les yeux, éclata en sanglots.

— Pardon ! Pleura-t-il. Je ne savais pas ! Excusez-moi !

— Ne pleurez plus ! Je vous en prie.

— Que je suis bête ! Tout ce que j'ai dit, j'ai tellement honte !

Le vieil homme regarda sa fille, leurs regards brillaient. Il prit les mains de Sam.

— Ce n'est rien, je vous assure, je suis tellement content pour vous, je ne veux pas vous voir pleurer, c'est un jour de joie, oublions tout ça. Faites-moi plaisir, cessez de pleurer.

Sam ne savait plus où se mettre, l'homme qui lui avait sauvé la vie, avec qui il avait tissé des liens si forts, cet homme-là, faisait partie des gens qu'il abhorrait le plus.

Un petit homme se tenait face à lui, le visage buriné, et surtout... les yeux bridés. Un Asiatique, à qui il devait tant. Ce petit homme si cultivé, si prévenant, venait de lui donner la plus grande leçon de toute sa vie.

Il ne pouvait s'empêcher de se remémorer tout ce qu'il avait déballé comme propos haineux, il en était terriblement honteux, il aurait voulu disparaître dans l'instant. Le plus frappant, quand il regardait le visage de son bienfaiteur, était qu'il ressemblait trait pour trait à ces caricatures que l'on pouvait voir dans les journaux satiriques qui le faisait tant rire, il n'y a pas si longtemps encore.

Le petit bridé tout maigre, avec ses moustaches et sa barbe longue et fine, il ne lui manquait plus que son chapeau conique sur la tête. Sauf que dans les yeux de ce petit Chinois on lisait beaucoup plus d'intelligence et d'esprit que dans le regard de la majorité des gens qu'il avait côtoyés durant toute sa vie.

— Je ne saurais jamais comment faire pour me racheter.

— Guérissez complètement, et partez retrouver votre fils, ce sera ma plus grande joie. Et puis cela suffit, aujourd'hui, est un grand jour ! Vous avez enfin ouvert les yeux... Nous allons fêter ça. De plus, dans trois jours c'est l'anniversaire d'Helen, que dirais-tu si nous fêtions tout cela en même temps ?

— Oh oui ! Je suis entièrement d'accord. Je vais vous préparer le meilleur des repas !

Le vieil homme prit Sam par les épaules.

— Allons nous asseoir et buvons un verre à votre nouvelle vie.

Une fois installé, à la table Sam lui dit.

— Depuis tout ce temps passé ici, je m'aperçois que je ne vous ai même pas demandé votre prénom. Preuve encore une fois de mon indifférence pour les autres.

— Xiang... je me nomme Xiang. Enchanté !

— Enchanté Xiang. Lui dit-il en lui tendant la main le sourire aux lèvres.

— Je vous avais bien dit que la vie est surprenante parfois.

— Oh oui ! Vous pouvez le dire. Avec tout ça je n'ai même pas de cadeaux pour vous Helen.

— Ce n'est pas très important, le bonheur est à nouveau dans cette maison, ça vaut tous les cadeaux.

— Moi par contre j'ai quelque chose pour vous dit Xiang. Helen ma fille, veut tu aller me le chercher s'il te plaît !

Helen revint de la chambre portant dans ses bras un objet assez long. Sam avait du mal à le distinguer.

— Dites-moi ce que c'est !

Xiang prit l'objet dans ses mains et le lui tendit.

— Ce n'est pas grand-chose, juste une canne que j'ai sculptée pour vous, elle vous sera utile pour faire un peu d'exercice, ce sera bon pour votre rééducation. J'espère qu'elle vous plaira.

Sam très ému s'en saisit, il la caressa sur toute sa longueur en l'inspectant d'un bout à l'autre. Elle était magnifiquement sculptée, ornée d'oiseaux et de divers animaux en relief. Le bois était d'un érable très clair qu'il avait pris soin de vernir, ce qui faisait ressortir

les veinures du bois à peine un peu plus foncées. Une véritable pièce de collection.

— Elle est absolument splendide, je ne sais que dire à part merci. J'ai même peur de m'en servir et de l'abîmer. Quand avez-vous fait ça ? C'est incroyable ! Ces derniers jours, nous avons passé le plus clair de notre temps ensemble.

— Je vous l'ai dit, il y a longtemps que je ne dors plus.

— Je suis vraiment touché, je n'arrive même pas à me souvenir à quand remonte le dernier cadeau que j'ai reçu.

— Je suis ravi qu'elle vous plaise.

— Vous ne vous imaginez pas à quel point. Et tout ce que cela représente pour moi, encore merci, merci à vous deux. J'espère juste qu'un jour je puisse vous combler autant que vous l'avez fait pour moi.

— Ce jour arrivera c'est une certitude, tout finira par s'arranger pour vous, ça a déjà commencé. Allez mon ami, finissons ce succulent repas avant que ma fille ne se mette en colère !

— Vous avez raison, je n'ai pas du tout envie qu'elle nous fende le crâne en deux avec ma nouvelle canne.

Ils rirent à en avoir mal au ventre.

— Que vous pouvez être bêtes ! dit-elle en rougissant.

La liesse générale, fit que cette journée passa à la vitesse de la lumière.

Jamais une telle joie n'avait envahi les quatre murs en bois de la petite cabane. Xiang rayonnait, allant même jusqu'à chantonner des airs de son pays, sous l'auditoire attentif de son petit public qui ne manquait pas d'applaudir à chaque fin de ses prestations. Helen fut tellement heureuse de voir son père ainsi, peut-être la première fois pour elle.

Ce soir-là, tous se couchèrent très tard le cœur léger.

7.

Au matin, Helen fut la première à se lever. Elle se prépara en silence, et parti travailler. Puis vint le tour de Xiang, il déjeuna comme à son habitude en attendant le réveil de son nouvel ami. Il était songeur, Il venait de prendre une décision...

Un peu plus tard, Sam vint le rejoindre à table, s'aidant de sa nouvelle canne.

— Vous voyez, votre cadeau commence à me rendre de grands services. Vous m'avez l'air pensif ce matin ?

— Oui en effet.

— Rien de grave au moins ?

— Non, ne vous en faites pas.

Il regarda Sam dans les yeux, prit son temps.

— J'ai pris la décision de vous parler. Je vais vous raconter toute mon histoire, pourtant je m'étais juré de ne jamais la révéler à personne, même ma fille l'ignore.

Mais j'ai un poids que je garde en moi depuis tant d'années, il est temps de m'en débarrasser. Je pense

que vous n'êtes pas arrivé ici par hasard, je ressens cela comme un signe du destin.

Sam lui prit la main tout en conservant son regard dans le sien.

— Je suis disposé à vous entendre, aucun souci. C'est bien le moins que je puisse faire pour vous. Allez-y, libérez votre conscience, je vous jure de ne jamais vous juger quoi que je puisse entendre. Rien ne pourra m'enlever l'estime et l'amitié que j'ai pour vous.

— Merci mon ami... cela risque d'être assez long, je vous préviens.

— Du temps c'est tout ce qu'il me reste, et si je peux le consacrer à vous aider, ce sera avec plaisir aucun doute là-dessus.

Alors, voici mon histoire...

8.

Je suis né en Chine, il y a de ça un peu plus de quatre-vingt-sept ans, dans la province du Guangdong. C'est une province qui se trouve dans le sud de la Chine.

Mon père était ce que vous appelez ici un médecin, ce qui ne l'empêchait pas non plus de travailler la terre. C'était un homme très instruit, chose qui n'était pas très courante dans ces régions rurales. Il avait hérité de son savoir par son père qui le tenait du sien, c'était notre unique richesse.

Évidemment, je fus élevé dans cette même optique. Je dois vous dire, que l'éducation très stricte auquel j'étais sujet, me rendait assez malheureux. Ma seule envie à l'époque, était de me mêler aux autres enfants du village. Une fois leurs travaux et corvées terminés, ils étaient livrés à eux même. Je les voyais courir, s'amuser, rire, tandis que j'étais face à mon père durant des heures. Il ne me ratait pas, dès qu'il me

voyait inattentif, il me criait... « cesse de rêvasser !
Concentre-toi un peu. Plus tard, tu me remercieras. »

J'avais beaucoup de mal à le croire, je ne comprenais évidemment pas la chance qui m'était donnée. Pour moi je ressentais tout cela comme une punition injuste. Je voulais seulement être comme tous mes camarades.

Quand parfois il m'autorisait à me joindre à eux, je rejoignais le groupe d'enfants. Je me rappelle que je quittais la maison en courant le sourire aux lèvres, comme j'étais heureux, vous ne vous imaginez pas. Les soucis, c'est que ma mise à l'écart permanente ne m'aidait pas à m'intégrer comme je l'aurais voulu.

Pour eux, j'étais différent donc naturellement ils se méfiaient de moi. Je ne leur ressemblais pas, j'étais le fils du chef du village, j'en payais le prix.

Pour être précis dans la province du Guangdong, nous adhérons tous au principe du confucianisme, principe qui prône l'harmonie sociale à travers le respect des aînés. L'honneur au passé et à la famille. Notre société était du type patriarcal, c'est-à-dire, que les plus anciens faisaient respecter leurs autorités sur

le reste de la famille, ainsi que du village. Ce rôle était acquis par la lignée familiale ou bien son appartenance à un clan du même village. Tout ça avait pour principal but d'aider ses membres dans toutes les situations.

Cette entraide collective était plus que nécessaire, surtout en ces temps très difficiles. Il faut dire que la situation de la Chine depuis le milieu des années 1800 était devenue très critique. L'instabilité du pays, deux événements majeurs en étaient la cause.

La guerre de l'opium tout d'abord, puis la révolte des Taiping. Ce qui causa des dizaines de millions de morts. La population ne cessait de croître, ce qui avait pour effet la raréfaction des terres cultivables, cette pénurie engendrait la famine. La disparition de l'industrie familiale florissante, production de tissus tissés artisanalement disparus tout cela à cause de l'importation des produits venus de l'occident. S'ajoutait à cela, les catastrophes naturelles. Les inondations notamment ont noyé un nombre incalculable des exploitations agricoles. De plus, pirates et

bandits profitaient de cette crise. L'instabilité régnante leur rendait un grand service.

Vous comprenez pourquoi des milliers d'entre nous prirent la décision de quitter le pays. Les principales destinations furent les états unis, le Canada.

Ils surnommaient la côte Pacifique Nord « La montagne d'or »

Tous rêvaient de richesse, et voulaient se mêler à cette folle ruée vers l'or. Notre pays était plongé dans un tel marasme, qu'il ne restait plus beaucoup de solution, mis à part l'exil.

Les Américains avaient entrepris la construction d'une ligne de chemin de fer, un chantier colossal, seulement tout ne se passait pas comme prévu, cette vaste entreprise ne pouvait respecter les délais, la pénurie d'ouvriers en était une des causes principales. Voilà pourquoi le recrutement de notre main-d'œuvre était croissant, donc les hommes en état de s'embarquer sur ces voiliers immenses tentèrent l'aventure. Même les adolescents étaient du voyage.

Mais rien n'est gratuit dans ce bas monde, nous devons nous acquitter des frais du voyage. Cela repré-

sentait environ 40 dollars, une fortune pour nous. Heureusement, notre système communautaire nous aidait à rassembler la somme nécessaire. De plus, elle s'occupait de la prise en charge des familles. Autrement nous n'aurions jamais eu les moyens de partir. Vous comprenez la nécessité de réussir à tout prix, la survie de tant de personnes en dépendait.

Pour vous faire une idée, en 1882, environ 6 000 hommes ont quittés la Chine pour le Canada. Ce fut plus de 15 000 hommes qui firent le voyage de janvier 1881 à juin 1884, d'autres suivirent un peu plus tard. À ça se rajoutait des milliers d'ouvriers Chinois qui venaient des régions côtières des états unis.

Xiang s'arrêta.

— Vous semblez songeur mon ami ? lui dit-il

— Oui, excusez-moi. En écoutant votre histoire et celle de vos compatriotes, je réalise à quel point j'ai pu être stupide tout au long de ma vie. Je n'ai fait que porter des jugements hâtifs envers votre communauté, et tant d'autres encore. Tout cela uniquement par ignorance, et surtout par bêtise. Les mots me manquent pour décrire mon abjecte personne.

— Non, il n'en est rien vraiment, vous êtes seulement un être humain. Comme tous les hommes, il faut apprendre à se connaître, la différence nous effraie, ce n'est jamais le cœur qui parle à ces moments-là. Je suis certain que la plupart d'entre nous ont des réactions similaires, c'est malheureusement humain. L'important c'est d'ouvrir les yeux et son cœur. Vivre dans la haine nous nuit.

— Je comprends ce que vous me dites, mais malgré tout ce que j'ai vécu c'est derniers temps, je réalise combien ma conduite est impardonnable.

— Il n'y a que vous qui puissiez vous guérir et retrouver l'estime de vous-même. Vous êtes sur la bonne voie, je le sais.

— J'espère seulement que je n'ai pas déteint sur mon fils. Je préférerais mourir, plutôt que de le voir devenir comme moi un jour.

— Je suis certain que dorénavant vous veillerez à en faire quelqu'un de bien, vous en avez les clés.

— Oui, j'y veillerai vous pouvez en être sur. Déjà pour vous faire honneur.

— Vous me touchez, merci. Dit Xiang en lui tendant sa main.

— Merci à vous, j'ai raté ma vie amoureuse et professionnelle, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même et je l'accepte. Je ne raterais pas l'éducation de mon fils. Je ferais mon possible pour en faire quelqu'un de digne et respectable. Ce sera ma plus grande fierté. J'ai tant de retard à rattraper, mais j'y arriverai.

— Je suis fier de vous, et très fier d'être votre ami.

— Et moi donc, je remercie le ciel de vous avoir rencontré.

— Oh ! Si en plus vous devenez croyant, jusqu'où allons-nous aller ? Lui dit Xiang en riant dans sa barbe.

— Vous n'allez pas commencer à vous moquer de moi ! Vous êtes cruel, à vos yeux malicieux je devine le petit chenapan que vous deviez être enfant, n'est-ce pas ?

Le vieil homme s'esclaffa. Ce petit trait d'humour n'était pas anodin, Xiang voulait alléger l'atmosphère. Cela ferait du bien à tout le monde. Évoquer son pas-

sé, tout en étant une libération pour lui, était à la fois douloureux.

— C'était assez pour aujourd'hui.

C'est dans le silence qu'ils attendirent le retour d'Helen. Pendant que Xiang assis, dans son fauteuil, tirait sur sa pipe. Sam quant à lui, se tenait immobile devant la fenêtre. Il ne prêtait guère d'intérêt à ce qui se passait dehors, perdu dans ses pensées.

Xiang de temps en temps le regardait du coin de l'œil. Bien qu'il sentit un changement dans l'attitude de son ami, il se garda de le déranger, même si l'envie de savoir ce qui le tourmentait lui brûlait les lèvres.

C'est alors que Sam lui dit.

— Comme c'est bizarre, je me sens très proche de vous et de vos compagnons, toutes proportions gardées bien sûr. Je réalise que comme vous j'ai dû laisser les miens loin de moi sans nouvelles, un peu pour les mêmes raisons qui vous y ont poussées à l'époque.

Ça n'a évidemment rien de comparable à votre souffrance. Mais cela ne m'empêche pas de me faire très mal, ils me manquent tant. Je donnerais mes yeux pour serrer mon fils ne serait-ce l'espace d'une se-

conde. Le savoir si loin de moi, inquiet, m'est insupportable. Si au moins je pouvais lui faire savoir que je vais bien.

Le vieil homme fut très touché par la détresse de son ami. Il savait oh combien le mal qu'il ressentait. Il en avait tant souffert jadis.

— Ce maudit temps ne va pas durer éternellement. Bientôt, nous pourrons descendre à la ville, je vous le promets.

— Ça me tue d'attendre !

À cet instant, Helen poussa la porte. Au regard des deux hommes, elle se rendit compte que quelque chose se passait.

— Qui y à t-il ? Rien de grave au moins ?

— Non ma fille, ne t'inquiète pas, notre ami languit les siens.

— Oui Helen, rien de grave, mon fils me manque. C'est juste un petit passage à vide, ça va passer. Racontez-moi votre journée pour changer.

— Oui Sam, a raison, comment c'est passé ta journée ?

— Oh ! Vous savez, rien de bien intéressant. J'ai donné quelques soins à madame Evans, elle va beaucoup mieux. Puis, j'ai nettoyé la maison, et je lui ai préparé quelques plats pour qu'elle soit tranquille quelques jours. Vous voyez, rien de bien passionnant. Oh si père ! Sur le chemin, j'ai vu des lapins justes avant d'arriver.

— Ça, c'est une très bonne nouvelle !

Sam, surpris par la réaction de Xiang, demanda.

— Pourquoi des lapins qui se promènent vous rendent-ils si jovial ?

— Ah ! Ah ! Mon cher, j'oubliais que vous n'êtes pas d'ici. Figurez-vous que quand les animaux recommencent à apparaître, cela nous annonce la fin du mauvais temps prochain. Vous voyez, je suis sûr que très bientôt vous pourrez prendre contact avec votre fils.

Sam exulta.

— Je ne pouvais pas espérer mieux, c'est fantastique !

Puis Helen prépara le dîner. Pendant ce temps Sam, s'allongea un instant, non pas par fatigue, c'est juste que sa jambe le faisait encore souffrir. Son état général s'était nettement amélioré, ses plaies cicatrisaient, et quasiment plus de problèmes de vues. Cependant, il évitait le plus possible de se regarder dans le miroir. Il lui arrivait d'oublier les diverses balafres et autres plaies de son visage, mais le reflet que lui renvoyait la glace le surprenait. Parfois, il ne se reconnaissait plus.

Son teint blafard, sa barbe naissante, sa coupe en bataille plus longue que d'habitude, faisaient ressortir des cheveux blancs éparpillés çà et là, qui contrastaient avec sa chevelure brune. De plus, il avait beaucoup maigri. Il ne ressemblait plus à l'homme qu'il était autrefois. Toujours tiré à quatre épingles, bien coiffé, un homme soigné, obligé de l'être, déjà pour son métier. Une obligation, il fallait faire bonne impression dès le premier regard, cela ouvrait les portes à la négociation, surtout si la personne était de sexe féminin.

Puis tous passèrent à table.

Helen demanda.

— Et vous, qu'avez-vous fait toute la journée ?

— Nous avons discuté tant que nous n'avons pas vu les heures passer.

— Cela ne te ressemble pas !

— C'est vrai ma fille, en l'espace d'une journée, j'ai dû rattraper au moins dix ans de silence. Notre ami doit en avoir mal au crâne. Je suis sûr qu'il ne m'écoute que par politesse.

— Ne l'écoutez pas Helen, croyez-moi, il me taquine. Votre père est un petit farceur.

— Ah bon ! Vous me surprenez, je ne le connaissais pas sous ce jour.

Cette réflexion d'Helen qui sortit sans aucune arrière-pensée toucha profondément Xiang sans qu'elle s'en rende compte. Il réalisa à cet instant que malgré le fait qu'ils avaient vécu ensemble toute leur vie, il n'avait jamais été proche d'elle comme il aurait dû l'être. C'est vrai ce dit-il, jamais nous n'avons ri, ou même joué, elle ne s'en est jamais plainte ni de ça ni d'autre chose. Je ne lui et jamais rien demandé non plus. J'étais absent tout ce temps. Il en fut bouleversé.

— Père, quelque chose ne va pas ? Tu pleures !

— Xiang, qui a-t-il ?

Tous deux se regardèrent inquiets, Xiang restait muet, sanglotant.

Helen se leva, s'approcha, elle posa ses mains sur les épaules de son père.

— Dis-moi ce qui ne va pas, tu m'inquiètes. Je t'en prie ! Réponds-moi.

C'était bien la première fois qu'elle voyait son père dans un tel état, bien au contraire, il n'avait montré que bien rarement ses sentiments. Que pouvait-elle faire, elle n'y était pas préparée. Elle chercha de l'aide auprès de Sam.

— Je ne sais pas quoi faire, pourquoi est-il dans cet état ?

— Je n'en ai vraiment aucune idée, peut-être est-ce le fait d'avoir remué le passé, c'est le contrecoup, je ne vois pas d'autres explications. Pourtant, il avait l'air content est même soulagé de s'être enfin confié. Je ne comprends pas.

Le vieil homme essuya ses yeux, prit sa respiration.

— Helen ! Approche ma fille.

Ce qu'elle fit.

— Je dois te demander pardon, si tu le veux bien.

— Pardon, mais pourquoi ?

Il remarquait que Sam s'effaçait discrètement vers le fond de la pièce.

— Restez mon ami ! Je vous en prie.

— Vous avez, je pense, des choses personnelles à vous dire, je ne voudrais pas vous gêner.

— Oui ce sont des choses personnelles, mais j'insiste, restez parmi nous.

— Comme vous voudrez. Il regagna sa chaise.

Le vieil homme se tourna vers sa fille qui se tenait immobile. Il posa ses petites mains aux doigts effilés sur les siennes. La tête baissée ne pouvant pas la regarder tant il se sentait mal à l'aise.

— Ma fille il m'aura fallu tant de temps pour qu'enfin j'ouvre les yeux. Je me rends compte que je n'ai pas été un bon père pour toi. Je t'ai imposé mes choix sans me poser de questions quant à ton bien-être. J'étais persuadé que je prenais les bonnes décisions.

Je m'aperçois combien je me suis trompé, et combien je t'ai privée de tout ce que tu méritais. Et toi, jamais

le moindre reproche, toujours présente, sage. En pensant à ce que tu n'as pu vivre, je réalise combien j'ai été égoïste envers toi. Aucun ami, confident, liens avec qui que ce soit. Je t'ai fait vivre en quelque sorte l'éducation que j'ai reçue de mon père en pire, car moi j'avais la possibilité de m'évader parfois, pas toi.

L'histoire qui nous est arrivée sans que tu la connaisses, ne valait pas un tel sacrifice. J'ai été lâche c'est tout. Pourtant même si c'est bien la première fois que je te le dis...

Je t'aime... je t'aime tant mon enfant, à un point que tu ne peux imaginer. Je suis tellement fier d'avoir une fille comme toi, tu es une personne rare, courageuse, tout comme l'était ta mère. Si elle nous regarde d'où elle est, elle doit être très fière de toi, et je le crains m'en vouloir un peu.

Xiang s'arrêta de parler un moment, l'émotion était si intense. Les larmes qui coulaient le long de ses joues en témoignaient. Helen qui n'était pas en reste non plus, totalement bouleversée, ne pouvant contenir ses pleurs. Elle avait dû attendre plus de soixante ans pour entendre sa première déclaration d'amour.

C'était indescriptible comme émotion, elle avait attendu ça toute sa vie. Elle prit son père dans ses bras, le serra de toutes ses forces.

— Je t'aime tant père ! Je t'aime tant !

Sam quant à lui très ému les yeux brillants. Tous ces mots, c'était exactement ce qu'il aurait voulu dire à son fils s'il avait été auprès de lui. Cela amplifiait encore plus son émotion.

Le poids qu'ils avaient tous les deux depuis tant d'années venait de disparaître seulement avec quelques mots. Le premier pas est toujours difficile à franchir, surtout pour quelqu'un comme Xiang.

Mais à cet instant, il se trouvait tellement stupide de s'être enfermé dans un mutisme total. Cela peut faciliter la vie à certains moments, hélas ! À la longue, il faut beaucoup de courage pour en sortir, tant de choses et de sentiments s'accumulent.

Il fut si soulagé, et avait trouvé ça finalement si facile qu'il en fut surpris. Ce fut également le cas pour Helen, qui ne s'était jamais risquée à poser la moindre question. Elle se sentait complètement libre désor-

mais, de plus elle savait qu'à partir de ce jour, la plupart de ses interrogations trouveraient une réponse, surtout au sujet de sa mère.

Elle ne se fit pas prier pour demander à son père sans la moindre appréhension.

— Dans les jours qui viennent, je n'aurais pas à aller chez les Evans, j'aimerais si tu le permets entendre ton histoire.

— Avec plaisir mon enfant j'aurais déjà dû faire ça depuis bien longtemps, malheureusement je ne peux revenir en arrière.

— C'est du passé, ce qui compte pour moi c'est aujourd'hui.

— Votre fille à raison ajouta Sam. Laissons là le passé, il faut vous dire que l'âge aidant elle comprendra mieux vos choix et votre histoire.

— Très bien, j'essayerai d'être le plus précis possible, ma mémoire peut me jouer des tours quelquefois. Nous reprendrons dès demain, j'ai eu bien assez d'émotions pour la journée. Vous ne vous imaginez pas combien je suis heureux à l'heure qu'il est.

Helen lui sourit, elle ressentait exactement la même chose, plus encore, car elle allait enfin en connaître un peu plus sur sa mère, elle avait encore du mal à réaliser.

Elle regarda longuement Sam qui était assis en face. Il croisa son regard, lui sourit.

— Qui à t-il ma chère Helen ?

— Rien, seulement j'étais en train de me dire un peu égoïstement que votre accident, malgré tous les chamboulements qu'il a occasionnés dans votre vie, bien que je le regrette profondément pour vous, a eu des conséquences tellement bénéfiques pour nous.

Comme quoi la pire des choses peut avoir aussi de bons côtés, c'est paradoxal. Comme on dit, un mal pour un bien.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Même si ce que j'ai vécu fut terrible, cela m'a apporté tant de bonnes choses aussi. Si on me l'avait dit, jamais je n'aurais pu le croire.

Xiang qui avait pris place dans son vieux fauteuil, épuisé par toutes ces émotions, sans bouger en gardant les yeux fermés, le visage dans la pénombre à

peine éclairé parfois par les lueurs des flammes, prit part à la conversation.

— Vous voyez mes enfants comme la vie est surprenante. Dans toutes mauvaises choses, il y a du bon quand on gratte un peu.

— Je croyais que vous dormiez ? dit Sam.

— Toujours pas mon ami, toujours pas. Il se fait tard, vous devriez allez-vous coucher tous les deux, la journée à été riche en émotions, un peu de repos vous fera le plus grand bien.

Ce qu'ils firent. Helen se leva, mit quelques bûches dans l'âtre. Puis elle prit une petite couverture qu'elle posa délicatement sur les jambes de son père. Enfin, elle regagna sa chambre, le cœur léger, heureuse d'avoir eu à entendre cette déclaration d'amour aussi douce qu'inattendue.

Pour Sam, ce ne fut pas le même état d'esprit qui l'habitait. Bien qu'il fût ravi pour ses deux amis, il savait que le chemin à parcourir pour retrouver son enfant serait long avant qu'il puisse lui faire une telle déclaration, et surtout tenter de rattraper le temps perdu. C'est soucieux qu'il s'endormit ce soir-là.

Le lendemain, le jour n'était pas encore levé que déjà Helen était debout. Impossible de dormir, excitée et pressée de connaître enfin son histoire. À tourner en rond dans sa petite chambre, elle faisait l'effet d'une enfant impatiente de découvrir ses cadeaux au pied du sapin le matin de Noël.

Les heures qui s'écoulèrent ce matin-là, furent sans doute les plus longues de toute sa vie. Attablée en silence, buvant un café, attentive aux moindres bruits dans la cabane. Le jour se levait, la pièce principale commençait à s'éclairer peu à peu. Dehors le vent soufflait toujours, mais avait perdu de sa force. La neige aussi était moins dense, la fin de ce terrible hiver s'annonçait. Mais pour l'heure, ce n'était pas sa principale préoccupation.

Elle languissait avant tout le réveil de son père. Son état de nervosité disparut aussitôt que Xiang pénétra dans la pièce, bien sûr elle ne lui montra pas.

Il vint s'asseoir près d'elle.

— Bonjour ma fille, bien dormi ?

— Bonjour père, ça peut aller, je te sers un café ?

Même s'ils n'avaient jamais parlé de leurs sentiments, le vieil homme n'en était pas aveugle pour autant. Il sentait bien que Helen n'était comme d'habitude. Il en devinait évidemment la raison, quoi de plus normal. Alors, il décida de l'apaiser, il s'était assez tu.

— Je sens bien que tu es impatiente de connaître notre histoire, je le comprends. Attendons seulement que notre ami se soit levé si tu le veux bien.

— Bien sûr. Mais c'est plus fort que moi j'ai tellement de questions.

— Je le sais bien, j'espère que tu trouveras toutes les réponses que tu attends.

Allongé dans son lit Sam n'avait pas perdu un mot de leur conversation, il tenta un petit mot pour détendre un peu l'atmosphère. Il se leva se saisit de sa canne et s'avança vers eux le plus rapidement possible en souriant.

— Voyez ma chère Helen, je me hâte, je ne voudrais pas vous faire languir davantage, quant à vous mon petit Xiang, avalez votre café en vitesse et mettons-nous au travail !

— Que vous êtes bête ! Dit-elle faites attention ! Ne faites pas le pitre votre jambe est encore fragile.

Tous déjeunerent dans une bonne humeur palpable en devisant sur le temps, histoire de changer de conversation.

Dès qu'ils eurent terminé, Helen débarrassa la table, fit la vaisselle sans se presser, elle si impatiente il y à quelques minutes encore, semblait essayer de gagner du temps. Avait-elle peur ? Certainement un peu d'appréhension.

Les deux hommes quant à eux avaient pris place le plus confortablement possible près du feu. Helen termina et prit enfin place.

Dans les premières heures, Xiang reprit son histoire du début, aidé parfois par Sam qui apportait quelques détails omis par le vieil homme. Pendant tout ce temps Helen écouta sans poser la moindre question.

— Voilà où s'est arrêté mon récit. Dis Xiang à sa fille qui visiblement semblait très émue.

Puis il reprit.

9.

Il y a eu ce voyage, de la chine aux États-Unis, dans ces bateaux immenses. Je ne peux vous décrire avec exactitude les conditions inhumaines auxquelles nous avons dû faire face. Parqués comme des animaux, dans tous les recoins disponibles. Nous eûmes beaucoup de mal à supporter ce voyage, les conditions étaient abominables, nous étions entassés transis de froid, la plupart du temps dans des cales humides. La nourriture et l'eau étaient plus que rationnées. Les gens tombaient malades les uns après les autres. Une espèce d'épidémie générale, chacun attendait son tour, presque résigné. Puis au milieu de l'océan, impossible de faire marche arrière. Toutes ces questions qui nous hantaient. Qu'allait-on trouver à notre arrivée ? Arriverions-nous un jour ?

Quand je ferme les yeux, je revois encore quelques visages. Mais ils deviennent flous, leurs traits s'effacent de ma mémoire. Moi qui pensais ne jamais pouvoir les oublier, c'est dur à accepter, comment vous

dire... je me sens coupable de ne pas honorer leurs mémoires. Les seules choses qui me restent, et qui, je suis sûr, ne me quitteront jamais, c'est les sentiments de compassions et de respects que j'avais pour eux à l'époque, peut être plus encore aujourd'hui. Le temps a passé, mais n'a pas réussi à enfouir tout ceci.

Cela me fait très mal quand j'y pense, et en même temps cela me rend vivant plus encore. J'ai du mal à l'exprimer précisément, quand ce que l'on ressent est tellement fort, les mots ne suffisent plus, on le vit de l'intérieur. Cela va bien sûr dans les deux sens, comment exprimer les moments magiques, intenses et si beaux dans la vie. Peut-être, le silence suffit.

C'est une chose qui nous arrive au moins une fois dans notre existence, je veux dire un instant si surprenant que l'on en reste bouche bée.

Les mots ne sortent plus, impossibles, c'est juste à l'intérieur de nous, et ça y reste à jamais.

Sam acquiesça.

— Je vois ce que vous voulez dire, bien sûr je l'ai senti quelquefois dans ma vie. Tenez ! Le jour où j'ai

ôté ces fameux bandages par exemple, ce n'est pas si vieux, mais continuez, je vous en prie.

— La traversée fut longue et terrible, très peu d'entre nous avaient l'habitude de la mer, nous venions en grande majorité de régions rurales. Notre monde se résumait au travail de la terre, des rizières, et à l'élevage. Pour la plupart, c'était de jeunes paysans illettrés. Ce vaste monde leurs était complètement étranger, mis à part quelques vagues histoires, souvent très loin de la réalité. Nous avions peur, et en même temps nous espérions améliorer nos vies et celles de nos proches restés là-bas. C'était l'unique chose, qui nous fîmes tenir.

Cette promiscuité nous rendait plus solidaires encore. Nous nous entraidions du mieux que l'ont pouvait. Il ne fallait pas compter sur les personnes chargées par la compagnie de nous livrer au chantier. J'insiste bien sur le mot livrer, puisque nous étions considérés comme de vulgaires matériaux. Le peu d'anglais que je connaissais à l'époque m'avait permis malgré tout de le comprendre. J'en remercie encore l'éducation de mon père. Je saisisais à demi-mot leurs raisonne-

ments. « Tan-pis s'ils crèvent, ils sont des milliers à faire la queue. »

Je comprenais le mépris et la haine qu'ils avaient à notre égard. Outre le fait que nous étions étrangers, nous prenions le travail aux Américains. Pourtant, c'était ces mêmes Américains qui avaient décidé de nous recruter en masse. C'est une des choses que j'ai apprises bien plus tard. Apparemment la main d'œuvre locale, n'arrivait pas à tenir les objectifs. La contrainte des deux compagnies étant de poser 60 km de voie chaque année, au risque de perdre les subventions. À cette époque, la fièvre de l'or avait suscité à travers tout le pays une ruée incroyable. Les gens affluaient de toute part, rêvant de richesse. Pour la plupart, ils avaient tout abandonné pour commencer une nouvelle vie.

Beaucoup d'entre eux avaient pris le travail dans la construction du chemin de fer, uniquement dans le but de gagner suffisamment d'argent, ce qui leur permettait d'acheter le matériel nécessaire à l'extraction de l'or. Sitôt qu'ils avaient atteint leur but, ils quittaient le chantier. Ils n'étaient pas si nombreux

que ça à réaliser leur projet. La majorité se perdait dans l'alcool. L'eldorado pour eux s'arrêtait le plus souvent devant les portes battantes des saloons. Des tas d'ouvriers ont périés dans les nombreuses bagarres et règlements de comptes. Sans oublier non plus les accidents quasi quotidiens sur le chantier.

Bientôt, la pénurie de main-d'œuvre se fit cruellement sentir. Si bien que l'entreprise fut au bord de la faillite. La 1^{ère} année il restait à peu près 600 ouvriers, alors qu'il en aurait fallu au moins 5000. Il fallut donc réfléchir, et trouver une solution rapidement.

Ce fut Charles Crocker qui soumit l'idée de recruter la main-d'œuvre asiatique, plus particulièrement Chinoise.

Ils prirent donc la décision de faire appel à nous malgré la grande réticence de la plupart des dirigeants. Comment des êtres en majorité petits de taille et si chétifs, pourraient-ils concurrencer les ouvriers actuellement en poste ? C'était inimaginable pour eux.

Mais les premiers bilans furent surprenants, ces petits hommes arrivaient à tenir les cadences infernales,

ce qui exacerbait encore plus la haine à notre égard. À l'été 1865, les kilomètres de voies furent posés.

Pour en revenir à notre voyage. Naturellement, je dispensais quelques soins aux personnes mal en point. Et surtout je parvenais à leur traduire sommairement, les paroles de ces américains.

Le fait que j'étais le seul à comprendre ces gens, puis à les interpréter au mieux fit que malgré moi je devins leur représentant, et leur responsable. Évidemment, c'est une chose que je n'avais pas souhaitée, bien au contraire, j'étais aussi inquiet qu'eux quant à notre sort, mais je me dus de ne pas le montrer. Ce fut très difficile pour moi de donner le change. J'étais sollicité de toute part, et cela, constamment, c'en était harassant à la longue.

Le seul bénéfice que j'en tirais, c'était de n'avoir pas eu beaucoup de temps pour me poser des questions. J'avais une mission, celle de leur apporter mon soutien.

Nos passeurs l'avaient bien remarqué. Donc revers de la médaille, aux moindres problèmes ils se retournaient vers moi. Ils me disaient : « Alors c'est toi

**l'intelligent du bateau ! Tu as intérêt à les tenir, sinon
gare à toi !**

10.

C'est là que les problèmes ont commencé. Il n'a pas fallu attendre longtemps. Peut-être dix jours après notre départ, il y eut un petit mouvement de révolte. Quelques jeunes chinois qui souffraient de la faim, la soif, les conditions terribles, bref toutes ces brimades avaient fini par en faire craquer plus d'un. Mais les passeurs insensibles à leurs détresses n'avaient eu que pour réponse les coups. Ils se mettaient à plusieurs, certains les tenaient en joues avec leurs fusils, pendant que d'autres leurs assénaient des coups de bâtons, de fouets, tout ce qui se trouvait à leur portée pouvant blesser, était utilisé.

Impossible de résister, c'est évidemment ce qu'ils firent. Seul l'un d'entre eux, un jeune chinois, qui ne devait pas être plus âgé que moi, leur a tenu tête. Il paraissait indomptable, presque prêt à mourir, plutôt que de se soumettre. Mais à force de coups de plus en plus violents, ils eurent raison de lui.

C'est là que Bill entra en scène. Un véritable colosse, jamais nous n'avions vu un homme aussi imposant, comme taillé dans un arbre, il devait mesurer dans les un mètre quatre-vingt-dix au moins, ses bras, et ses jambes étaient si larges. Sa tête énorme semblait être posée directement sur ses épaules. Et puis je n'oublierai jamais ses yeux, d'un bleu perçant, ils donnaient une intensité à son regard qui vous enlevait toutes forces.

C'est du moins l'impression que je ressentis à l'époque, je ne pense pas avoir été le seul à partager ce sentiment. Son crâne dégarni luisait au soleil, comme s'il avait été enduit d'huile, il ne devait pas avoir plus de quarante ans. Bill ne voulait pas en rester là, la correction ne suffisait pas à ses yeux. Le pauvre homme gisait agonisant dans son sang, il était méconnaissable. Je crois bien que nous avons tous eu les larmes aux yeux, le son de ses râles, nous déchiraient le cœur.

Bill s'approcha de lui, lui prit le bras et le leva d'un trait sans avoir eu l'air de faire le moindre effort.

Le pauvre homme soutenu par ce colosse donnait l'air d'un pantin de chiffon sanguinolent.

C'est alors qu'il s'adressa à nous.

— Si vous ne voulez pas finir comme lui, je vous conseille de fermer vos sales gueules et de vous tenir tranquille ! Ou vous servirez de repas aux requins, compris !

Puis il traversa le pont du bateau dans sa largeur, souleva le jeune homme à deux mains au dessus de sa tête, pour le lancer par-dessus bord.

C'est à ce moment que je me levais, pour m'interposer, je tentais d'avancer vers lui en criant et en le suppliant d'arrêter.

Un des passeurs à côté de moi me coupa net dans mon élan, par un coup de crosse au ventre. Bill laissa tomber le corps au sol, et vint dans ma direction. Il s'accroupit pour mettre son visage à hauteur du mien.

— Tiens donc, ce macaque parle notre langue. Me dit-il. Il s'adressa ensuite au reste des hommes.

— Vous avez vu les gars ! Nous avons un petit singe savant à bord. Tu veux peut-être prendre sa place !

— Je vous en prie ! Laissez-le s'il vous plaît. Lui suppliais-je.

— Dis-moi pourquoi je devrais te faire ce plaisir ?

— Il n'y aura plus de problèmes, avec nous je vous le promets.

— Tu es sûr qu'ils vont t'écouter, j'en doute, si toi me comprendre ! Lança-t-il ce qui bien sûr amusa tous les autres. Vous en pensez quoi les gars. Il me dit qu'il va s'occuper d'eux. Je dois lui faire confiance ou pas ?

— Jette-le à la mer avec l'autre ! Cria l'un d'eux.

Mais bien que Bill fût une véritable brute, sans aucun sentiment. Il n'en était pas moins stupide pour autant. Il était ici pour ramener de la main-d'œuvre. Bien que les pertes humaines étaient fréquentes, voire tolérées, il ne pouvait se permettre d'avoir à subir d'autres révoltes.

Donc il dut se résoudre à son grand dam, à céder. Les yeux emplis de haine, il prit mon visage d'une seule main. Elle était si grande qu'elle parvenait à faire le tour de mon crâne.

Il comprima mon menton, et me dit à voix basse.

— Écoute-moi bien, j'espère pour toi qu'il n'y aura plus le moindre problème, ou je t'arrache la tête à mains nues. Tu m'as bien compris petit singe ! À partir de maintenant, tu es responsable de votre sort à tous.

Puis il me lâcha, se redressa. Ses collègues lui lancèrent à ce moment-la.

— Crève-le ce salopard ! Tu ne vas pas le laisser s'en tirer comme ça ! Allez Bill, balance-le par-dessus bord !

— Vos gueules ! Hurla-t-il. C'est moi qui commande, alors fermez-la !

Il regagna sa cabine. À ce moment-la je réalisais que je venais de me faire un ennemi, je lui avais fait perdre la face devant ses hommes. Je savais qu'au moindre faux pas de ma part, ou de celle de mes camarades. Il se ferait un plaisir de me le faire payer au prix fort.

Peu importe, j'avais réussi à sauver ce jeune homme, c'est tout ce qui comptait.

Mais pour asseoir sa supériorité auprès de tous, il lança à ses collègues.

— Vous ne leur porterez à boire et à manger que quand je vous en donnerai l'ordre. Je vais leur apprendre à la boucler à ces macaques ! Tu n'as plus qu'à traduire ! Me dit-il.

J'étais pris au piège, il me fallut annoncer la sanction à mes camarades, sans qu'il y ait le moindre incident. Bill n'attendait que ça.

Je cogitais un moment, préparant mes phrases, nous risquions gros, moi le premier.

L'ayant déjà vécu, et vu tellement d'hommes et de femmes souffrir de la faim, je savais pertinemment que ce la peut rendre fou parfois.

Je fis comprendre à tous mes compatriotes que j'étais responsable du moindre problème. Aussi je leur avais demandé de résister tant que possible, de souffrir en silence en somme, et cela, jusqu'à notre arrivée. Ma vie et la leur en dépendaient.

À mon grand soulagement, personne ne fit d'esclandre, ils suivirent mes recommandations. Je les en remercie encore.

Malheureusement, le jeune homme mourut dans la nuit qui suivit. Les quelques soins que je lui prodiguai

ne suffirent pas à le garder en vie. Certainement, mon manque d'expérience dans la pratique de la médecine y à contribué.

Sam ne put s'empêcher d'intervenir.

— Je suis sûr du contraire ! Vous vous culpabilisez inutilement, personne n'aurait pu survivre à un tel traitement. Vous avez fait preuve d'un très grand courage ce jour-là, très peu de gens auraient osé agir comme vous face à cette brute.

— C'est gentil à vous. Vous savez, j'ai agi instinctivement, si je m'étais posé la moindre question, jamais je n'aurais eu le courage d'intervenir, c'est une certitude. Mais j'allais en subir les conséquences à un point que jamais je n'aurais pu imaginer. Bill n'en resta pas là, bien au contraire.

11.

Nous arrivâmes enfin à Victoria sur l'île Vancouver, au bout de quatre mois, complètement épuisés, affaiblis. Beaucoup n'arrivèrent pas, n'ayant pas eu la force de supporter les conditions. Mais pas le temps de récupérer nous priment le ferry à travers le détroit de Géorgia pour nous rendre à Westminster sur le territoire continental de la Colombie-Britannique. Là, nous avons pris de petites embarcations le long du fleuve Fraser jusqu'à Yale. Heureusement, la plupart étaient jeunes, habitués à l'effort, cela permit de résister. Hélas ! ce qui avaient dépassé la trentaine, ne se rétablirent pas aussi bien que nous. Ce fut terrible pour ces hommes, un grand nombre n'étaient pas arrivés en état. Je n'ai jamais su véritablement ce qu'il est advenu d'eux, mais j'imagine le pire.

Nous eûmes juste le temps de croiser d'autres ouvriers chinois, qui étaient arrivés il y a plusieurs mois. À voir leurs états, si maigres, pâles, nous réalisions que nos craintes étaient justifiées. Ils ne devaient pas

être beaucoup plus âgés que nous, pourtant leurs visages étaient si marqués, leurs regards éteint presque hagard. Qu'avaient-ils vécu pour avoir été transformés de la sorte ?

J'eus à peine le temps d'échanger quelques mots avec l'un d'eux.

— Bonjour ! Je m'appelle Xiang, je viens de la province du Guangdong.

L'homme me dévisagea un instant sans répondre. Ce qui me marqua, ce fut de lire dans son regard, comme de la compassion, voir de la pitié envers moi. Je demandais.

— Tu arrives du chantier ?

— Oui. C'est terrible, ce grand dragon te videra de l'intérieur, il prendra ton âme, pars si tu le peux !

— Je fus évidemment surpris par ces mots.

— De quel dragon parles-tu ?

— Tu le sauras bien assez tôt. Si tu as de la chance, tu pourras peut-être en revenir en vie, tant d'autres ont péri. Bonne chance.

Puis il me tourna le dos, et reprit sa marche tel un zombie. Je me disais un peu pour me rassurer qu'il délirait, mais au fond de moi l'angoisse était présente.

C'est alors que nos chariots se mirent en marche. Les autres ouvriers qui m'avaient vu parler, étaient tout curieux de savoir ce qu'il m'avait dit. Je restais évasif, ne voulant pas amplifier leurs craintes.

12.

Un jeune chinois assis à mes côtés me susurra discrètement.

— Je sais que tu nous caches la vérité, j'ai bien vu ton visage quand l'homme te parlait. Mais je comprends ta réaction, bien que je sois très inquiet. Ne crains rien, je me tairais.

— C'est préférable, à quoi servirait d'ajouter à leurs peurs, ils souffrent déjà assez. Comment te nommes-tu ?

— Bao ! Je viens de Xinning dans la province du Guangdong

— Je viens moi aussi de là-bas, d'un petit village non loin de Foshan.

— Et toi, quel est ton nom ?

— Xiang.

— Tu sais, je t'ai observé pendant notre voyage, tu es très instruit. Tu parles leur langue aussi. Tu as eu beaucoup de courage sur le bateau.

— Mon père m'a enseigné quelques bases, rien de plus.

— Pourquoi quelqu'un comme toi est-il venu ici ? Tu aurais pu réussir avec ton intelligence, moi je suis bête.

— Ne dis pas ça ! Je suis sûr que tu connais des tas de choses que j'ignore. Personne n'a la réponse à tout.

— Je ne sais ni lire, ni écrire, à part mes cochons et la culture du riz, je ne connais rien d'autre.

— Ce n'est déjà pas mal.

— Oui, mais je n'arrivais plus à nourrir les miens, c'est pour ça que je suis ici.

— Je crois que nous sommes tous là pour les mêmes raisons, tu vois l'intelligence n'y est pour rien, juste le courage. Et je suis sûr que tu en as.

— Qu'est-ce qui nous attend là-bas ?

— Je l'ignore, mais ce qui est certain c'est que ce sera très difficile.

Je le sentais un peu perdu, fragile. Comment aurait-il pu en être autrement ? Pour lui comme pour la plupart d'entre nous, c'était un bouleversement total. Nous allions vers l'inconnu, et cela depuis notre dé-

part du pays. Rien ne ressemblait à ce que nous connaissions jusqu'alors. Le climat les paysages, tout avait changé. Il allait falloir s'adapter, je savais que ce ne serait pas facile, peut être même impossible pour certains. Déjà, l'hostilité des autochtones à laquelle nous faisons face nous fit comprendre que nous devrions compter uniquement sur nous. S'entraider, être solidaire autant que possible. C'est d'ailleurs ce que je fis avec Bao, je le mis sous mon aile tout naturellement.

Nous fîmes connaissance, il me parut si fragile et perdu, encore un enfant. Lui aussi avait fui la famine, et rêvé d'une vie meilleure pour lui et les siens. Tout au long de notre chemin, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que l'ouvrier chinois m'avait dit, c'est mots résonnaient dans ma tête. « Ce grand dragon vous videra de l'intérieur, il volera votre âme »

Qu'avait-il voulu dire ? Je mettais ça sur le compte de la folie pour me rassurer. Je me préparais au pire, bientôt j'allais être fixé, ça me faisait peur.

Nous n'étions pas encore au bout de nos peines. Tandis qu'une grande majorité de chariots conduisaient

les hommes à un point du chantier qui n'était pas très loin. Nous fûmes emmenés bien plus à l'Ouest, vers la sierra Nevada. Ce fut l'ultime cadeau de Bill, une petite vengeance. Nous ignorions évidemment de quoi il retournait, c'est l'un des deux hommes en charge de mener le chariot, qui m'en fit part.

— Ce sacré Bill doit te détester, je ne sais pas ce que lui a fait, mais prépare-toi à souffrir. Me dit-il.

J'osais lui demander : « Quand allons-nous arriver ? »

À ma question il jeta un coup d'œil furtif vers son collègue, un petit rictus aux lèvres.

— Tu entends Charly ! Ils sont impatients d'arriver ces fous !

— Ouais ! Bon courage les gars ! Dit-il en ricanant.

Je restais sans réponses, tout ce que j'appris au final, c'est que l'un des deux s'appelait Charly, je n'étais pas plus avancé au final. Après quelques minutes, le nommé Charly se tourna vers moi et me dit.

— Eh ! P'tit jaune, ne t'impatiente pas, on arrivera d'ici quelques jours, si on a la chance de ne pas rencontrer d'Indiens.

Il vit à ma réaction que je n'avais aucune idée de ce qu'il me parlait. C'est vrai, j'ignorais tout de ces Indiens. Je n'étais certainement pas le premier chinois qu'il convoyait, donc notre ignorance à ce sujet lui était familière. Aussi sans que je le lui demande, il m'en dépeint le portrait. Non pas pour me faire plaisir, mais surtout pour s'amuser à me faire peur. Il commença.

— Un peu partout autour de nous se cachent ces sauvages, putains de Peaux-Rouges. Ils attaquent tout ce qui se trouve à leur portée. Ils ne font aucun prisonnier, même les femmes et les enfants sont massacrés par ces fumiers. Crois-moi, ils en prennent du plaisir. Ce qu'ils préfèrent, c'est ramener des trophées, des scalps. Sur tous les crânes, ils tranchent le cuir chevelu, alors que nous sommes encore vivants. Il faudrait tous les exterminer. Voilà maintenant, tu sais tout. Son ami rajouta.

— Tu as oublié de lui dire qu'ils adorent tuer les chinois ! Ils se mirent à rire en chœur fier d'eux.

Je compris qu'ils se moquaient de moi, j'appris plus tard la réalité sur les différents peuples indiens. Et les raisons de leurs révoltes.

13.

Vous n'ignorez pas qu'il y a toujours eu une lutte sans merci contre les amérindiens, pour gagner de nouveaux territoires entre autres. Cela remonte aux premiers colons. Bien plus tard, j'ai pu lire quelques livres à ce sujet. Pour faire un peu d'histoire.

Les amérindiens des grandes plaines, s'étaient sentis en danger par l'arrivée du train sur leur territoire. En effet, la construction passait en terre Cheyenne. De nombreuses attaques eurent lieu, les convois de matériaux étaient pillés. Ils étaient passés maîtres dans l'art de l'embuscade. Évidemment, toutes ces attaques incessantes retardaient l'avancée de la construction. Ils allaient même jusqu'à détruire des portions de voies. Il fallait donc ré-envoyer de nombreux ouvriers en arrière réparer les dégâts, ce qui prenait parfois plusieurs semaines, sans compter les frais que cela engendrait.

Mais le plus grand incident, eut lieu le 27 août 1867. Les Indiens attaquèrent les ouvriers, ce jour-là ils en

massacrèrent un grand nombre. D'après ce que j'en ai su, ce fut terrible, très peu de personnes sur le chantier étaient armées, et avaient les moyens de repousser un tel assaut. Quand bien même, l'auraient-ils été, comment résister face à leur détermination. Ils allèrent jusqu'à mettre le feu au train.

Bien sûr il y eut des représailles à la hauteur de ce qu'ils avaient subi, plus grande encore.

Les dirigeants de la compagnie demandèrent l'assistance du général Sherman, qui s'était illustré pendant la guerre de Sécession. Il mit en place une stratégie, dite de « terre brûlée » contre les Indiens. Son idée était de détruire tout ce qui pouvait leur servir. La nourriture par exemple. Il fit massacrer des milliers de bisons dans toute la région.

En faisant cela, il savait bien qu'en plus d'être leur nourriture principale, ils avaient besoin entre autres de leurs fourrures, c'était vital pour leurs subsistances. Dans un deuxième temps, il arma les ouvriers. Il engagea aussi des tireurs d'élite pour notre protection, enfin la protection de leurs intérêts, si vous me comprenez.

Sam acquiesça.

— **Oui, je vois très bien ce que vous voulez dire. J'imagine que ce devait être très dur pour vous tous.**

— **Ce n'était rien comparer à ce que l'on allait vivre par la suite.**

— **Je vous en prie ! Racontez-nous !**

— **J'espère que je ne vous ennuie pas au moins ? N'hésitez pas à me le dire, cela fait bien longtemps que je n'ai parlé autant, à vrai dire, relater tout ceci dans les détails me soulage bizarrement.**

— **C'est passionnant au contraire, même si par moment j'ai le sentiment d'être un peu voyeur.**

— **C'est naturel, tout à fait naturel, je reprends donc.**

— **La route jusqu'au chantier se passa sans incident majeur. Le froid de plus en plus intense, au fur et à mesure que nous progressions. Les bâches du chariot à moitié éventrées, qui virevoltaient avec le vent, ne nous offraient que bien peu de protections. La majorité d'entre nous étaient vêtus de façon légère. Cela dit malgré la rudesse du climat, les paysages qui se dessinaient devant nous étaient magnifiques. Les forêts**

immenses, les montagnes avec leurs pointes enneigées, les lacs semblaient interminables.

De temps à autre, il nous arrivait de longer la voie ferrée, ses ponts et ses tunnels. Nous prîmes conscience de la grandeur de l'ouvrage, et aussi la difficulté d'une telle réalisation. Mais nous ignorions encore les conditions de travail, auquel nous devrions faire face.

La progression du chariot se faisait difficilement. L'ascension dans les chemins escarpés. Souvent sur notre chemin, nous étions mis à contribution pour débayer les amas de roches qui s'étaient détachés du flanc des montagnes. La région était des plus hostile, surtout en cette période de l'année.

Il n'était pas rare de devoir faire face aux multiples caprices de la nature.

Les éboulements, les glissements de terrain, cela arrivait très souvent sur le chantier, des tas d'ouvriers périssaient emportés par des coulées de terre. Dans ces moments-là, les convoyeurs prenaient un réel plaisir à nous hurler leurs ordres du haut de leurs attelages. Sans oublier de profiter de ces arrêts pour boire.

14.

Il ne manquait plus que quelques kilomètres pour arriver à destination.

Je me souviens que par moments les montagnes disparaissaient, pour laisser la place à d'immenses plaines d'où nous pouvions voir alors la voie ferrée s'étendre jusqu'à l'infini. Elle serpentait telle une colonne vertébrale gigantesque. C'est là que je compris le sens de la phrase de l'ouvrier chinois qui m'avait parlé d'un dragon. Du moins, je ne voyais pas d'autres explications.

C'est un peu plus tard que nous fûmes tous surpris, car nous ressentions la terre trembler par moments.

C'était très léger au départ et au fur à mesure que nous avancions cela s'accroissait. Évidemment, nous n'avions aucune idée de la cause. Les autres ouvriers assis à mes côtés m'interrogeaient, mais que pouvais-je leur dire. Puis très vite, ce fut des bruits sourds qui ressemblaient à des détonations qui firent leurs apparitions, se mêlant aux vibrations du sol.

Certains pensaient que cela était dû au tonnerre qui grondait au loin. Mais nous comprîmes rapidement qu'il n'en était rien. Notre chariot venait de finir son ascension de l'un des nombreux cols.

Et là, en contrebas du chemin, apparut devant nous l'endroit qui allait devenir notre enfer.

Le chantier, immense, bruyant, grouillant de monde. Le mystère de ces fameux tremblements et détonations fut éclairci.

C'est à ce moment-là que nous vîmes pour la première fois les (hommes-nacelle).

Helen releva : « Les hommes nacelle ! Quel drôle de nom, c'est bien la première fois que j'attends cela, et vous Sam vous connaissiez ? »

— Non pas du tout. D'où vient ce nom Xiang ?

— Pour pouvoir progresser, il fallait creuser des routes et bon nombre de tunnels à travers les montagnes, et pour ce faire il n'y avait d'autres solutions que d'utiliser des explosifs.

Autant vous dire que personne ne se portait volontaire. Il fallait donc désigner les ouvriers, et bien en-

tendu ce sont majoritairement les ouvriers chinois qui furent mis en première ligne.

Il n'y avait aucun critère de compétences requis, donc ils envoyaient de jeunes gens inexpérimentés jouer leurs vies. À leurs yeux elles n'avaient que bien peu de valeur, un chinois pouvait mourir, un autre le remplacerait aussitôt. Ils avaient une source de main d'œuvre quasi intarissable. Donc pour être précis, pour pouvoir poser les bâtons de dynamites sur le flanc des montagnes, les ingénieurs avaient eu comme idée de faire monter des hommes dans de grands paniers en osier.

Puis au moyen d'une corde, ils les hissaient. Pour se faire, il était préférable que les hommes choisis soient le plus légers possible, et pas trop grands non plus. Vous voyez, la morphologie des chinois correspondait exactement à leurs critères. Nous étions tout désignés, ceux qui osaient refuser les ordres y étaient contraints de force.

Voilà comment des jeunes hommes tremblotants, les explosifs à la main, montaient lentement le long de la roche. Puis une fois à bonne hauteur, ils devaient insé-

rer leurs charges dans la roche préalablement forée. La mèche était ensuite embrasée par le même homme en raison de leurs longueurs restreintes.

Là ils devaient avoir une confiance absolue envers les hommes chargés de manipuler la fameuse nacelle.

Il ne fallait pas traîner pour descendre le panier. Vous ne vous imaginez pas le nombre d'hommes qui ont péri. Entre les nacelles qui restaient coincées, empêchant les pauvres hommes de se mettre à l'abri des explosions. C'était atroce d'entendre les cris de ces hommes pris au piège qui suppliaient aux autres de les faire descendre. Il y en avait qui pris de panique, préféraient se jeter dans le vide.

Les conséquences étaient fatales dans tous les cas. Même ceux qui survivaient à leurs chutes, étaient dans un tel état que leurs fins de toute manière étaient inexorables, seules leurs souffrances, n'en étaient que plus longues et terribles.

La prise en charge des blessés ainsi que des personnes malades était des plus rudimentaires. Le personnel très souvent incompetent, dont certains, je suis sûr, n'avaient jamais suivi le plus petit cours de méde-

cine, avait été mis en place à ces postes par les dirigeants de la société encore moins soucieux qu'eux de la santé de la main d'œuvre.

La sierra Nevada était vraiment un enfer. Le fameux dragon prenait ici toute sa mesure, il a volé tant d'âmes... comme il avait raison, moi qui le prit pour un fou.

C'est le 10 novembre 1864 que nous fûmes livrés et mêlés aux autres chinois, je précise chinois puisque les ouvriers étaient séparés par nationalités, personne ne voulait se mélanger. Les chinois avec les chinois, les irlandais avec les irlandais, etc...

Autant vous dire que la haine les uns envers les autres était palpable. On ne pouvait compter sur personne d'autre que nous même. Tout ceci entraînait de violentes rixes, des lynchages organisés. Il fallait être sur ses gardes constamment. Ce n'est pas pour me plaindre ou même prendre parti, mais nous avions toujours tort quoi qu'il puisse se passer. Nous subissions toutes ces brimades en prenant sur nous. Certains aux forts caractères de temps à autre se rebel-

laient en vain, nous n'étions pas chez nous, et tôt ou tard on en payait le prix.

Pour en revenir au premier jour, je me souviens de cette matinée, transi de froid, serrés les uns contre les autres. Le bruit des coups de masse sur les rails était assourdissant. Chaque explosion nous faisait sursauter, ce qui avait l'air d'amuser les contremaîtres. L'un d'eux s'avança, puis il s'adressa à nos deux convoyeurs.

— Vous nous ramenez de la chair fraîche ? Ce n'est pas trop tôt, on en a perdu un paquet ces derniers jours. Ils n'ont pas l'air terribles ceux-là ! Ils ne vont pas faire de vieux os.

Puis il s'adressa à nous...

— Est-ce qu'il y en a un qui comprend ce que je dis ?

— Je restais muet, mais l'homme nommé Charly prit les devants.

— Ouais celui-là ! Dit-il en me désignant du doigt. « Celui-là il comprend ! »

Alors, l'homme me demanda d'approcher. Arrivé à sa hauteur, je reçus de sa part un violent coup de

poing au visage qui me fit perdre l'équilibre et me sonna à moitié.

— Relève-toi ! Plus vite que ça ! Ne m'oblige pas à le faire !

Je me levai péniblement, ma tête tournait. Je fini par me redresser face à lui, je me souviens avoir eu très peur.

— Mon p'tit bonhomme quand je pose une question, je veux qu'on me réponde compris !

— Oui dis-je en hochant la tête.

— Bien, je vais vous donner les premières consignes, tu vas traduire ce que je dirai et vous exécuterez. Un conseil ne te trompe pas, ou ça ira mal pour toi, je n'aime pas me répéter.

Je commençais à y être habitué, depuis mon départ mon rôle d'interprète m'avait causé bien des ennuis, ce n'était pas prêt de s'arrêter. Je craignais le pire.

Il commença.

— Je m'appelle monsieur Lewis, c'est moi qui commande ici ! Quand je donne un ordre vous ne discutez pas, vous obéissez c'est tout. Les fortes têtes je les fends à coup de masse. Toutes les demandes passent

par moi. Pour commencer, si vous voulez dormir à l'abri cette nuit, vous allez devoir vous construire votre bâtiment, nous ne sommes pas à votre service. Un peu plus loin, il y a tout ce qu'il vous faut pour ça. J'ajoute que vous vous occuperez de l'entretien, c'est à vous de voir si vous préférez vivre dans la merde, c'est votre problème. Pour les couchages, vous vous servirez des affaires de ceux qui sont morts. Vous avez intérêt à avoir fini pour ce soir, car dès demain matin vous serez sur le chantier. Il me regarda et me dit.

— C'est clair, tu as tout compris ?

— Oui dis-je.

— bien, je reprends, pour la nourriture c'est la même chose, pas de cuisinière ici. Vous vous préparerez votre bouffe, nous vous distribuerons ce qu'il faut. Nous vous donnerons les produits pour le mois, inutile de vous dire de ne pas les gâcher, il n'y en aura pas d'autre.

— Tu peux le leur traduire !

Ce que je fis sur le champ, en leur demandant surtout de ne pas contester, du moins, pas devant lui ou nous

risquions d'en subir les conséquences, il n'attendait que ça.

Je fus tranquilisé, car tout le monde avait écouté sans rien dire. Ils avaient assez souffert depuis leur départ et en souffraient encore, c'était inutile d'en rajouter. À ce moment-là, nous comprîmes tous que les jours et les mois à venir allaient être très difficiles, nous étions très loin de la réalité. Il va falloir être sou-dé encore plus, c'était une question de survie.

Mr Lewis nous fit traverser le chantier pour nous mener à l'endroit où nous devons construire notre abri, ce qui nous permit de voir de plus près l'ampleur et les conditions de travail qui nous attendaient. Beaucoup de chinois, peut-être même majoritaires s'affairaient sur les flancs de la montagne. Impossible pour eux de s'arrêter sur notre passage, bien qu'ils crevaient d'envie de le faire, ne serait-ce que pour avoir des nouvelles du pays. Mais les chefs de chantier leur auraient sûrement interdit de le faire. Tous devaient attendre la fin de la journée.

Je dois dire que nous fûmes impressionnés par l'ouvrage et les cadences, mais c'était surtout toutes

ces explosions de dynamites qui nous marqua le plus, tous ces hommes suspendus dans les paniers n'étaient que des Asiatiques, bientôt, ce serait notre tour.

Sur le chemin, Lewis demanda à trois ouvriers chinois de le suivre. Ils se joignirent à nous, marchant en silence à nos côtés.

Ils étaient si maigres, squelettiques, comment faisaient-ils pour pouvoir encore tenir debout. Le jeune Bao qui ne me quittait pas d'une semelle me dit doucement.

— Tu crois que nous allons devenir comme eux ?

— Tais-toi, ce n'est pas le moment ! Lui dis-je fermement.

Lewis qui n'était pas très loin de nous entendit notre conversation. Bien qu'il ne comprenne pas notre langue, il s'approcha.

— Il a un problème le gamin ?

— Non-monsieur ! Aucun. Dis-je.

— Alors qu'il la ferme ! Me cria-t-il tout en me bousculant d'un coup derrière la nuque. Il s'adressa ensuite à Bao.

— Si je t’entends encore une fois, tu risques de finir à l’infirmierie compris gamin !

Il fut inutile que je traduise à mon jeune protégé, il en devina le sens.

— Voilà vous y êtes. Vos trois collègues vont vous montrer comment faire, alors magnez-vous le train et fermez vos gueules. Au boulot !

Une fois Mr Lewis éloigné, l’un des trois ouvriers nous dit.

— Suivez-moi vite nous allons ramasser des planches et prendre tous les outils nécessaires. Si Mr Lewis voit l’un de nous les mains vides, ça ira mal pour nous. J’avançais alors pour faire les présentations.

— Je m’appelle Xiang... Il me coupa.

— Pas maintenant ! Attendons ce soir d’être entre nous. Moi aussi j’ai des questions, mais pour l’heure nous ferions mieux de nous mettre au travail si nous voulons avoir fini avant la nuit.

Pas le temps de souffler, nous nous sommes mis au travail sans discuter en suivant les directives des trois hommes qui n’en étaient pas à leurs premières constructions.

Quelques-uns parmi nous avaient beaucoup de mal à avancer, ils venaient à peine d'arriver et étaient si épuisés.

Les plus robustes d'entre nous travaillèrent deux fois plus, ce qui leur permit de récupérer un peu. Ils donnaient le change en faisant semblant de participer à la tâche, un outil à la main. C'était tout ce que nous pouvions faire pour eux pour le moment.

Je m'approchais d'un des ouvriers.

— Crois-tu que nous aurons à manger ce soir ? Les hommes sont affamés.

— Je ne crois pas, ils vous apporteront la nourriture demain soir... peut-être.

— Nous ne tiendrons pas jusque-là ! Regarde-nous.

— Je sais, mais ils s'en moquent, c'est presque un jeu pour eux. Nous y sommes tous passés. Je sais que c'est très dur, cela ne fait que commencer entre le travail très pénible, le peu de nourriture, sans compter ce froid terrible. Seuls les plus résistants parviennent à tenir. Mais ce n'est qu'une question de temps, tous finissent par craquer tôt ou tard. Le seul moyen est de

s'entraider autant que nous le pouvons, nos vies ne comptent pas pour eux. La plupart rentrent au pays.

— Ah bon ?

— Oui, seulement ils sont dans des boîtes en sapins, quand on arrive à récupérer leurs dépouilles. La Sierra Nevada nous a pris tant des nôtres.

Comme me l'expliquait cet homme, les dépouilles des ouvriers chinois étaient renvoyées dans leurs familles. C'était bien le seul geste d'humanité auquel ils avaient droit hélas !

— Il y a longtemps que tu es ici ?

— Cinq ou six mois, je ne sais plus exactement. Je ne voudrais pas te faire peur en te disant ça, mais je suis sûr que jamais je ne rentrerai au pays, du moins vivant. J'ai vu tellement de coolies bien plus robustes que moi mourir, que je ne me fais pas trop d'illusions. Jusqu'à présent, j'ai eu de la chance.

— Tu as dit coolies qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est le nom que l'on nous donne. Ici tous les chinois sont appelés ainsi, j'ignore pourquoi, c'est comme ça. À partir d'aujourd'hui vous aussi vous êtes des coolies.

D'ailleurs, vos noms et prénoms ne les intéressent pas. La seule chose importante à leurs yeux, c'est que la voie avance de plus en plus vite, rien d'autre.

J'appris plus tard le sens exact de ce surnom. Ce terme un peu péjoratif désignait les travailleurs émigrés, chinois entre autres.

— Comment t'appelles-tu ? Moi ça m'intéresse de le savoir.

— Je me nomme Tin, toi c'est Xiang ? C'est ça !

— Oui Xiang, je viens de la province du Guangdong et toi ?

— Moi aussi la plupart d'entre nous viennent de là-bas. Allez, continuons à travailler, il ne faudrait pas que vous dormiez dehors, vous n'y survivrez pas. Ce soir, nous essayerons de partager notre repas avec vous, il faut juste que je demande aux autres s'ils sont d'accord.

Notre construction avançait rapidement malgré tout. De temps à autre, je regardais le jeune Bao, du haut de ses dix-sept ans se démener. Bien qu'il fût aussi faible que nous, il ne montra aucun signe de fatigue

bien au contraire. Tout ce qu'il pouvait faire pour soulager les hommes il le fit, allant jusqu'à les reconforter. Ce qui me toucha le plus, c'était que face aux hommes il apparaissait souriant, donnant l'air de ne pas forcer. Il était là présent à leurs côtés presque radieux, mais lorsqu'il s'éloignait d'eux, son visage se métamorphosait dans la seconde. Son sourire disparaissait laissant la place à des rictus de douleurs et de fatigues. Tous ses efforts pour motiver les hommes amplifiaient sa souffrance. Je crois bien que ce jour-là Bao m'impressionna, il monta très haut dans mon estime et mon admiration. Si jeune, pourtant si grand.

Notre abri fut terminé dans les temps avant la tombée de la nuit. Évidemment, il restait encore à faire. Mais pour se mettre à l'abri du vent, il ferait l'affaire. Il nous fallut ensuite trouver de quoi l'aménager, pour cela Tin nous demanda de le suivre jusqu'au bâtiment où il logeait. Il n'était pas bien loin du nôtre, en fait tous les bâtiments des coolies étaient regroupés au même endroit. Un petit Chinatown pour ainsi dire.

À l'heure qu'il était, les coolies travaillaient encore. Ce qui nous surprit lorsque nous pénétrâmes ce fut

cette odeur si familière laissée par les relents de la cuisine. Tout ici était des plus rudimentaire, le mobilier d'abord était fait uniquement de planche et de caisses récupérées çà et là sur le chantier. Il y faisait sombre, les couchages à même le sol, un foyer improvisé au milieu qui servait à la fois de chauffage, d'éclairage, également à la cuisine. L'endroit n'était pas immense, mais au regard du nombre de couchages alignés, nous devinions le manque de commodités. Tous les espaces y étaient exploités. L'intimité n'avait pas lieu d'être, de toute manière elle aurait été inutile. Les hommes qui revenaient du chantier n'avaient qu'une envie, manger et puis s'allonger, toutes les heures et minutes de repos gagnées leurs étaient vitales.

Quelques hommes gisaient sur leurs couchages, certains dormaient, d'autres gémissaient. Tin m'apprit qu'ils avaient été blessés sur le chantier, certains étaient dans un état critique, il n'y avait plus rien à faire pour eux. D'autres étaient seulement malades, les carences en nourritures, mais c'était surtout le froid qui sévissait dans la région qui apportait son lot de grippe, fièvre, et tant d'autres maux. Les plus gros

soucis étaient que l'infirmerie avait une capacité d'accueil réduite, autant vous dire que les soins qui y étaient dispensés étaient des plus sommaires, sans compter que les coolies n'étaient pas prioritaires, on n'en voyait que très rarement en convalescence à l'intérieur. Cette façon de faire de la part des dirigeants, était des plus stupides. Le fait de ne pas les mettre en quarantaine avait pour unique finalité de contaminer le reste des hommes, un très mauvais calcul en fin de compte. Malheureusement, tout cela retombait sur les hommes encore en état, qui étaient obligés de pallier au manque de main-d'œuvre en redoublant d'efforts.

Je fis le tour des malades qui ne dormaient pas afin de savoir de quels maux ils souffraient, voir si je pouvais me rendre utile. La plupart étaient dans un état vraiment pitoyable. De nombreuses blessures qui s'étaient infectées et avaient laissé la place à la gangrène. L'état avancé de ces pauvres hommes ne leur laissait que bien peu de sursis.

Quelques-uns peut-être arriveraient à survivre, mais pour cela seul des soins appropriés et quelquefois une

amputation étaient malheureusement nécessaires. Je fus à la fois bouleversé, choqué, j'interrogeais Tin.

— Comment ce fait-il qu'ils soient dans cet état, n'y a-t-il pas de médecins ? Ces hommes vont mourir, ce n'est pas humain !

— Je sais tout cela, il y a des hommes qui soignent, mais ils nous traitent mal, aucuns des coolies ne veut se faire soigner par eux ils ont peur.

— Donc personne ne s'occupe d'eux ?

— Si ! Il y a la femme blanche qui vient. Elle n'est pas pareille, elle est gentille, et fait de son mieux pour nous soigner, les hommes la respectent. Ce doit être la seule personne humaine ici. Mais les hommes blancs ne l'aiment pas pour ça. Pour se venger, ils ne lui donnent les médicaments et les bandages qu'en dernier.

— Ce doit être très difficile pour elle ?

— Non, ne crois pas ça. Elle est forte et surtout elle ne les craint pas, au contraire. Heureusement qu'elle est là, tu auras l'occasion de la voir, toi aussi tu connais la médecine, je vois. Vous allez bien vous entendre, j'en suis sûr, elle a tellement besoin d'aide. Il y

a des accidents presque tous les jours, la dynamite est notre pire ennemi.

— Je comprends, un homme que j'ai rencontré le jour de mon arrivée m'avait parlé d'un dragon.

— Oui c'est le nom que l'on donne au chantier. Le dragon crachant ses flammes sur la montagne. Il ne t'avait pas menti, tu vois. Prie le ciel pour que jamais on ne t'oblige à monter dans un de ces maudits paniers, c'est le pire que l'on puisse te faire. Assez bavardé ! Allons plutôt chercher les couchages que nous avons en trop. Il va sûrement vous en manquer encore.

— Peut-on en faire la demande ?

— C'est inutile, tous les jours des lits se libèrent, tu comprends ?

L'allusion fut claire...

Nous rassemblions toutes les affaires pouvant nous servir, au milieu du dortoir, vous savez, c'est une étrange sensation en regardant les nombres de couvertures au sol, c'était comme si nous dénombrions les cadavres. Je pensais que peut être, un jour, un autre coolie utiliserait la mienne à son tour.

L'aménagement de notre nouvelle résidence fut bref. À vrai dire, cela ne nous changeait pas trop du pays. Là-bas aussi, nous étions habitués à vivre avec le strict nécessaire, la seule chose c'est que nous étions chez nous.

Assis, sur ma couverture je pensais, aux miens, à mon père, mes amis, cela me fit mal. En fait depuis mon départ tout s'était précipité à une vitesse folle, ce qui ne me laissa pas le temps de trop y penser.

Mais là, seul en attendant je ne sais quoi, je commençais à réaliser. J'étais très loin de chez moi dans un environnement hostile, et je n'y étais pas le bienvenu.

J'avais tellement vu de misère, de mort, en si peu de temps, avais-je fait le bon choix. Et surtout pourrais-je un jour rentrer, j'en doutais. Et de tous ces jeunes hommes à mes côtés, combien en reviendront.

Pour ne pas rester inactifs, nous décidâmes de nous occuper de la fabrication d'un foyer, pendant que d'autres se désignèrent pour le ramassage du bois, c'était bien la seule chose qui ne manquait pas ici. Le

fait de s'occuper évitait de trop nous poser de questions, nous aurions suffisamment de temps pour cela durant la nuit.

Mr Lewis, vint constater l'avancée du travail. À son approche les bavardages cessèrent. C'est la tête baissée que nous continuions nos tâches. Il valait mieux ne pas se trouver assis, oisif en sa présence.

Il pénétra jeta un coup d'œil rapide. Sachant que j'étais le seul à le comprendre il me lança ironiquement.

— Vous allez être bien ici, quand dis-tu ?

— Oui monsieur.

— Ça doit être encore mieux que chez vous, non ? Prends quelques hommes avec toi, nous allons au magasin, on va vous donner quelques ustensiles pour que vous puissiez vous préparer votre bouffe infecte. Je n'arrive pas à comprendre comment vous faites pour avaler cette merde puante, même les chiens la laisseraient. Vous êtes vraiment une race bizarre, je comprends pourquoi vous venez tous ici, vous n'êtes même pas capables de vivre chez vous et de vous occuper de vos familles. Heureusement que nous

sommes là, vous devriez nous remercier pour tout ce que nous faisons pour vous. Le pire dans tout ce qu'il me disait, c'est qu'il en était persuadé. Pourtant, c'était bien eux qui avaient décidé de nous recruter. Mais bien sûr, c'était inutile de le lui dire, ça n'aurait fait qu'aggraver la situation.

Lewis fit une liste au magasinier.

— Apporte-moi une vingtaine de gamelles, un chaudron, enfin je ne vais pas te faire un dessin. Surtout prépare les outils pour demain, je verrais par la suite.

Le magasinier demanda.

— Je leur donne aussi les rations ?

— Tu plaisantes ! Ils sont costauds ces petits, je suis sûr qu'ils peuvent patienter jusqu'à demain, ils n'ont pas trop forcé aujourd'hui, mais donne leur quand même un peu de café, je ne suis pas un monstre.

Je m'approchais un peu hésitant.

— Monsieur, pourrait-on avoir quelques couvertures s'il vous plaît.

— Vous n'en avez pas récupéré assez ? Pourtant, j'en ai vu dans votre baraquement.

— Juste celles des hommes qui ne sont plus là, ça ne suffira pas.

— Vous vous serrerez, ne t'inquiètes pas, je suis certain que dès demain vous en récupérerez d'autre vous en aurez même en trop. Demain est un grand jour pour vous, votre baptême du feu. Allez, prenez vos affaires et faites-y attention vous n'en aurez pas d'autres je vous préviens. Maintenant, dégagez ! Reposez-vous, car demain à l'aube je veux vous voir tous prêts pour le travail.

La nuit commença à tomber, petit à petit les coolies regagnèrent leur baraquement.

C'est Tin qui vint nous chercher un peu plus tard, et nous invita à les rejoindre. La nuit, était glaciale certains d'entre nous c'étaient enroulés dans leurs couvertures pour sortir. À notre arrivée, nous fûmes assaillis de questions, toujours les mêmes, d'où venions-nous ? Quelles étaient les nouvelles du pays ? La plupart avaient l'espoir que l'un d'entre nous peut-être connaissait un membre de leur famille, sait-on jamais. Les présentations faites, l'ambiance se calma, pour la

plupart se fût une déception de n'avoir pas plus de nouvelles. Chaque arrivée de nouveaux coolies, leur donnait toujours un peu d'espoirs.

Tin me présenta aux autres, en insistant sur mes compétences en médecine sans vraiment me connaître, ce qui me mit mal à l'aise, j'avais déjà dû assumer le poids de la responsabilité envers ce qui avaient voyagés à mes côtés. Je ne me sentais pas la capacité à gérer encore plus de personnes. Depuis mon enfance, mon plus grand désir avait été d'être comme les autres. Une fois de plus j'étais dos au mur, pris au piège, quoi que je fasse rien n'y changé. Évidemment, tous les hommes se réjouissaient de ma présence.

Enfin un des leurs qui pourrait les soigner. Et puis comment refuser, ils n'auraient pas compris. J'étais bien le seul à ne pas jubiler ce soir-là.

Comment allais-je faire ? C'était impossible pour moi. Autant vous dire que je ne pus dormir cette nuit-là. Le seul point positif était que les anciens s'étaient engagés à nous épauler sur le chantier.

15.

Je crois bien que personne ne dormit lors de leur première nuit. Pourtant, la plupart d'entre nous étaient très affaiblis. Le maigre repas que les coolies avaient partagé avec nous n'avait évidemment pas suffi à nous faire reprendre des forces, cela nous réchauffa juste le cœur de par sa convivialité.

Puis nous attendîmes l'heure de l'appel serrés les uns contre les autres au milieu du dortoir le plus près possible du feu en partageant les fines couvertures mal odorantes dont nous disposions.

Certains s'inquiétaient quant à leurs capacités, auraient-ils la force nécessaire pour tenir toute la journée, c'était impossible pour eux. La fatigue, mais surtout ce froid glacial que nous ressentions déjà à l'abri, alors imaginez au dehors avec nos vêtements si légers. Nous allions souffrir, aucun doute là-dessus.

La nuit passa assez rapidement au final. Une sirène retentit, des cris aussi, il était l'heure...

Le jeune Bao se leva le premier, un peu pour donner l'exemple il se désigna pour préparer le café. Je le suivis.

— C'est gentil à toi, tu n'es pas obligé.

— Je suis le plus jeune ici c'est normal. Nous allons avoir une rude journée, je vais faire de mon mieux pour aider mes amis.

— J'ai bien peur que beaucoup ne tiennent pas la journée, je suis très inquiet ils arrivent à peine à tenir debout.

— J'ai peur pour eux et pour moi aussi, il faut que je pense aux miens, j'espère que cela me donnera la force suffisante pour aller au bout.

Mr Lewis fit son entrée.

— Vous n'êtes pas encore prêts ! Vous vous croyez en vacances ! Quand la sirène retentit, vous devez être déjà sortis.

Bien sûr, personne ne nous en avait informés. Il reprit.

— Je veux voir tout le monde rassemblé à l'extérieur dans une minute !

Il s'avança vers les hommes encore à terre, les tira un à un par les bras pour les redresser violemment. Puis il les poussa hors du dortoir, certains terminèrent de s'habiller à l'extérieur.

— Ça va pour cette fois, mais si cela se reproduit encore, vous aurez une retenue de salaire. Pas de retard ici compris ! Toi ! me lança-t-il. Traduis-leur ce que je viens de dire.

Ce que je fis sur le champ.

— Allez, suivez-moi ! C'est par là que ça se passe.

Je me souviens surtout de ce froid glacial au petit matin, j'avais la tête qui tournait. Nous n'avions même pas eu le temps de boire le café. Nous faisons peine à voir, notre première journée de travail s'annonçait terrible, et j'en étais certain, interminable. J'espérais seulement que tous arriveraient au bout sans dommage.

Les coolies des dortoirs voisins étaient déjà prêts au travail, faisant la queue devant le magasin pour récupérer les outils. Nous nous mîmes à la suite attendant notre tour. Une fois équipés, les contremaîtres for-

maient les équipes et les orientaient vers les points du chantier. Personne ne parlait. Quand ce fut notre tour, l'intendant demanda à monsieur Lewis ce qu'il devait nous fournir.

— Tu veux quoi pour eux ?

— Je ne sais pas encore de quoi ils sont capables. Pour aujourd'hui, des masses et des burins suffiront, il y a de la roche à casser, on verra par la suite.

— Ils n'ont pas l'air très en forme. Remarqua-t-il ?

— C'est leur problème, ils n'avaient qu'à dormir au lieu de veiller toute la nuit. C'est toujours pareil avec eux quand ils arrivent. Mais t'inquiètes, je les garde à l'œil.

L'homme nous distribua les outils, de lourdes masses, certains arrivaient tout juste à les soutenir. Ceux qui avaient plus de chance se firent confier des burins ou des barres de métal.

Attendant que Lewis fut un peu à l'écart, Bao me suggéra de faire en sorte que les moins faibles d'entre nous prennent les masses, c'était préférable pour eux, sinon jamais les hommes mal en point n'arriveraient à tenir et à les manipuler, cela évitera aussi des acci-

dents pensa-t-il, surtout pour ceux chargés de maintenir les burins en dessous. Il avait bien raison, encore fallait-il convaincre les hommes. Tous se sentaient si faibles, même si l'idée était judicieuse, qui étions-nous pour l'imposer. Nous donnions juste l'exemple en espérant que d'autres fassent de même. Il fallait faire vite, si Lewis nous voyez échanger nos outils, cela se passerait mal, c'était une certitude. Je fus ravi de voir quand même quelques-uns suivre le pas. Ils comprirent que sans nous serrer les coudes nous n'irions pas loin. Puis Lewis arriva, il nous ordonna de le suivre.

Nous rejoignîmes les autres coolies déjà à l'ouvrage. Il faisait encore assez sombre, les explosions n'avaient pas encore commencé. Seuls les bruits cadencés des pioches et autres masses sur la roche se faisaient entendre.

— Voilà les gars, ceux qui ont les masses en mains feront équipe avec ceux qui tiennent les pics ! Les autres ramasseront les roches et les dégageront il y a des petits wagonnets pour ça. Alors au boulot ! Dernière chose, ici on travaille, pas de bavardage, vous avez la nuit pour le faire.

Inutile de vous dire que je du leur traduire les consignes. Lewis n'avait plus besoin de me le demander. Puis il s'éloigna, mais resta à bonne distance pour garder un œil sur nous.

Nous nous mîmes immédiatement au travail. Les hommes avancèrent sans trop savoir par où commencer, il y avait tellement à faire, ces montagnes si hautes, tout cela avait l'air impossible à réaliser. La majeure partie du temps, les coolies devaient y percer de longs tunnels, un travail de titan.

Les premiers coups de masse étaient hésitants, et légers. D'une part, les hommes avaient déjà beaucoup de mal à les soulever. Surtout, ils craignaient de manquer les pieux de métal que les autres maintenaient et ainsi blesser leurs compagnons. Rien à voir avec la cadence et la dextérité des coolies plus anciens. Ce qui n'empêchait pas les accidents non plus. Ces hommes souffraient autant que nous, et depuis bien plus longtemps.

Déjà, trois heures avaient passé, la plupart d'entre nous étaient éreintés. Nos pieds étaient gelés, tous les

muscles de notre corps endoloris, tout ça pour un si maigre résultat au final. Les coups que nous portions à la roche suffisaient à peine à la marquer. Évidemment, Lewis constata la chose et ne put s'empêcher de nous le faire savoir.

Il s'avança à pas pressé vers l'un des hommes, il lui arracha la masse des mains, il ordonna à son coéquipier de rester maintenir le pieu.

— Ne bouge pas toi ! Je vais vous montrer bande d'incapables, comment on la casse cette maudite montagne !

Il leva la masse au-dessus de sa tête, l'homme en dessous impressionné et surtout apeuré ne quitta pas l'outil du regard.

— Ne bouge pas sinon tu vas le payer ! Cria-t-il.

Il asséna un coup d'une telle violence que les vibrations du pieu dans les mains du jeune ouvrier le déstabilisèrent.

— Remets-toi en place abrutis !

Il répéta une fois, et encore sans faiblir de façon de plus en plus rapprochée, le pieu s'enfonçait peu à peu, le jeune homme ne cessait de trembler ce qui avait

l'air de plaire à Lewis. Je ne peux vous dire combien de fois il répéta cette manœuvre, cela nous parut interminable. Jusqu'au moment où la masse dévia du pieu et continua sa trajectoire sur le poignet du jeune homme. Elle lui broya les os, le malheureux poussa un cri terrible en se tordant de douleur, son visage se fit blême. Je courus vers lui, Lewis du haut de son rocher me laissa faire, il était impassible, complètement insensible à la souffrance de ce petit chinois qui se tortait au sol.

— Et voilà, si tu n'avais pas bougé rien ne te serait arrivé, crétin ! Maintenant j'ai un ouvrier de moins, c'est ce que tu voulais !

Je vins m'agenouiller à ses côtés pour constater les dégâts. Ce fut bien difficile, le pauvre gesticulait dans tous les sens j'avais beau lui demander de se calmer, la douleur était si forte. Puis l'intensité de la douleur lui ôta ses dernières forces, il fut au bord du malaise, livide quasi inerte. J'en profitais pour lui prendre le bras meurtri, je remontais la manche de sa veste avec précaution pour constater les dégâts.

En levant son bras, sa main et une partie de son avant-bras tombèrent tel un chiffon que l'on déplie, plus rien ne pouvait les maintenir. Les os avaient été littéralement broyés par la violence du coup. J'en étais impressionné en regardant le peu de chair qu'il lui restait. Elle empêchait juste à ce que la main ne se détacha pas.

Mes camarades furent tous choqués, seuls les coolies plus anciens continuèrent leur travail comme si de rien n'était. Ils avaient dû en voir tellement, blessés, et périr, depuis leur arrivée.

Je levai la tête en direction de Lewis.

— Qu'est ce que tu veux ? Me demande-t-il.

— Il faudrait l'amener à l'infirmerie. Dis-je.

— Rien ne presse, à l'heure qu'il est de toute manière il n'y a pas de médecins, à moins que tu veuilles t'en occuper toi-même. Me lança-t-il de façon sarcastique.

— Oui monsieur je peux le faire. Dis-je. Ce qui eut l'air de le surprendre, et agacé à la fois.

— Tu sais tout faire toi ! Est ce que tu sauras aussi m'épater sur le chantier, j'en doute. Allez, file ! Oc-

cupe-toi de lui, de toute façon il est foutu. Il n'aura pas fait long feu, j'espère au moins que tes copains dureront un peu plus longtemps.

Il se tourna vers eux et leur ordonna de se remettre au travail.

— Et toi ! Me dit-il, n'y met pas la journée !

J'accompagnais alors mon jeune camarade à l'infirmierie en le soutenant tant bien que mal. Tout en marchant, je ne pouvais m'empêcher de penser au sort de ce pauvre garçon. Qu'allait-il devenir dans cet état, jamais il ne pourrait reprendre le travail, j'en avais la certitude. Ce coup de masse avait mis un terme définitif à tout espoir de réussite pour lui, mais malheureusement également pour ses proches. Il n'aura même pas pu rembourser ne serais-ce le prix de son voyage. Pour lui, ce n'était même plus possible de rentrer au pays. Le pauvre ne réalisait pas encore son inexorable destin.

Nous arrivâmes à l'infirmierie, je le fis s'allonger sur l'un des derniers lits de libres, en essayant de le reconforter par quelques mots. L'infirmierie était des plus rudimentaires, tous les lits étaient occupés.

Je fis un inventaire rapide du matériel et des médicaments disponibles. Autant vous dire que ce fut très rapide. Je finis par trouver un peu d'alcool et des compresses, afin de désinfecter ses plaies, et d'arrêter les saignements. Je ne savais par où commencer, la seule chose qui m'aida était qu'il fut immobile, anesthésié par la douleur.

J'approchais la lampe à pétrole pour voir de plus près l'ampleur des dégâts. Quelques coolies présents me demandèrent ce qu'il s'était passé. Ils ne furent pas très surpris d'apprendre que les blessures du jeune homme avaient été provoquées par Lewis. À voir leurs réactions, ce ne devait pas être la première fois que cela se produisait. Certains allèrent même jusqu'à dire que ce geste était volontaire, ils en étaient persuadés. Je ne savais que penser, mais pour l'heure il y avait plus urgent à faire.

Donc j'essayais de faire de mon mieux, mais j'avoue que j'étais dépassé. Jamais je n'avais eu à traiter un cas similaire, que faire, ce jeune garçon comptait sur moi, me faisait entièrement confiance, je ne voulais évidemment pas le décevoir, et surtout apaiser ses

souffrances au plus vite. La plupart des produits présents m'étaient complètement étrangers. Il fallait absolument que je trouve de quoi le calmer un peu. J'étais perdu. Quand soudain, je fus surpris par une voix féminine dans mon dos...

— Je pense que vous devriez lui donner de la morphine !

À ce moment-là, je me retournai... elle était là, devant l'entrée.

Xiang se tue et regarda Helen dans les yeux, il esquissa un léger sourire. Inutile de préciser, elle comprit.

— C'était maman ?

— Oui... c'était bien elle, si belle. J'en étais impressionné, comment dire, je crois bien que ce fut la plus belle chose qui m'ait été donné de voir. Un rayon de soleil dans cet enfer.

En y réfléchissant je crois bien que c'était la première femme occidentale que je voyais de ma vie, peut-être en avais-je croisé depuis mon arrivée sans vraiment m'en rendre compte, tellement nous étions fatigués, chamboulés. Et puis je n'y avais jamais pen-

sé consciemment, je trouvais les américains si différents de moi, si laids aussi, impressionnant pour certains, de par leurs carrures, leurs tailles.

Comment penser pour le jeune homme que j'étais qu'il pouvait exister un être pareil.

Helen qui brûlait d'impatience d'en savoir plus, de tout savoir sur sa mère lui demanda.

— Raconte-moi père, comment était-elle ? Je veux tout savoir !

— J'y viens, ne t'inquiète pas, tu sauras tout. Elle était exactement de ta taille, aussi fine que toi, la peau claire, de longs cheveux noirs luisants, un visage d'une telle beauté, tu as ses yeux, il y a tellement d'elle en toi. Et puis cette force qui s'en dégageait, sa douce voix, mais quand il le fallait, elle pouvait se montrer autoritaire, elle ne lâchait rien, et cela, quel que soit la personne en face. Tu vois, une petite femme très forte, et de la force il en fallait pour être là-bas. Malgré cela, la première fois qu'elle s'avança vers moi, c'est surtout de la grâce qui émanait de sa personne.

J'osais à peine la regarder, moi le jeune chinois si timide. Je compris à ce moment-là que je n'étais pas si

fort que ça. J'avais tenu tête d'une certaine façon à des hommes tels que Bill, immense et puissant par rapport à moi, et voilà que je perdais tous mes moyens devant cette petite femme. Il me fallut beaucoup de temps pour que je puisse juste la regarder dans les yeux.

Voilà à peu près notre première rencontre, ce qui se passa par la suite était alors inimaginable pour moi.

— Continu je t'en prie ! Lança Helen une nouvelle fois, en fixant son père les yeux brillants.

— J'y viens ma chérie, permets-moi juste de préparer ma pipe.

— Je m'en occupe lui dit Sam, ne bougez pas !

Lui aussi ne disait rien, mais était tout aussi impatient que Helen. Le vieil homme l'avait bien compris, ce qui lui permit malgré tout de profiter de la situation. Il alla jusqu'à demander un thé, plus par taquinerie que par envie. Quand il fut servi, il tira quelques bouffées. Helen s'était levée pour alimenter le feu. Le vieil homme attendit qu'elle fût assise à nouveau pour reprendre.

— Donc cette femme s’approcha de moi, ou plutôt du jeune homme blessé, pour constater les blessures. Je m’écartais un peu pour lui laisser champ libre. De toute manière d’après ce que m’avaient dit les coolies à son sujet, elle était beaucoup plus compétente que moi, elle avait dû sûrement s’en être rendu compte en me voyant faire. Elle prépara une dose de morphine qu’elle administra au jeune homme.

— Ce jeune homme parle-t-il ma langue ? Me demanda-t-elle.

— Non madame, je suis le seul parmi nous à la connaître un peu.

— Bien... Votre ami est dans un triste état, je vais lui donner ce qu’il faut pour calmer la douleur, malheureusement il va perdre sa main, j’en suis désolée. J’ai vu trop souvent des cas similaires, je pense qu’il va falloir l’amputer, je le crains.

C’est peut-être la seule chose qui puisse lui sauver la vie. Elle remarqua ma surprise, c’est vrai que j’y avais pensé, malgré tout je gardais espoir, mais son diagnostic était sans appel. Elle savait de quoi elle parlait. Tu sais, ta mère n’était pas du genre à dire des

choses sans réfléchir. Le souci c'était que je n'avais jamais fait ça de ma vie, pour tout dire je ne m'en sentais vraiment pas capable, chose qu'elle avait évidemment devinée. Sentant mon désarroi elle me dit.

— Ne vous inquiétez pas, je m'occuperais de votre ami, la seule chose que je vous demande c'est de m'assister pendant l'opération. J'ai besoin de vous, cet homme doit vous faire confiance, plus qu'à moi ce qui est compréhensible. Il faut déjà l'informer de son état réel. Vous devez lui faire comprendre la nécessité de l'intervention, c'est pour son bien.

— Je ne sais pas comment lui annoncer la chose, vous vous rendez compte qu'il est fini, comment pourra-t-il faire pour survivre après ça, qui va vouloir lui donner le moindre travail, c'est terrible ! En pratiquant cette amputation, j'ai l'impression de le tuer, vous comprenez.

— Je le sais ! Le pire c'est que ce ne sera pas le dernier. Tout ceci est tellement fréquent ici, c'est dur à entendre, mais vous allez vous habituer malgré vous.

— Jamais je ne pourrais !

— Le temps fera le reste, je le sais pour l'avoir vécu, les options ne sont pas multiples, ce qui compte c'est qu'il reste en vie. C'est pour cela que je suis, ici et maintenant je l'espère, vous aussi. Vous allez beaucoup m'aider, je perds énormément de temps et d'énergie juste pour gagner leur confiance. Je les comprends, seulement quelquefois, le temps qu'ils acceptent mon aide, il est déjà trop tard. Avec votre soutien, nous pourrons, je l'espère, préserver beaucoup plus de vie.

— Oui, mais je dois travailler sur le chantier ! Comment vais-je faire, je n'aurais jamais le temps. Je suis sûr que jamais ils ne voudront me laisser ici avec vous.

— Ça, c'est mon affaire, croyez-moi ! Ils ont tout intérêt à accepter ma proposition. Me dit-elle avec aplomb.

— Au fait, je m'appelle Sarah, Enchantée.

— Xiang enchanté.

Helen fut très émue d'entendre parler de la mère qu'elle n'avait jamais connue. C'était très bizarre comme sensation mêlée à la fois de joie et aussi d'une

certaine tristesse, difficile d'analyser la chose à froid. Tout ce qu'elle savait c'est que ça lui faisait du bien, cette grande frustration qu'elle eut tout au long de sa vie de ne pas savoir et de ne pas oser demander disparaissait au fur et à mesure.

— Je vois que c'était une femme de caractère. A-t-elle réussi à les convaincre finalement ?

— Oh oui ! Elle avait bien réussi, je t'avoue que je n'y croyais pas.

— Comment a-t-elle fait ?

— Tout ce que je sais, c'est que devant leur refus catégorique, elle menaça de ne plus prendre soin des autres personnes malades. Elle leur fit prendre conscience que sans main-d'œuvre la réalisation du projet et surtout la tenue des délais ne seraient jamais respectés. Elle se chargerait de le faire savoir aux dirigeants de la compagnie. Il n'en fallait pas plus pour qu'ils cèdent. Sur le chantier, ils faisaient la pluie et le beau temps, mais ils savaient qu'ils n'étaient que des pions, les vrais patrons étaient au sénat. De plus, le recrutement coûtait cher à la compagnie.

— Voilà comment à peine arrivé, je suis passé de simple coolie à assistant du docteur, même si ma nouvelle affectation n'était pas de tout repos, quelquefois éprouvante, je n'avais pas de raison de me plaindre, je mesurais le privilège qui m'était donné en échappant ainsi au travail de la voie ferrée. Je me disais aussi que les longues heures passées assis face à mon père me valaient ce poste. Tous ces conseils et enseignements prenaient ici tout leur sens.

Mais, il y a aussi le revers de la médaille, ma nouvelle fonction suscitait de la jalousie, et l'incompréhension des hommes. C'était inimaginable qu'un sale jaune fusses docteur. Leur amour propre en prenait un coup. Bien sûr je m'occupais uniquement des coolies, personne n'aurait voulu se faire toucher par un chinois, et surtout lui devoir la vie.

Sarah n'échappa pas non plus à cette haine, peut-être plus encore, pour eux elle était une traîtresse, déjà qu'ils voyaient d'un mauvais œil qu'elle puisse les soigner, alors là, en prendre un pour l'assister c'était le comble.

Très peu lui firent la remarque directement, un jour ou l'autre ils auraient aussi besoin d'elle.

Mon premier véritable patient fut ce jeune homme blessé par Lewis. Je commençais donc ma nouvelle vie par un cas dramatique. Dans un premier temps, il me fallut surtout user d'une certaine diplomatie pour l'amener peu à peu à accepter son amputation et tout ce qui allait en découler. Lui ne réalisait pas vraiment ce qui l'attendait, ce fut quand même très difficile de le lui faire accepter. Puis il se résigna, que faire d'autre, tout ce qui comptait pour lui était que sa douleur s'apaise au plus vite, quoi de plus normal, dans ces conditions extrêmes, qui peut être en état de réfléchir.

Je vous passe les détails sur l'intervention, tout ce que je peux dire c'est que pour moi ce fût une chose très difficile à vivre, j'avais beaucoup de mal à tenir debout devant ce spectacle, j'ai dû me faire violence, j'en avais mal au ventre, combien de fois ai-je eu envie de sortir, mais c'était impossible de laisser Sarah sans aide qu'aurait-elle pensé de moi. Je me demandais en

la regardant faire comment elle pouvait garder un tel sang-froid, j'en étais impressionné.

Une fois l'opération terminée, je m'effaçais avec le sentiment de n'avoir pas tenu ma place comme il aurait fallu, j'en étais dépité. Sarah qui l'avait bien compris vint me voir.

— Pas facile ?

— Oui... excusez-moi.

— Vous n'avez pas à vous excuser, je sais très bien ce que l'on ressent.

— Vous avez beaucoup plus de courage que moi, je ne suis pas sûr que vous ayez fait le bon choix en me demandant de vous assister.

— Le courage n'a rien à voir, l'expérience peut-être, mais ne croyez surtout pas que je suis insensible quand je pratique une amputation, j'en souffre sûrement autant que vous, même si hélas, ce n'est pas la première fois, mais c'est notre devoir, quand il y a une vie en jeu cela passe évidemment avant. Ces images nous hantent tout au long de notre vie. Mais nous sommes faits pour ça, vous aussi j'en suis persuadée, je

ne me suis pas trompée sur vous. Il faut vous dire que votre ami aura la vie sauve, c'est le plus important.

Notre conversation me redonna le moral, elle trouva les mots justes, cela me fit du bien. Ce n'était pas tant ses compliments, c'était surtout dû au fait que personne auparavant ne m'avait parlé de la sorte, avec tant d'attention, encore plus ici. J'avais devant moi une femme absolument magnifique qui me traitait comme un être humain. J'avais tant et tant de fois été rabaissé, je croyais rêver tout simplement. Elle avait cette façon si subtile de vous faire remonter dans votre propre estime. Comme je vous l'avais dit, si forte et si douce à la fois, pour imaginer un peu, je dirais un peu comme notre cuisine, un mélange sucré salé.

Dès que nous en avons l'occasion, nous nous racontions nos vies et chemins respectifs. J'appris beaucoup sur ce grand pays et sur elle. Avant de travailler sur le chantier elle avait soigné des centaines de soldats blessés pendant la guerre que partagé le Nord et le Sud. C'est là qu'elle dût pratiquer pour la première fois les

amputations. À ses dires, elles se faisaient quotidiennement, quasiment à la chaîne, le pire bien trop souvent sans aucune anesthésie, je vous laisse imaginer la souffrance inhumaine de ces pauvres gens. Comme elle me le décrit, le plus dur pour elle était les hurlements. Quand on a vécu tout ça, vous croyez bien que plus rien ne peut vous impressionner, sûrement pas les régisseurs du chantier. Les années avaient bâti autour d'elle une carapace indestructible, enfin presque...

Xiang marqua une légère pause. Helen sentit un petit malaise et voulut en savoir plus.

— Qui a-t-il ? Demanda-t-elle ?

— Tu le sauras, je t'ai promis de tout te révéler. Ce sera fait, mais je dois le faire dans l'ordre, j'espère que tu me comprends.

— Pardon père, je ne voulais pas te mettre la pression, j'ai senti qu'il y avait quelque chose, ça a été plus fort que moi.

— Aucun souci, ne t'en fait pas ma chérie, c'est tout naturel. Donc comme je vous disais nos longues conversations, nous faisaient le plus grand bien, elles

m'enrichissaient, je commençais à mieux comprendre ce pays et ces hommes un peu plus chaque jour.

J'apprenais surtout à connaître Sarah, plus le temps passait, plus naissait en moi un étrange sentiment jusqu'alors inconnu. Je n'arrivais pas à le définir, mais il me perturbait, me tirillait de l'intérieur, surtout dès que je me retrouvais seul le soir. J'en perdais le sommeil et l'appétit.

J'étais tombé amoureux, mais impossible de me confier, et à qui ? Autour de moi, il n'y avait que des hommes fourbus par ce travail harassant tristes d'être loin de chez eux, il aurait été vraiment mal venu de ma part d'aller vers eux pour un si petit problème de sentiments, en comparaison avec leurs soucis de plus grande importance.

Il me fallut gérer cela seul. Le plus dur était que face à Sarah je perdais de plus en plus mes moyens, tout ça s'amplifia dès que je pris conscience que je l'aimais. J'avais si honte, j'évitais le plus possible ses regards, il me semblait que c'était écrit sur mon visage, je ne savais plus où me mettre. Pour tout dire, j'étais mort de peur, j'en étais arrivé au point où j'espérais qu'il y ait

encore plus de gens à guérir, c'était là, les seuls moments où, pris par le travail et les urgences, je pouvais à nouveau avoir un comportement normal. Je sais que tout cela semble très bête, je n'y pouvais rien. Enfin, vous voyez ce que je veux dire ?

Sam acquiesça avec un léger sourire, lui aussi connut exactement ces mêmes sensations avec Susan. Quand il y réfléchissait, son amour pour elle n'avait jamais cessé, tout en sachant que leur histoire était belle et bien terminée. Par contre, pour Helen tout ceci lui était complètement étranger. Elle qui croyait connaître ces sentiments de par les liens qu'elle avait avec son père, se rendit compte qu'il existait plusieurs autres degrés de l'amour qui lient un homme à une femme. Au dire de son père, ça avait l'air encore plus fort, si intense. Elle réalisa qu'il était trop tard pour elle, jamais elle ne pourrait les vivre. Son isolement lui avait volé cette chance se dit-elle. Toute sa vie, elle avait ressenti un manque sans pouvoir exactement le définir. Elle venait de le comprendre, l'amour, le grand amour on le lui avait volé.

Xiang ne s'était jamais posé la question, son seul souci à l'époque avait été de protéger son enfant. Il avait fait tout ça, sans réfléchir à toutes les conséquences que cela engendrerait plus tard. Pour lui l'urgence de la situation à l'époque avait primé sur tout le reste, très peu de place à la réflexion. Il n'était pas stupide, il savait pertinent qu'il priverait son enfant d'un certain confort. Mais de là à penser aux futurs émois amoureux d'une fillette ne l'avais jamais effleuré. Évidemment, il culpabilisa.

Helen prit sur elle, afficha son plus beau sourire, regarda son père et lui dit.

— Allez père continue, je t'en prie !

Xiang lui sourit et reprit.

— J'étais malade, mais il n'existe pas de médicaments pour traiter ces symptômes. L'avantage de cette maladie était qu'elle m'empêchait de penser à autre chose. Tout les maux dont je souffrais auparavant, l'exil, la fatigue, le froid, et j'en passe n'avait plus aucune importance. J'avais l'impression d'être au-dessus de tout ça, la sensation de planer. Je suis sûr que ta mère l'avait deviné, je la soupçonne même de

s'en être amusée, à elle aussi ça devait lui faire du bien. Mais ce qui me faisait souffrir, c'est que j'étais certain que jamais elle ne pourrait partager ces sentiments avec moi, c'était absolument impossible. Je vous l'avoue, bien des fois j'ai pleuré sur ma couche en silence. J'avais parfois l'impression que j'allais en mourir tellement cela me torturait.

Heureusement et malheureusement pour les ouvriers, les journées ne me laissaient que très peu de répit. Les accidents s'enchaînaient, cette dynamite diabolique faisait des ravages. Les coolies en firent les frais par centaines, tout ça pour gagner quelques mètres à travers les montagnes. Au regard de ces souffrances, je relativisais. Il se passait un drame sous mes yeux, tout ce que je ressentais en devenait futile. Mon seul désir était de me jeter à corps perdu dans le travail, d'être le plus compétent possible, faire preuve d'une totale abnégation pour servir au mieux mes prochains. Pour être totalement franc avec vous, je cherchais aussi à impressionner Sarah je ne vais pas vous mentir. Le fait est que j'apprenais chaque jour, j'aimais ça de plus en plus. Réussir à sauver les

hommes, j'en ressentais une telle fierté, j'étais utile, ma vie prenait un véritable sens. Sarah m'épaula, j'appris tellement à ses côtés. Ce fut pour moi malgré le drame humain qui se jouait autour, une période, je ne dirais pas magnifique, mais égoïstement belle. Hélas, cela s'arrêta d'un coup un matin...

16.

Je m'en souviens comme si c'était hier, je me rappelle très bien de ce jour. Nous étions Sarah et moi à l'infirmierie comme à notre habitude, la journée venait de commencer, nous faisons le tour des malades, quand une voix me figea sur place, je ne pouvais y croire.

— Regardez-moi ça ! Mon petit singe savant joue au docteur !

— Bill en personne, je crois que j'aurais vu le diable, ça ne m'aurait pas fait, plus d'effet. Il se tenait droit dans l'entrée, gigantesque, j'avais l'impression qu'il avait doublé de volume tellement il en imposait. Il ne me lâchait pas du regard, un regard glacial que je n'avais pas oublié, seulement l'intensité s'était décuplée, ça en disait long sur ses sentiments à mon égard. Son apparition m'ôta toute énergie.

Sarah qui sentit le malaise entra en jeu.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-elle sèchement, ce qui ne m'impressionna guère le colosse, au con-

traire il semblait jubiler, cette situation lui plaisait, il avait certainement dû espérer ma réaction.

— Rien, je viens juste dire bonjour à mon jeune ami, je suis tellement content de le revoir. Et toi me dit-il, j'espère que ça te fait plaisir aussi ? N'attendant pas de réponse il enchaîna.

— Tu sais maintenant que je suis là, on ne va plus se quitter.

— Allez faire vos intimidations ailleurs ! lui lança Sarah.

— Écoutes ma petite chérie, reste en dehors de tout ça, c'est une histoire d'hommes, si bien sûr c'en est un. Par contre si tu te sens seule le soir, n'hésite pas à venir me voir. Il éclata de rire.

Sarah essaya de lui porter une gifle qu'il stoppa sans aucun effort, en lui maintenant le bras par son poignet. Il perdit son sourire.

— Ne t'amuses pas à ce jeu-là avec moi poupée, ou même ta belle gueule ne suffira pas à te sauver.

À ce moment-là, je fis un pas en avant en criant :
« Laissez là ! »

— Voyez-vous ça, mon petit singe est amoureux on dirait. Tu te crois assez fort pour m'arrêter. Tu sais de quoi je suis capable ! Tu as eu de la chance une fois, ne crois surtout pas que tout est terminé entre nous. À partir d'aujourd'hui, tu vas savoir ce qu'est l'enfer.

Il relâcha Sarah brutalement.

— À bientôt ! Dit-il avant de se retirer.

Je tremblais de tout mon corps, je ne savais pas si c'était la peur ou bien la colère, il me fallut un long moment pour retrouver mon calme. Sarah attendit que je me sois un peu maîtrisé pour en savoir plus. Je lui racontais alors toute l'histoire, elle comprit les raisons de cette haine à mon égard. Elle essaya de me rassurer, mais cela manquait de conviction. Tous deux, savions bien qu'il y avait un gros problème, et que rien ne serait plus comme avant. Les choses allaient changer, en pire bien sûr. Sarah se sentit démunie face à ce nouveau problème, elle savait qu'elle n'arriverait pas à impressionner ni imposer quoi que ce soit à cet homme. C'est lui qui menait la danse désormais, ce qui allait réjouir évidemment le reste des

hommes qui s'étaient heurtés à elle. L'heure de la revanche avait sonné.

J'étais inquiet, je savais que j'allais payer ma rébellion au prix fort, seulement je me demandais de quels moyens Bill userait. J'eus la réponse dès le lendemain matin.

Comme tous les jours dès que la sirène se fit entendre, nous sortîmes du dortoir prêt à commencer la journée. Je me dirigeais vers l'infirmierie quand une main lourde se posa sur mon épaule stoppant ma marche, je me retournais surpris, Bill était là.

— Où vas-tu comme ça ?

— Je vais à l'infirmierie. Dis-je.

— Non mon petit, les vacances sont finies, tu rejoins tout de suite le reste du troupeau. Tu ne croyais pas te rouler les pouces éternellement ? Il est temps de mériter ton salaire, tu joueras au docteur sur tes repos, si tu en as encore la force.

Voilà comment il avait envisagé sa vengeance. J'ai su à ce moment-là que j'allais souffrir, aucune autre issue possible, personne ne pourrait me venir en aide.

Bill me ramena auprès des autres coolies surpris de me voir à nouveau avec eux. Je n'échappais pas non plus aux railleries et sarcasmes de la part des contres maîtres contents de me voir. Ils reprenaient la main, ils savaient bien que la pauvre Sarah n'y pourrait rien. J'allais les avoir constamment sur le dos. Le jeune Bao s'étonna lui aussi de me voir à nouveau, mais pas besoin de lui donner d'explication, il comprit d'où venait la décision. Tous les coolies qui avaient fait le voyage avec moi n'avaient évidemment pas oublié cet homme qui les fit tant souffrir durant toute la traversée. Il était bien de retour, bien qu'il ait eu un ennemi tout désigné envers ma personne, tous les autres savaient pertinemment qu'ils en subiraient aussi les persécutions de sa part. Leurs conditions déjà terribles allaient en devenir le pressentaient-ils inhumaines.

Tout d'abord pour asseoir sa suprématie, il nous fit doubler les cadences prétextant que notre incompetence était la cause du retard de l'avancée de la voie, pire encore nous étions pour lui seuls responsables de la plupart des accidents. Son raisonnement alla même

jusqu'à affirmer que la plupart des blessés l'avaient provoqué pour pouvoir ainsi échapper au travail, et par la même occasion jouer la comédie, ce qui était très facile pour eux puisque le docteur appartenait à leur race. Nous écoutâmes ces inepties sans marquer le moindre sentiment, nous restions impassibles. De toute manière, c'était la chose la plus intelligente à faire, nous connaissions trop bien les réactions de cet homme face à de la rébellion. Nous ne souhaitions pas en faire les frais une fois de plus, pour l'heure personne n'en avait le courage ni la force.

Les journées de travail furent terribles pour nous, Bill ne nous lâchait pas d'un pouce, il savourait sa revanche avec délectation.

Sarah avait bien des fois essayé de me faire réintégrer l'infirmerie, c'était peine perdue. Un jour, elle alla trouver Bill directement pour essayer de lui faire entendre raison, en argumentant sur la nécessité d'avoir un aide comme moi auprès d'elle. Qu'à ce rythme-là, la main d'œuvre majoritairement chinoise allait en pâtir. Ce qui allait influencer sur la progression

du chemin de fer. Elle tenta même de lui faire prendre conscience qu'il en serait au final responsable, elle se chargerait de le faire savoir aux actionnaires de la compagnie. Bill fut intraitable, il campait sur ses positions se sentant intouchable. Qui allaient-ils croire là-haut, une femme qui préfère la compagnie des chinois, ou bien un bon américain qui de plus est avait pris fonction dès le début du projet, et avait gravi tous les échelons pour en arriver où il était aujourd'hui. Pour lui, ça ne faisait aucun doute. Il proposa un arrangement à Sarah, la seule chose qui pouvait le faire changer d'avis était qu'elle se donne à lui aussi souvent qu'il le désirerait. Il avança vers elle pour l'étreindre, Sarah fit un pas en arrière, puis un autre jusqu'au moment où la cloison de bois la stoppa dans sa fuite. Il se saisit d'elle d'un air amusé, cette femme si frêle ne lui résisterait pas bien longtemps. Cela aurait pu être le cas, si Sarah n'avait pas eu la présence d'esprit de prendre sur elle une sorte de scalpel qu'elle sortit dès qu'elle le put de sous ses vêtements, et alla lui placer juste sous sa gorge. Bill relâcha toute prise dans la seconde, impressionné par le regard de cette femme, la

force n'avait plus aucune importance dans ce duel. Juste la détermination qu'il lut dans ses yeux, il comprit qu'elle irait jusqu'au bout. Sitôt que Sarah fût libérée, elle se pressa de sortir de la cabane. Bill à ce moment-là hurla de toute sa rage qu'il finirait par l'avoir un jour ou l'autre, et que son cher petit chinois allait souffrir encore plus.

Elle regagna l'infirmierie comme pour se mettre à l'abri, c'était le seul endroit qui lui était vraiment familier dans cet immense chantier. Elle s'enferma, prit son souffle, jamais elle n'avait eu aussi peur. Son corps se mit à trembler avec intensité, toute cette adrénaline, ce stress, le contrecoup.

Le soir en regagnant le dortoir, il m'arrivait de passer tout près de l'infirmierie. Je mourrais d'envie d'y aller, juste pour la voir. Toute la fatigue que je ressentais ne suffisait pas à me la faire oublier. Cet éloignement contraint me rendait malade. Je peux dire que Bill était en train de m'avoir à l'usure, son plan marchait encore plus que ce qu'il ne l'imaginait. Devant lui, je ne montrais aucun signe qui aurait pu le lui

faire croire, mon seul acte de rébellion et aussi un sursaut de fierté. Le soir, je mangeais sans véritable appétit, la seule chose qui me tardait c'était d'être allongé, seul pour fermer les yeux et penser à son doux visage. Ce n'était pas très correct vis-à-vis de mes autres camarades. Ils ne comprenaient pas pourquoi j'étais si distant avec eux. Seul Bao osait me poser des questions, il s'inquiétait à mon sujet et cherchait comment m'aider. Ce jeune homme était vraiment adorable, quelle chance de l'avoir eu comme ami. Au départ, je l'avais pris sous mon aile le sentant si perdu, fragile. Il m'étonna un peu plus chaque jour.

Et voilà que c'était lui qui s'occupait de moi. Tous les coolies l'estimaient, ils pouvaient compter sur lui et cela dans toute les situations. Bao était un grand homme sans même le soupçonner, tout ce qu'il faisait était d'un élan naturel sans calcul, il ne demandait rien en retour, son plaisir était de rendre les gens heureux si possible, ou du moins moins malheureux. Il y parvenait.

Donc je me confiais à lui, j'atténuais un peu mon état. Pouvoir extérioriser ainsi ma souffrance me fit,

je dois dire un bien immense. Même si son manque de culture l'empêchait de trouver les mots justes, il m'accordait son précieux temps de repos pour m'écouter. Il m'a sûrement sauvé la vie d'une certaine façon. Brave Bao...

Nous étions très proches lui et moi, c'est étrange comment l'amitié née entre les personnes, souvent un simple regard ou un bref contact, et l'on sait que la personne face à vous vous plaît. Un peu comme l'amour en somme. Ce fut le cas avec Bao, il m'avait choisi parmi le bon millier de personnes présentes sur le bateau. Ce fut tout naturellement qu'il m'épaula sur le chantier, comparé à lui je débutais, je n'avais passé que très peu de temps, quelques heures tout au plus, il me fallait apprendre à être efficace. Bill étant constamment présent, focalisé sur moi dans l'attente du moindre de mes faux pas.

Bao me donnait les outils les plus légers et simples à manier, sélectionnant les tâches à ma portée, il faisait le maximum pour me soulager. Malgré cela je souffrais énormément, comment faisait-il pour abattre autant de travail c'était vraiment incroyable. Au regard

de ses actes, aucun coolie n'osait se plaindre, du moins en sa présence. Pourtant, l'accélération des cadences en devenait invivable, évidemment les accidents plus nombreux en découlèrent, s'ajoutaient les maladies dues à ce froid terrible qui s'intensifiait jour après jour.

C'était vraiment dur de lutter, aucune protection ne nous était fournie, seules quelques vestes très fines, aucun gant ni bonnet. Mais le plus difficile pour nous c'était les chaussures que nous portions, vraiment pas adaptées. Plusieurs fois, nous avons essayé de demander auprès des responsables, des vêtements chauds ainsi que le remplacement de nos chaussures usagées. Les nôtres étaient fines de très mauvaise qualité, les pointures n'étant pas adaptées, elles nous cisaillaient les pieds. Marcher dans ces conditions était un effort extrême. Les pieds meurtris, il n'était pas envisageable d'obtenir la moindre paire de chaussettes, pourtant ils n'en manquaient pas, mais les réservaient aux américains. Le seul moyen d'en obtenir était de les acheter. Les magasiniers trouvaient dans ce commerce une manière d'arrondir leur fin de mois. Pour

nous c'étaient impossible, vu que nous étions payés une misère, en dessous du tarif.

Je ne vous dis pas ça pour vous apitoyer, c'était la réalité, dès le départ nous étions déjà endettés. Le voyage d'abord pour venir, et le comble notre voyage retour, dans une boîte.

Normalement, la compagnie s'engageait à rapatrier les corps des coolies aux familles, à leur frais. Nous étions mis à contribution, cela permettait le pensait-on, d'aider les familles. Un geste que nous faisons spontanément, dans la mesure de nos moyens.

Les journées interminables de travail s'enchaînaient sans répit. On s'accrochait, à chaque fois que l'un d'entre nous baissait les bras, nous faisons tout pour tenter de le remotiver. L'argument le plus persuasif était sa famille qui l'attendait au pays, qui comptait sur lui. Dans la majeure partie des cas cela suffisait, jamais pour très longtemps, la fatigue, la faim, le froid, continuaient sans faillir leur travail de démolition.

Tout ce que je peux dire c'est qu'un homme c'est fort, bien plus que je n'aurais pu l'imaginer. Il n'empêche qu'il fallait à tous ces hommes, énormément de courage et de volonté pour avancer.

L'infirmerie ne désemplassait pas, la pauvre Sarah devait se démener pour essayer de pallier au manque d'assistance. Elle s'était bien évidemment inquiétée de l'augmentation des accidents. Mais depuis sa rencontre avec Bill, elle se tenait à l'écart le plus possible de lui. Elle savait pertinemment que ceci était lié aux

cadences imposées par cet homme. Il était impensable de lui faire entendre raison.

Alors, elle décida d'en faire état au siège de la compagnie, espérant que son constat soit entendu en hauts lieux. Ce qui ne tarda pas. Peu de temps après, le chantier reçut la visite d'un de ces cadres dirigeants. Il avait été envoyé pour se rendre compte sur place Des problèmes qu'avait décrits Sarah. Personne ne s'attendait à sa venue. Il savait pertinemment qu'en s'annonçant les cartes auraient été naturellement faussées.

L'avancée des travaux connaissait alors de grandes difficultés, elle n'était pas liée uniquement à la gestion de la main d'œuvre. Le retard était surtout dû aux détournements des matières premières.

L'acheminement des matériaux se faisait majoritairement par voie maritime, ces convois se faisaient régulièrement piller.

Chaque perte occasionnait un retard considérable, sans compter les coûts financiers qu'elles engendraient.

Mais pour l'heure ce monsieur devait résoudre ce problème de fonctionnement. Il arriva un matin très tôt, pour observer dans la plus grande discrétion l'organisation, et surtout constater comment les responsables supervisaient le travail. Personne ne se rendit compte de sa présence, il fût bien vite mis au fait du laisser-aller ambiant. La gestion du travail était désastreuse, on choisissait le plus faible pour des travaux qui nécessitait de la force, et à contrario les hommes plus à même d'accomplir ces tâches étaient affectés à des postes bien plus tranquilles. Nous avions d'un côté des ouvriers en sous-effectifs éreintés par toutes les difficultés rencontrées, et d'un autre une multitude de gars se tournant les pouces. Inutile de vous préciser qui était naturellement choisi aux lourdes tâches.

La chance pour nous fut que cet homme ne considérait pas les étrangers comme de la vulgaire marchandise. Nous étions par chance tombés sur quelqu'un d'humaniste, avec de l'empathie pour nous. Jusqu'alors, seule Sarah avait fait preuve de sentiments semblables.

C'est elle qu'il vint voir en premier. Ils discutèrent longuement, étalant tous deux leurs points de vue et quelles solutions pourraient être trouvées pour améliorer dans un premier temps les conditions de vie des ouvriers, et bien évidemment par ce fait le rendement. Pour une fois, quelqu'un comprenait que mieux l'on traite les hommes, meilleur est leur travail. Tout ceci est tellement évident et facile à comprendre, mais si peu souvent mis en pratique... C'est vraiment navrant.

Sentant qu'elle avait en face d'elle un homme ouvert, Sarah n'hésita pas à me redemander comme assistant. Dans un premier temps, elle argumenta sur la réticence et la crainte des coolies à se faire soigner par des américains. Puis elle exagéra un peu le niveau de mes compétences réelles, pour donner plus de poids à sa requête. À sa grande satisfaction, il n'y vu aucun inconvénient, bien au contraire. Il lui dit que si sur le chantier il y avait par chance une personne apte à soigner ses semblables, il ne fallait pas hésiter une seconde.

Les décès liés aux accidents ainsi qu'aux maladies étaient si importants, qu'ils étaient quasiment impossibles à recenser avec exactitude. Tout ceci coûtait énormément d'argent à la compagnie chargée de rapatrier les corps, puis de recruter à nouveau pour pallier au manque d'effectif. Trop de temps perdu, prendre soin de ces gens était pour lui plus qu'une nécessité.

Puis il quitta Sarah pour rencontrer le responsable des travaux, afin de lui faire part des nouvelles directives qu'il entendait bien mettre en œuvre. J'ignorais bien sûr tout ceci, jusqu'au moment où il s'approcha de Bill, me tenant à côté, je pus entendre la conversation qui suivit...

— Bonjour, êtes-vous le responsable ?

— Bill le toisa d'un air hautain, l'arrivée impromptue de cet inconnu ne parût pas le surprendre plus que ça, bien au contraire il lui répondit de façon agressive comme à son habitude.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Qui vous a autorisé à venir ici ?

L'homme ne se laissa pas malmener plus longtemps, il le coupa net...

— Du calme ! Les autorisations c'est moi qui les délivre, avant de me présenter sachez que c'est vous qui travaillez pour moi et pas le contraire !

Bill changea immédiatement d'attitude comprenant que la personne en face de lui n'était pas n'importe qui. J'avoue que de le voir un peu dans ses petits souliers me fit jubiler bien que je ne connaissais pas les raisons de la présence de cet homme ici. Je compris néanmoins qu'il n'était pas venu lui faire d'éloges, la suite de leur conversation me donna raison. En bref, l'homme lui fit part de son mécontentement surtout dû à l'incompétence des personnes chargées de la gestion. Il était bien décidé à remettre de l'ordre, trop de choses incohérentes étaient légion sur le site. Tout ça ne pouvait plus durer, peu importe le temps qu'il passerait sur le chantier, il fit bien comprendre à Bill qu'il ne lâcherait rien, et ne partirait qu'une fois tous les problèmes réglés. Devant cette détermination, Bill comprit qu'il avait tout intérêt à coopérer, son avenir en dépendait. Ils reprirent un à un les points à amélio-

rer. Il ne laissa rien passer, c'était là sa mission et j'en suis convaincu sa nature profonde.

Nous avons à faire à quelqu'un de méticuleux, perfectionniste, tout ce qu'il manquait à Bill. Comme on dit, la fête était finie...

Bill ne contesta aucune des décisions, toutes les directives furent acceptées, enfin toute sauf une...

Xiang s'arrêta un instant, son silence laissa Helen et Sam sur leur faim, tous deux impatients attendirent qu'il reprenne de lui-même. Ce qu'il fit après avoir remis en place les petits coussins de son fauteuil. Une fois bien à son aise il put poursuivre son récit.

— J'en étais où déjà ? demanda-t-il.

— Tu nous disais que Bill n'était pas d'accord sur un point.

— C'est bien ça ! Oui, cet homme lui soumettait un point qui mit Bill dans tous ses états. Jusqu'alors, il prenait sur lui, restant presque impassible comme résigné. Mais ce que lui demanda l'homme était trop pour lui. Il s'emporta dans la seconde, son visage changea de couleur, je connaissais trop bien ce regard

et ses expressions. L'homme qui se trouvait en face, bien que sûr de lui et de son autorité en fut impressionné, surpris par ce changement soudain d'attitude.

Bill lui lança : « Jamais je ne ferai ça ! » Dans le même temps il me fusilla du regard, bien évidemment je n'en comprenais pas la raison.

Puis il reprit en hurlant si fort, que la majorité des ouvriers à proximité s'arrêtèrent curieux de savoir ce qui se passait. Il ne me lâchait pas du regard. Il cria : « Jamais je ne céderais à cette garce ! Vous m'avez compris, jamais ! »

L'homme lui ordonna de se calmer, mais c'était peine perdue. Puis soudain, Bill vint vers moi d'un pas pressé les bras écartés pointés dans ma direction. Son visage était rouge écarlate, ce qui accentuait le bleu perçant de ses yeux. J'avoue que la peur me figea, il me fut impossible de réagir. Il me saisit à la gorge, j'avais beau essayer de me débattre, c'était impossible l'étreinte de ce colosse ne me laissait aucune chance. Je sentais ses pouces s'enfonçait si bien que je ne puis plus respirer, mon sort était joué.

Bill me cria : « Tu crois que je vais te rendre à cette salope ! Pauvre macaque... Je te tuerai avant ! »

J'étais à deux doigts de perdre connaissance, quand l'homme vint s'interposer, il sortit un colt et le mit en joue.

— Relâchez cet homme ! Je n'hésiterai pas à tirer, croyez-moi.

Bill garda ses mains serrées, regarda le canon du pistolet, puis les yeux de cet homme, enfin il lâcha prise, je m'écroulais aussitôt.

Gisant à terre, j'eus beaucoup de mal à retrouver une respiration normale. Mon cœur cognait dans ma poitrine à une vitesse folle, je tremblais de tous mes membres, la plus grande frayeur de toute ma vie. Je n'étais pas passé loin de la mort. L'homme ne cessa pas de pointer Bill avec son arme.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? Vous êtes complètement fou !

Bill resta silencieux, immobile, sa colère commençait à disparaître. Sentant la menace écartée, il rengaina son arme s'agenouilla afin de voir mon état.

— Ça va mon ami ? Me dit-il. Ce n'est pas de votre faute, ne vous inquiétez pas, vous ne risquez plus rien, tout va bien nous allons vous conduire à l'infirmierie. Bao qui n'était pas loin, inquiet pour moi fut désigné pour m'accompagner.

Quand nous pénétrâmes à l'intérieur, Sarah surprise et inquiète à la fois de me voir ainsi se précipita à mes côtés. Elle passa mon bras autour de son cou. Vous ne vous imaginez pas combien ce contact, le véritable premier contact me bouleversa. C'est bête à dire, mais ce que je ressentis à ce moment-là m'ôta toute souffrance, je crois bien que je serais retourné me faire étrangler de nouveau pour revivre cette sensation si délicieuse.

Helen et Sam se mirent à rire ensemble, le visage du vieux Xiang irradiait, peut être ravi que cette sensation ne ce soit jamais effacé de sa mémoire, il en ressentait un bonheur certain quand il comprit que tout ceci resterait gravé à jamais en lui.

— Sarah voulut savoir ce qui c'était passé, dans un premier temps elle crut que c'était dû à un accident

sur le chantier elle parut affolée, cela ne lui ressemblait guère.

J'étais dans l'incapacité de sortir le moindre son tant l'étreinte de Bill fut si forte. Je brûlais de tout lui dire surtout pour la rassurer, Bao en était incapable. Voyant les marques qui apparurent autour de mon cou, elle devina que la cause était tout autre. Évidemment, elle m'asséna de questions. Cette femme si belle que je convoitais, qui m'avait ôté le sommeil et la faim, oui cette femme-là s'inquiétait pour moi, je croyais rêver. Je me faisais des idées. Pensais-je, mais, ça ne faisait rien je prenais égoïstement plaisir de la situation.

Je suis sûr que vous me trouvez stupide, mais l'amour à des effets sur notre comportement qui est impossible à expliquer c'en est mystique. Elle nous donne une force incommensurable, rien n'est plus fort que l'amour, rien...

18.

Les jours qui suivirent, bien qu'altéré, souffrant, furent paradoxalement les meilleurs depuis bien longtemps. Sarah toujours aux petits soins, attentionnée. Que c'était bon !

Sa douceur à mon égard était si agréable, qu'aucune douleur ne pouvait lutter.

Helen ne put s'empêcher de réagir.

— Ton fameux mélange sucré salé. Fière de son petit trait d'esprit.

Xiang sourit à son tour.

— Oui, tu à raison ! Le côté sucré l'emportait, tu peux me croire.

J'avais tant pensé à elle, toutes ces longues nuits blanches, la retrouver avait été mon vœu le plus cher, et voilà qu'il venait d'être exaucé, pas dans les conditions que je me l'imaginais, peu importe le résultat, j'étais là à ses côtés, c'était le plus important. La chose la plus ironique dans tout cela, c'était que la

personne qui me détestait le plus dans ce bas monde venait sans le savoir de m'offrir cette chance.

J'en ai savouré chaque seconde, j'ai un peu honte à l'avouer quand j'y repense, mais pendant ma période de convalescence, j'avoue n'avoir pas trop pensé au sort de mes camarades. J'étais sur un petit nuage, et j'y étais bien.

Sarah passait de longues heures à mes côtés, toujours aux petits soins, elle riait de temps en temps se rendant compte que la situation me plaisait, et que j'en abusais sans trop de scrupules. Ceci avait l'air de lui plaire également. Nous parlions des heures durant, tantôt sérieusement, le plus souvent de futilités et plaisanteries. Elle était tellement cultivée, pleine d'esprit qu'à la moindre de ses conversations j'étais suspendu à ses lèvres, buvant toutes ses paroles. Cela nous faisait tellement de bien. Je suis sûr que parfois les ouvriers présents à l'infirmierie devaient nous prendre pour des fous, peu importe, nous savourions ces moments, nous n'avions que trop peu l'occasion de décompresser, puis nous savions que cela ne durerait pas éternellement. Je ne pourrais pas jouer les malades

trop longtemps. Je remercie Sarah elle me fit en quelque sorte une seconde éducation, elle m'apportait des livres, m'aidait à les comprendre aussi. Je me cultivais progressivement, j'aimais ça. Et par chance, j'avais comme professeur la plus belle femme au monde.

Puis un matin, je décidais qu'il était temps que je reprenne du service, je me sentais assez solide pour ça. Sarah un peu surprise me conseilla d'attendre encore un peu que rien ne pressait. Je la soupçonnais de prendre goût à la situation, mais j'avais pris ma décision, je ne voulais pas abuser d'elle. Durant tout mon séjour à l'infirmerie, le nombre d'accidents et maladies n'avaient pas cessé, il y avait beaucoup de travail, elle avait évidemment besoin de mon assistance, elle comprit ma démarche.

Nous nous mîmes au travail, j'étais encore plus motivé qu'avant, ne comptant pas les heures et mes efforts, surtout je tenais à lui rendre la pareille, c'était à moi de m'occuper d'elle désormais, c'était le moins que je pouvais faire pour la remercier. Je redoublais d'efforts et cela me faisait plaisir, à force de travail je

me sentais de plus en plus à l'aise, mes compétences grandissaient, pour tout dire j'étais très fier, surtout quand j'avais droit à des compliments de sa part.

Pourtant au fond de moi, j'avais comme une sorte d'appréhension qui ne me quittait pas. Tout ça était trop beau pour durer, à un moment ou un autre il me faudrait m'acquitter de ce bonheur j'en étais intimement persuadé. Je ne savais évidemment pas par quels moyens. S'ajoutait à ça mes sentiments envers Sarah qui avaient décuplé, c'était le plus dur à vivre, j'avais évidemment très peur de les lui avouer, jamais je ne pourrais lui dire que je l'aimais, j'étais condamné à souffrir en silence, d'y penser me torturait. J'en parlais à Bao pour me soulager, lui toujours attentif, à l'écoute. Il était déjà ravi de mon retour parmi eux. Tous les coolies étaient contents d'une part, j'étais à nouveau affecté à l'infirmerie, c'était une bonne chose pour eux.

Mais le plus jubilatoire, était que Bill avait été malmené, une petite victoire pour nous tous. Certains plus sages savaient très bien qu'un de ces jours

l'homme repartirait et que Bill reprendrait la main, j'étais de leur leurs avis.

Les jours suivants passèrent sans problèmes majeurs. Le nombre d'accidents avait peu à peu baissé, les nouvelles mesures mises en application par cet homme commençaient à porter leurs fruits.

Il se nommait Collins Andrew, c'était un homme d'une quarantaine d'années, pour vous le décrire un peu, il n'était pas bien grand, assez mince mis à part un peu de ventre qui dessinait une demi-sphère rebondie qui était bien visible quand il était de profil. Le haut de son crâne était dégarni, un peu de calvitie naissante qu'il prenait bien soin de cacher à l'aide de son chapeau. Je pense par coquetterie, même sa moustache était bien taillée symétrique d'un côté à l'autre, quelqu'un très soucieux de son apparence, très avenant de par sa façon d'être, nous pensions pouvoir lui faire confiance sans aucune réserve, c'est du moins l'impression que nous ressentions, ce qui nous donna raison par la suite, puisque toutes les mesures qu'il décida furent appliquées à la lettre. Les cadences dans un premier temps. Le maximum de précautions quant

à la sécurité des ouvriers était mis en œuvre, cela s'en ressentit immédiatement, l'afflux de blessés baissa considérablement. Nous espérions tous qu'il reste le plus longtemps possible. Il passait nous voir fréquemment à l'infirmierie, et n'hésitait jamais à faire le tour des malades et blessés. Nous sentions bien qu'il ne se forçait pas, c'était une chose naturelle pour lui, pour résumer il aimait son prochain rien de plus, et cela, quel que soit sa nationalité. Sarah le remerciait d'être là et d'avoir pris en compte ses demandes. Je leur devais beaucoup à tous les deux. Sacrée Sarah ! Quand je vous disais qu'elle ne lâchait rien, elle me bluffa une fois de plus.

Ce fut des jours heureux, la voir si rayonnante me donnait tellement de joies. C'était quand même une grande victoire pour elle, et certainement une petite vengeance envers Bill. J'aurais pu me réjouir de la situation, voir bill malmené dans ses petits souliers, il l'avait bien mérité, en comparaison de ses actes, il ne le payait pas bien cher pensait-je, mais mon esprit était ailleurs très loin de tout ça.

Je laissais ça aux autres, notamment tous les coolies étaient ravis de la situation, bien sûr ils se gardaient de le montrer devant lui ou tout autre régisseur.

Je ne lui pardonnais pas toutes ses brimades et violences gratuites, mais bizarrement je n'arrivais pas à avoir vraiment de la rancœur à son égard, c'était étrange quand j'y réfléchis avec le recul, c'était surtout dû au fait que Sarah monopolisait toutes mes pensées, les seuls sentiments au fond de moi alors, n'étaient inspirés que par l'amour, aucune place à la haine ou le mépris... pour le moment du moins.

En fait, j'étais désemparé, je n'arrivais plus à vivre avec ces sentiments, j'intériorisais, ça me faisait mal. Je devais prendre une décision, j'avais beau tourner autour du pot en essayant de me convaincre que tout cela était absurde, que tout finirait par passer le fait et que je me mentais à moi-même. La seule solution était de faire preuve de courage est de tout lui avouer.

C'était l'unique chose à faire. Croyez-moi, j'aurais préféré affronter dix hommes en combat singulier, je crois bien que je n'aurais pas eu aussi peur. Je me sentais si ridicule, surtout quand je me présentais devant

l'unique petit miroir de l'infirmier, l'image qu'il me renvoyait était si laide, j'avais du mal à me reconnaître quand je voyais ce petit homme si maigre, au teint blafard, dans sa tenue de travail élimée.

J'étais jeune, et là figé devant cette glace, j'avais l'aspect d'un vieillard. Quelle femme aurait voulu de moi, certainement pas Sarah, belle comme le jour. Et puis, qu'allait-elle penser de moi, après que je lui aurais fait ma déclaration, je craignais que nos rapports ne changent, comment me considérerait-elle par la suite. J'étais dans une impasse, mille questions trottaient dans ma tête, aucune solution envisageable ne s'offrait à moi. Je devais continuer à souffrir, je vous le dis ! L'amour est un sentiment merveilleux, certainement le plus beau qu'un être puisse ressentir, mais il peut aussi causer des douleurs inimaginables. Je sais que l'on peut en mourir tellement c'est intense. Oui, on peut en mourir.

Je n'en suis pas arrivé à cette extrémité. Mais mon mal-être s'amplifia, déjà mon état de santé n'était pas fameux, cela ne fit qu'empirer. Je n'avais plus goût à rien, l'effort constant que je devais donner pour le ca-

cher l'accentuait plus encore. Je crois bien que l'on appelle ça la dépression. C'est insidieux, ça ne fait pas de bruit, mais pénètre au plus profond de nous.

Sarah avait remarqué ce changement, mon manque d'entrain, ma bonne humeur s'étaient peu à peu estompés. Elle s'inquiétait, j'avais beau la rassurer, lui dire que tout allait bien, elle n'était pas dupe.

C'était quelqu'un de si instinctive, elle savait lire en moi.

Voilà qu'un jour elle me prit la main, plongea ses yeux dans les miens. Impossible pour moi de soutenir le regard, seulement par intermittence. À son contact, je me mis à trembler, c'était incontrôlable. Puis elle m'attira dans une des petites pièces à l'écart des patients. Elle referma, la petite remise était sombre, seulement un rai de lumière filtrait par le seuil de la porte, ce qui nous permettait de distinguer à peine nos visages. Cela me soulagea un peu, mes tremblements s'estompèrent peu à peu, puis elle me dit.

— Xiang ! Qui à t-il ? Je sens qu'il y a un problème, dis-moi si j'ai fait quelque chose qui t'a dérangé. N'ai

surtout pas peur de me le dire, je vois bien que tu n'es plus comme d'habitude, et cela me déplaît. Je suis inquiète.

— Non. Non tout va bien, ne vous en faites pas.

— Je suis sûre du contraire arrête ! Tu ne me dis pas tout je le sais, je t'en prie parle. De quoi as-tu peur enfin ?

Je retirais ma main pour me retourner. Dans la seconde, des larmes coulèrent le long de mes joues, une pluie de larmes intarissables, chaudes, au goût salé. Je ne pouvais m'arrêter.

Sarah me retourna.

— Regarde-moi me dit-elle, sa voix avait changé. Je levais les yeux tout en sanglotant.

— Ne pleure plus, tu peux tout me dire, je t'assure, j'ai mal de te voir ainsi.

— Je ne peux pas, je n'y arrive pas ! J'ai si mal !

Elle se tut, prit à nouveau mes mains délicatement, quand je levais ma tête... ses lèvres se posèrent sur les miennes. Je n'arrivais pas à réaliser, je ne pouvais y croire. Comment vous l'exprimer, c'est impossible à décrire véritablement, je crois bien qu'aucun mot

n'existe. C'était plus doux que la soie. Ce baiser me guérit de tous mes maux comme par enchantement.

— Tu as des sentiments pour moi, c'est ça ? Me surra-t-elle.

La pénombre aidant, je me sentis rassuré, en confiance. Je pus tout lui avouer, ce baiser m'avait ôté toute appréhension. Sarah écouta silencieuse. Je pus enfin me libérer...

Il se fait tard mes enfants ! Si vous me le permettez, nous reprendrons la suite demain.

Helen et Sam acceptèrent évidemment, il proposa d'aider Helen à préparer le repas, ce qui permettrait ainsi à Xiang de se retrouver seul tranquille un instant. Il ne le montrait pas, mais relater toute son histoire lui demandait beaucoup d'efforts. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son récit, des souvenirs bien enfouis au plus profond de sa mémoire émergeaient, il devait lutter souvent pour contenir ses émotions

19.

Tous deux affairés à préparer le repas dans la bonne humeur, çà leurs faisait également du bien de se changer les idées, surtout pour Helen. Puis elle fit une remarque qui sonna Sam...

— Qu'aimeriez-vous que je vous prépare, dites-moi ce qui vous ferait plaisir ? C'est quand même Noël !

— Noël ? Ah oui ! C'est vrai, j'avais complètement oublié !

Il se sentit soudainement très mal, depuis quelque temps il ne s'était plus soucié des jours qui passaient, comment avait-il pu oublier. Il pensa immédiatement à son fils, culpabilisa, mais en même temps qu'est-ce que cela aurait changé se dit-il, il est si loin de moi...

Comme à son habitude c'est devant la fenêtre qu'il se posta, le regard vers le lointain, une façon de se rapprocher un peu plus de son petit bonhomme. Il pouvait y rester des heures dans un silence religieux. Helen ainsi que Xiang respectaient ces moments, ils vaquaient à leurs occupations en se faisant les plus

discrets possible, pour ne pas le déranger. Sam l'avait bien évidemment remarqué, il remerciait le ciel que dans son malheur il soit tombé sur des gens pareils, si délicats, une chance inespérée. Ce n'était pas juste de l'avoir sauvé, ou même soigné, c'était surtout tout le reste. Il avait grandi grâce à eux, il n'était plus le même homme. Cependant, il restait une chose essentielle pour que sa métamorphose soit complète, il devait appliquer ces nouveaux principes de vie, et les inculquer à son fils.

Mais hélas, pour l'heure des milliers de kilomètres les séparaient, c'était très difficile à vivre, surtout un jour comme aujourd'hui. Le premier Noël depuis sa naissance où il ne sera pas présent, le plus triste c'est qu'il ne pourra même pas lui donner signe de vie.

Ça le faisait bouillir intérieurement, ne pas pouvoir lui dire qu'il était bien vivant, qu'il pensait à lui, un véritable supplice. Tout en continuant à regarder vers l'extérieur il se mit à parler : « Mon chéri je suis là, je ne t'oublie pas, papa t'aime très fort... »

Les larmes commençaient à perler le long de ses joues, son menton tremblait par faibles saccades.

Cette impuissance le tirait, c'était horrible. La chose qu'il ignorait, c'est qu'au même moment, un petit garçon de six ans était lui aussi devant la fenêtre de sa chambre, inerte, comme si un lien puissant le reliait à son père. Bien des fois il avait longuement scruté la rue de sa fenêtre, dans l'espoir d'y voir apparaître la Triumph noire de son père. À ces moments-là, plein d'espoirs, il en oubliait un peu sa peine. Il allait revenir, et aujourd'hui plus que les autres jours. Pour lui c'était une certitude, son papa sera là pour Noël, il ne pouvait en être autrement, c'était l'unique chose qu'il avait demandé au père Noël, il ne pouvait pas le lui refuser : « Allez papa ! Reviens même si tu n'as pas trouvé mon colt en métal. Je ne veux pas de cadeaux, juste toi. »

Une main amicale vint se poser sur son épaule, Sam resta immobile, peut-être pour ne pas montrer sa peine. Xiang n'eut pas besoin de lui dire un mot, il faisait juste part de son soutien, se sentant lui aussi incapable de l'aider plus.

— Je lui avais promis un colt en métal. Murmura-t-il.

— C'est dur mon ami, je n'ai pas de mots pour vous soulager, j'aimerais tant vous ôter cette peine.

— Merci, je comprends, ne vous en faites pas, je sais que le jour approche, je vais pouvoir enfin le serrer contre moi, l'attente est cruelle voila tout.

— Oui, le jour approche, le temps s'est bien amélioré ainsi que votre état. Il ne fait aucun doute sur le fait que vous allez bientôt rentrer chez vous.

— Oui Xiang, bientôt.

Le vieil homme s'éclipsa un instant dans sa chambre, en regagnant la pièce, il fut pris soudainement d'une sorte d'angoisse, il réalisa que l'échéance à laquelle son ami allait le quitter était toute proche, peut-être une question de jours. La séparation était inévitable, ça lui fit mal d'y penser. Se retrouver à nouveau seul, il pensait ne pas pouvoir être en mesure de le surmonter.

Il ouvrit la porte de son armoire, tendit les bras vers les étagères les plus hautes pour y saisir une sorte de plaid plié. Puis il le posa sur le lit, le déplia, s'est alors qu'apparu un colt brillant de tous ses chromes dans un état impeccable. Il resta un petit moment à le re-

garder, beaucoup de souvenirs émergèrent à la vue de cette arme. Des souvenirs douloureux et si secrètement gardés. Enfin, il revint vers Sam.

— Tenez cher ami ! lui dit-il. Ce n'est pas grand-chose, j'espère juste que ça vous fera plaisir.

— Sam se saisit du plaid quelque peu étonné.

— Qu'est ce que c'est ? C'est lourd !

Il posa tout ça sur la table, le déplia délicatement. Il resta bouche bée de voir apparaître l'arme... Devant il resta perplexe.

— C'est bien le cadeau que vous aviez promis à votre fils n'est-ce pas ?

— Oui en effet, mais je pensais lui trouver une réplique, pas une véritable arme, de plus il est absolument magnifique, il doit valoir une fortune ! Je ne suis pas un expert, mais il m'a l'air ancien pourtant il est si bien conservé.

— C'est vrai qu'il date, quant à sa valeur réelle je n'en ai aucune idée, cela a peu d'importance, ce qui compte c'est qu'il plaise à votre garçon. Mais rassurez-vous, j'ai fait en sorte qu'il ne soit plus dangereux pour personne.

— C'est très gentil, mais je ne peux vraiment pas accepter.

— Quel est le problème ? Ça me fait plaisir.

— Vraiment Xiang, c'est beaucoup trop ! Vous devez y tenir depuis le temps que vous le conservez, je vois que vous en avez pris grand soin.

— Cher ami, ce pistolet fait partie d'une des périodes de ma vie, c'est vrai, mais c'est comme mon histoire, il est temps désormais que je m'en débarrasse. Ça me soulage, vous comprenez, et par la même occasion si cela peut faire plaisir à votre fils c'est deux fois mieux. Acceptez, vous me rendez service.

— Sam le prit dans ses mains, le soupesa, fit tourner le barillet, c'était vraiment une très belle pièce. Son petit Tom n'en reviendrait pas d'avoir un cadeau pareil. Brusquement, il se mit à sourire, ce qui étonna le vieil homme.

— Qui à t-il ?

— Juste une bêtise, j'imaginai mon petit avec un colt aussi lourd accroché à son ceinturon, il ne pourra plus faire un pas sans perdre l'équilibre, et peu être même perdre son pantalon. Ah ! Ah !

Xiang s'esclaffa à son tour en imaginant la scène.

— C'est vrai ce que vous dites, je n'y avais pas pensé, je crois bien qu'il vaudra mieux qu'il s'en serve seulement comme décoration, pauvre petit bonhomme.

— En tout cas merci, je suis très touché par ce geste, vous me gênez une fois de plus, je ne sais quoi dire.

— C'est un plaisir, grâce à vous j'ai enfin réussi à tourner le dos à mon passé, et ce colt en fait aussi parti, comme ça je laisse tous ces mauvais souvenirs derrière moi, merci à vous d'accepter. Ils se serrèrent la main, Sam avait laissé là son chagrin, le vieil homme avait réussi une fois de plus par une petite diversion à rendre le sourire à son ami, c'était mieux ainsi.

Pendant tout ce temps, Sam ne s'était pas rendu compte de l'absence d'Helen. Quand il le réalisa, il demanda à Xiang.

— Je ne vois pas votre fille ! Où est-elle ?

— Elle a pris la décision de descendre en ville, elle tenait à acheter de quoi nous préparer un bon repas de réveillon digne de ce nom.

— C'est de la folie ! Certes, le temps s'est amélioré, mais c'est prendre beaucoup de risques. Un simple repas aurait largement suffi.

— Vous ne connaissez pas encore ma fille, quand elle prend une décision, croyez-moi il faut beaucoup lutter pour lui faire changer d'avis, autant vous dire que c'est perdu d'avance. Tout le portrait de sa mère. Mais ne vous inquiétez pas, elle connaît ses limites ainsi que la région, il ne lui arrivera rien.

— Je l'espère. Répondit-il.

Tous deux attendirent son retour. Pour passer le temps, Sam se mit en tête de dresser la table, pour cela il voulut que ce soit fait avec goût. Il agrémenta avec quelques fleurs,

Ensuite, il tenta de plier les serviettes, un peu comme dans les restaurants qu'il avait l'habitude de fréquenter par le passé. Seulement, il dut s'y reprendre à plusieurs fois la tâche n'était pas aisée pour pouvoir leur donner les plis adéquats.

Xiang installé dans son fauteuil le regardait se donner du mal et pester dès que les plis des serviettes se relâchaient. Sam fulminait, il voulait tant bien faire.

Le vieil homme s'en amusait en faisant en sorte de ne pas le lui montrer.

— Je vous vois ricaner ! Ça vous amuse !

Xiang nia, mais son regard malicieux mêlé à un petit rictus le trahissait.

— Vous vous donnez beaucoup de mal. Lui lança-t-il ? « Ne vous embêtez pas. »

— Je dois bien ça à Helen, vous ne croyez pas qu'elle s'en donne du mal pour être allé si loin par ce temps ? C'est le moins que je puisse faire pour lui montrer ma reconnaissance, et vous, tel un petit lutin malicieux vous ne trouvez rien d'autre à faire que de vous moquer de moi !

— J'arrête, c'est promis, j'ai vraiment honte de moi.

— Oui, c'est ça, n'en faites pas trop non plus !

Sam termina ses préparatifs en riant, et cela, sitôt qu'il croisait le regard de Xiang. De temps à autre, il regardait le colt encore sur la table. Cependant, une question le démangeait, mais il ne savait pas s'il pouvait se risquer à la poser. Lentement, il prit l'arme dans ses mains, se tourna vers son ami et se jeta à l'eau.

— Xiang !

— Oui Sam, qui à t-il ?

— J'aimerais vous demander une chose, mais je n'ose pas...

— Oui. Cette arme a déjà servi, si c'est ce que vous vouliez savoir.

— Oui. Enfin, ce n'est pas très important, mais je me posais la question, c'est un peu indiscret de ma part, je l'avoue.

— Ne vous en faites pas, je m'y attendais, seulement je vous raconterais son histoire dès que ce sera le moment.

— Je ne voudrais pas vous forcer la main.

— J'ai décidé de me débarrasser de ce fardeau en vous révélant à vous et à ma fille tous mes secrets, cette arme aussi fait partie de mon histoire, croyez-moi, je me sentirais plus en paix une fois que tout sera sorti, permettez-moi seulement de vous faire patienter de façon à respecter la chronologie de mon récit c'est très important pour moi, d'autant que vous comprendrez mieux les choses ainsi.

Sam termina de préparer la table, son seul but était de faire plaisir à Helen, peut-être même la surprendre un peu. Son état lui permettait désormais de se rendre utile, il avait assez abusé de l'hospitalité de ses amis. Aider dans un premier temps Helen aux tâches ménagères, en attendant de pouvoir faire plus. Il était encore incapable de sortir, mais ces petits travaux lui feraient aussi passer le temps, et l'espérait-il éviter de trop penser.

Deux heures s'étaient écoulées, le soleil commençait peu à peu à disparaître derrière la cime des grands sapins, c'est quasiment à ce moment-là que Helen fit son apparition.

Elle referma la porte rapidement pour empêcher le froid d'entrer. Machinalement, elle s'avança vers son père, c'est en levant son regard qu'elle aperçut la table, elle stoppa de stupéfaction. Tout y avait été posé avec un goût certain. Les fleurs qui trônaient au centre, quelques chandeliers avec leurs bougies allumées, un petit détail qui réussissait à donner une atmosphère chaleureuse aux lieux. Et enfin les serviettes en équilibres dans les verres. Elle se ravissait de cette

agréable surprise, jamais elle n'aurait pu l'imaginer. Helen irradiait véritablement, Sam qui avait attendu ce moment avec impatience fut bien évidemment heureux de sa réaction, il avait pu enfin faire quelque chose en guise de gratitude, même si c'était dérisoire en rapport à tout ce qu'il reçut de sa part. C'était déjà un début.

Helen le regarda, un grand sourire aux lèvres, et lui dit.

— Vraiment Sam, je suis très agréablement surprise ! Je ne sais quoi dire à part merci pour cette merveilleuse attention, et surtout, félicitations tout est parfait !

— Je suis ravi que ça vous fasse plaisir, ce n'est pas grand-chose, vous savez, j'ai simplement voulu vous remercier.

Elle lui sourit de nouveau. Sam reprit.

— C'est un peu comme au restaurant ! Ne trouvez-vous pas ?

Elle marqua un temps.

— Certainement. Lui dit-elle. En fait, je ne sais pas, je n'y suis jamais allée.

— Jamais !

Xiang entra dans la conversation se sentant obligé de se justifier.

— C'est vrai mon ami ! Encore une chose dont j'ai privé ma fille. Croyez-le ou pas, mais c'est la première fois que j'y songe. Je te prie de m'excuser ma chérie.

Helen se sentit gênée.

— Ce n'est rien père, tu sais, moi non plus je n'y avais jamais vraiment pensé, ce n'est pas si important au fond. Mais je suis certaine qu'il n'y a aucun restaurant dans ce monde où la présentation est si soignée. N'est-ce pas mon cher Sam ?

— C'est sûr ! lui répondit-il en souriant.

— Le souci dit-elle, c'est qu'il va falloir que je me surpasse en cuisine pour faire honneur à cette magnifique table.

— Oh ! Pour ça, je vous fais entièrement confiance, aucun doute là dessus.

— Ma fille chérie est un véritable cordon bleu.

Sam reprit un peu plus sérieusement.

— Helen ! Je voulais quand même vous gronder, être descendue en ville par ce temps était inutile et bien

trop risqué, pour ma part je me serais contenté de ce qu'il y avait ici, vous avez pris de gros risques.

Mais rien ne pouvait lui retirer son sourire, elle avait l'air si heureuse. Sam parut surpris de voir qu'une simple table dressée certes avec goût pouvait la rendre si heureuse. C'était bien la première fois qu'il la voyait aussi rayonnante. Il trouva cela un peu disproportionné. Lui qui n'avait d'une certaine façon jamais manqué de rien, se dit qu'une chose somme toute si banale pour lui, pouvait apparaître extraordinaire pour quelqu'un comme Helen. À force de tout avoir dès que l'on en a envie, nous en devenons blasés, et cela devient juste normal, nous en perdons forcément une grande part de plaisir. Nous ne sommes plus étonnés de rien ce qui est bien dommage. C'est vrai que Helen n'était pas comme d'habitude, bien sûr elle avait eu une très agréable surprise, ça ne pouvait pas être la seule raison. Xiang l'avait remarqué également.

Helen s'affairait en cuisine. Les odeurs qui en émanaient donnaient l'eau à la bouche aux deux hommes assis sagement, sirotant un petit verre de scotch. Au-

cun des deux ne se risqua à aller voir ce que Helen leur concoctait.

D'ailleurs, ils avaient été mis en garde, interdit d'approcher la cuisine ! Elle aussi voulait les surprendre à son tour.

— Je ne sais pas ce que votre fille nous prépare, mais ça m'a l'air délicieux !

Xiang acquiesça en tentant de trouver aidé par les délectables odeurs, les plats. Hélas, le mélange de tous ces arômes qui arrivaient à ses narines ne lui donna que peu d'indications. Il fallait attendre.

Elle chantonnait dans sa cuisine, puis s'avança dans l'encadrement de la porte un long plat fumant dans les mains.

— Allez mes chers, à table !

Elle déposa le plat bien au centre de la table, et prit place.

— Bon appétit ! J'espère que vous aimerez.

Elle prit une sorte de louche pour commencer le service, au même moment son bras fut freiné dans son élan par la main de Sam.

— Permettez !

Helen résista faiblement.

— Laissez Sam je m'en occupe !

— Mais non ! Ce soir, vous êtes au restaurant, alors laissez-vous servir, j'insiste.

Sam se leva et commença son service en caricaturant assez grossièrement les maîtres d'hôtel des grands restaurants. Il alla même jusqu'à se passer une serviette blanche à cheval sur son avant-bras. Il prit un air un peu obséquieux, leva le menton. Cette attitude était irrésistible, Helen ne pouvait rester sérieuse, les yeux de Xiang brillaient tant il riait.

Sam continua ses pitreries.

— Si c'est comme ça dans les restaurants, je sais maintenant que j'ai bien fait de n'y être jamais allée. Merci père, tu m'as fait éviter le pire !

Sam prit l'air offusqué.

— Enfin ma chère ! Ne seriez-vous pas en train de vous plaindre de mon service, n'avez-vous pas honte ? Vous avez devant vous le meilleur maître d'hôtel de toute l'Amérique du Nord, les plus grandes enseignes se l'arrachent à prix d'or.

Helen riait à en avoir mal à l'estomac.

— Excusez-moi monsieur ! Dit-elle. Je ne suis qu'une petite villageoise, je ne voulais pas vous offenser, mais comprenez-moi, c'est la première fois de ma vie où j'ai à faire à un pingouin qui parle ! Ah ! Ah !

Sam éclata de rire à son tour, Xiang en pleurait, tous les trois mirent de bonnes minutes à retrouver leur calme. Enfin, ils commencèrent le repas.

Tous les plats qui s'enchaînèrent furent plus succulents les uns que les autres, une farandole de plaisir. Ils firent une pause avant de passer au dessert, ce qui permit à Sam d'adresser ses compliments.

— Ma chère Helen, c'était absolument divin ! Et je suis encore loin de la réalité. Jamais je n'avais fait un pareil repas. Vous êtes une véritable artiste, mille mercis, je crois bien que rien n'aurait pu me faire plus plaisir.

Elle le regarda droit dans les yeux et répondit.

— Merci Sam, c'est très gentil à vous, ce n'était pas grand-chose.

— Pas grand chose vous dites ! C'est sans nul doute mon plus beau cadeau de Noël.

— Oh non ! Pas le plus beau.

Sam fut un peu surpris par cette réponse, Xiang le fut également.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Helen resta secrète un instant, seul son sourire ne l'avait pas quitté.

— Xiang lui demanda à son tour.

— Pourquoi dis-tu ça, as-tu une autre surprise ?

Elle regarda son père en souriant, à son regard il devina qu'il y avait indéniablement autre chose.

Puis elle se tourna vers Sam.

— Oui, mon cher Sam, il y a autre chose que je ne vous ai pas dit. Le repas à côté vous semblera bien insignifiant, j'en suis persuadée. Vous ne voyez pas ?

— Je ne sais pas ! Vous m'intriguez, dites-moi, je vous en prie !

— Je voulais vraiment que ce Noël, certainement l'unique que nous passerions ensemble, soit le plus merveilleux possible. Déjà pour adoucir tous ces malheurs qui vous sont arrivés, c'est pour cette raison que je suis descendue en ville, je n'ai pas fait que d'acheter les victuailles, c'était secondaire.

J'y suis allée pour pouvoir appeler votre femme et votre fils.

À ces mots, Sam faillit faire un malaise, il se crispa à sa chaise pour ne pas flancher.

— Vo... Vous avez pu leur parler ? Mais comment avez-vous réussi à les joindre ?

— En fait, j'ai appelé l'hôpital, vous m'aviez dit que votre femme y travaillait, ça n'a pas été simple, mais je suis quand même parvenue à parler à une de ses collègues. Elle m'a promis que sitôt son service terminé, elle se rendrait immédiatement chez Susan pour rassurer tout le monde.

Bien des sentiments se mêlèrent dans l'esprit de Sam, il réalisait à peine, mais une chose était sûre, c'est qu'il se sentit d'un coup apaisé. Savoir que son petit garçon allait enfin avoir de ses nouvelles, fut une délivrance inespérée.

Dans la foulée, il se précipita vers Helen en oubliant de s'aider de sa canne, si bien qu'il faillit trébucher, il se rattrapa in extremis au dossier d'une des chaises, se dressa à nouveau et continua sa progression vers elle.

— Venez ici que je vous embrasse ! Je suis le plus heureux des hommes grâce à vous. C'est fantastique ! Je n'ose à peine imaginer la réaction de mon petit Tom quand il apprendra la nouvelle. J'aimerais tant être là à ses côtés ! Merci, merci ! Vous êtes un ange.

Helen était aussi heureuse que lui, elle savait évidemment qu'il exploserait de joie. Ce n'était plus le même homme qui quelques mois auparavant se lamentait sur son lit, et ça n'avait pas de prix.

Xiang fut tout aussi heureux pour son ami, et en même temps très fier de sa fille. Ce soir de réveillon fut sans nul doute le plus beau, le plus riche en émotions, certainement pour tous les trois.

C'est en fin d'après-midi que Kathy Duvall, infirmière à l'hôpital gravit les escaliers du petit immeuble où vivait Susan. Elle s'était empressée d'apporter les bonnes nouvelles, elle en était doublement ravie. D'une part, elle aimait beaucoup Susan, une amitié sincère et solide qui perdurait depuis de nombreuses années. Ces derniers temps, elle s'était sentie impuissante face à la détresse de son amie, elle fit évidemment tout ce qui était en son pouvoir pour l'épauler, seulement les mots n'avaient pas suffi alors. Mais aujourd'hui, c'était elle qui allait annoncer la bonne nouvelle, elle en était, heureuse. À l'intérieur Susan était en train de s'occuper de la lessive, de temps à autre elle passait devant la chambre de Tom sans se faire remarquer. Le petit garçon n'avait pas quitté son poste de guet à la fenêtre, persuadé que la voiture de son père finirait par descendre la rue. Voir son fils ainsi lui déchirait le cœur, plus encore aujourd'hui, et

ce n'était sûrement pas les cadeaux qui suffiraient.

Elle gagna sa cuisine, s'adossa à l'évier.

— Non de dieu ! Où es-tu Sam ? dit-elle...

La sonnette retentit de trois coups brefs, qui pouvait venir à cette heure-ci ? Elle n'attendait aucune visite.

Susan déverrouilla la serrure et ouvrit la porte. Elle fût assez surprise d'y trouver Kathy sur le seuil.

— Kathy ! Que se passe-t-il ?

Sans un mot, elle s'avança et embrassa Susan.

— Ce n'est pas toi que je viens voir, mais ton petit bonhomme ! lui dit-elle ironiquement.

— Tom ! Qu'est-ce que tu me racontes comme sottises ?

Kathy lui sourit et lui répondit.

— Veux-tu bien aller me chercher ton petit ange s'il te plaît, j'ai des choses très importantes à lui dire.

Dépêche-toi un peu !

Susan se résigna et appela le petit. Tommy fit alors son apparition, l'air penaud, il sourit à peine à Kathy, plus par politesse qu'autre chose.

— Kathy voulait te dire quelque chose, et rien qu'à toi ! lui dit-elle en jetant une œillade sévère à son amie.

— Oui Kathy, je t'écoute, mais dépêche-toi je dois aller surveiller la rue.

— Ah bon ! Et pourquoi ça ?

Il prit un peu de temps avant de répondre, un peu ému.

— N'est pas peur mon grand, dis-moi.

— Je ne veux pas rater la voiture de mon papa quand elle arrivera.

Kathy et Susan se regardèrent touchées par ces mots, Susan au bord des larmes luttait pour les contenir. Alors Kathy s'agenouilla, prit les bras du petit garçon qui gardait sa tête baissée, on devinait sa grande tristesse. Kathy ne voulant pas le faire attendre plus longtemps, prit sa voix la plus douce et lui dit.

— Mon chéri j'ai une grande nouvelle à t'annoncer ! Elle prit sa respiration. L'enfant resta dans sa position.

— J'ai des nouvelles de ton papa... il va très bien.

L'enfant leva brusquement sa tête, son visage changea dans l'instant, ses yeux s'écarquillèrent il regarda sa mère l'air ébahi.

Pour Susan, ce fut aussi un choc.

— Mon papa ! Il est où ? cria-t-il.

— Ton papa est encore dans le Nord pour son travail, il ne pouvait pas te donner de ses nouvelles, car le temps qu'il y faisait était très mauvais, mais crois-moi il était aussi triste que toi, et dès qu'il le put, il me téléphona à l'hôpital en me demandant de courir te prévenir pour ne plus que tu t'inquiètes.

Tommy fondit littéralement en larmes, mais la différence c'est que c'était dû au bonheur cette fois-ci.

— Il va rentrer quand ? Je veux le voir !

— Bientôt, très bientôt, il te le promet, je suis sûre que d'ici quelques jours tu pourras enfin le serrer dans tes bras.

Tommy explosa de joie tant il était heureux.

— Mon papa va revenir ! cria-t-il plusieurs fois en s'agitant dans tous les sens.

Susan ne pouvait être plus heureuse. Elle fondit en larme, il fallait évacuer toute cette pression emmagas-

sinée, tout ce stress. Elle mit de longues minutes à retrouver son calme.

Kathy la serra fortement contre elle, bienheureuse qu'enfin leur insoutenable angoisse venait de se dissiper.

Helen l'avait évidemment informée des détails de l'accident. Sam revenait de loin, face au petit, Kathy édulcorât la situation. Sitôt l'enfant éloigné, elle put tout raconter à son amie.

Susan n'en revenait pas, bien sûr elle avait pensé dans un premier temps à un accident, seulement aucune information, que ce soit de la police, ou de tout autre témoignage, l'avait plongée dans l'incertitude. À la version de Kathy, elle mesura l'ampleur du drame qui s'était joué, ainsi que le dur combat que Sam dû mener pour se rétablir.

Elle fut bouleversée d'entendre tout ça, et honteuse aussi d'avoir échafaudé des tas d'hypothèses quant à son silence, elle s'en voulait énormément. Kathy la réconforta, lui disant qu'elle ne pouvait pas savoir, qui aurait pu le deviner, que l'essentiel était le résultat, tout allait enfin s'arranger.

L'atmosphère dans la cabane était légère. Sam à nouveau plein d'espoir, impatient de retrouver les siens, décida de se prendre en main plus sérieusement, il s'était trop laissé-aller. Aujourd'hui bien décidé à se remettre sur pied, son petit avait bien trop attendu. Donc, il redoubla d'efforts faisant ses exercices de ré-éducation en s'imposant au minimum une heure de mouvements par jour, une discipline de fer que rien ne pouvait ébranler fût mise en pratique. Il ne perdait aucune occasion d'aider Helen dans ses tâches, tous se ravissaient de son état, le voir si jovial, enthousiaste leur donnait une immense satisfaction. Seule une ombre au tableau venait obscurcir les pensées du vieil homme. Bien que l'état de Sam s'améliorât de jour en jour, ce qui lui faisait évidemment grand plaisir, il ne pouvait s'empêcher de songer par ailleurs à son départ prochain, c'était inévitable et cela le rendait amer. Qu'allait-il devenir une fois son ami parti. Sam allait laisser un grand vide, jamais il ne pourrait s'en remettre. Lui aussi avait réappris à aimer la vie,

**l'amitié, le partage, il ne pourrait plus vivre sans.
Pour Helen aussi ce sera difficile.**

Les jours qui suivirent se ressemblaient plus ou moins. Le froid commençait à décliner. Xiang put même sortir pour chasser, histoire de passer le temps, il se sentait un peu inutile à la maison. Ces derniers temps les journées avaient été remplies par son récit, mais il jugea inutile de continuer, Sam avait d'autres idées en tête, que celle d'écouter les histoires d'un vieil homme, il n'en parlerait plus.

Un matin, Sam vint trouver Helen pour lui demander un petit service.

— Ma chère Helen j'aurais une petite chose à vous demander. En fait, j'aimerais si vous le pouvez, m'aider à retrouver un aspect humain, je me suis bien trop négligé, surtout je ne voudrais pas que mon fils me voit dans cet état.

— Bien sûr, dites-moi ce que je peux faire pour vous. J'essayerai de faire du mieux que je peux.

— Oh ! Vous savez, rien de bien compliqué, juste me couper les cheveux, et peut être me raser. Pour tout

dire, j'ai beaucoup de mal à me reconnaître dans la glace, je suis conscient que vous ne pourrez rien pour effacer mes cicatrices, elles sont là à jamais, la chose positive c'est qu'elles m'empêcheront d'oublier ce que j'ai vécu ici, le bon comme le mauvais.

— Oui Sam, c'est certain, par la même occasion vous ne nous oublierez pas non plus. Lui dit-elle avec un petit sourire.

— Bien sûr que non ! Je n'aurais besoin d'aucune cicatrice pour penser à vous, vous pouvez en être certaine. Vous savez je suis très heureux de pouvoir partir bientôt, pour les raisons que vous devinez, mais cela me fait également beaucoup de peine de vous quitter, quand j'y pense cela me rend terriblement triste. Comme tout cela est cruel !

— Je le sais, nous ressentons tous ces mêmes sentiments, ce n'est pas facile, peut être plus encore pour mon père. Il ne dit rien, mais je le devine. Il faudra que l'on se réhabitue à vivre à nouveau tous les deux.

Les deux amis s'enlacèrent un instant très ému. Helen embrassa Sam tendrement.

— Allez mettons nous au travail, il y a beaucoup à faire, j'espère ne pas vous décevoir, je ne suis pas une experte.

— Ne vous inquiétez pas, ce sera toujours mieux que cet aspect d'homme des cavernes...

Comme elle le dit, Helen fit de son mieux, elle mit toute sa dextérité au service de son ami. Lorsqu'il se présenta devant le petit miroir, il fut soufflé, cette fois-ci l'image que lui renvoyait la glace, allait au-delà de ses espérances. C'était bien lui, certes amaigri, le teint blême. Helen avait fait des miracles, une véritable ré-incarnation se dit-il.

— Vous m'avez transformé c'est incroyable ! J'avais oublié à quel point j'étais beau ! lui lança-t-il en plaisantant.

— Merci c'est vrai que je ne vous reconnais plus.

— Votre père risque d'avoir un choc !

— Faites attention à ce qu'il ne vous mette pas un coup de fusil de stupeur ! Ironisa-t-elle.

Tous deux s'installèrent à table pour y boire un thé en attendant le retour de Xiang, excités de voir sa réaction, ils en riaient à l'avance.

Ils ne furent pas déçus, sitôt que Xiang passa la porte et qu'il aperçut Sam, il laissa tomber son fusil à terre de stupéfaction. Les deux amis toujours assis éclatèrent de rire devant cette réaction.

— C'est vous mon ami ? J'avais complètement oublié votre visage ! C'est incroyable !

— Je le dois à votre fille, elle m'a complètement métamorphosé, je n'y croyais pas moi même, je suis prêt désormais à me présenter devant mon fils sans trop d'appréhensions.

— Comme je vous comprends, vous n'avez rien à craindre, je vous l'assure.

— Ce changement physique représente beaucoup de choses pour moi, je suis désormais un nouvel homme, l'ancien Sam est mort. L'accident ainsi que tous les événements qui ont suivi, ont servi en quelque sorte à ma résurrection, une renaissance dans la douleur, qui valait la peine, je vous la dois à tous les deux.

— C'est votre courage et votre détermination qui ont fait le plus gros du travail, ces qualités étaient enfouies au plus profond de vous, nous avons simplement servi à les faire émerger, rien de plus.

— Non ! Vous n'imaginez pas tout ce que vous avez fait pour moi, je vous suis éternellement reconnaissant.

— Une nouvelle vie s'offre à vous, c'est une grande chance qui vous est donnée, évidemment il y aura beaucoup de travail et d'efforts à fournir. Je sais que vous en êtes capable maintenant. Vous allez bientôt nous quitter, j'en suis, triste je dois bien l'avouer, je pense que Helen partage aussi ces sentiments, heureusement nous nous réjouissons pour vous cela adoucit notre peine, mais mon ami je redoute ce jour...

Xiang, lui aussi avait bien changé ces derniers temps, lui si effacé, discret, s'était ouvert et n'avait plus peur de dévoiler ses sentiments aux autres. La vie du vieil homme et de sa fille sera bien plus facile désormais pensa Helen.

Sam posa une main sur l'épaule de son ami.

— Oui, ce départ est inévitable, ça me déchire le cœur, jamais je n'aurais pensé que cela me fasse tant de mal. Mais il y a une chose très importante que je dois faire avant de partir.

Helen ainsi que Xiang avaient beau essayer de trouver de quoi il s'agissait. Alors, Xiang demanda.

— Qu'est ce que c'est ? Dites-moi si nous pouvons vous y aider.

— En fait, je ne pourrais partir d'ici sans que vous ayez fini de nous raconter votre histoire. Tout d'abord, je sais que cela vous tient à cœur, je vous dois bien ça. Mais surtout. Lui lança-t-il pour dédramatiser, c'est que je suis resté sur ma faim avec le fameux baiser que vous à donné Sarah, je suis vraiment impatient de connaître la suite, pas vous ma chère Helen ?

— Oh ça oui !

Xiang fut ravi de l'entendre.

— Ce sera avec la plus grande joie.

C'est dès le lendemain que Xiang poursuivit son histoire. Comme ils en avaient pris l'habitude tous les trois s'installèrent le plus confortablement possible

prés du feu, un petit cérémonial en quelque sorte. Xiang dans son vieux fauteuil, bourrant sa pipe, Helen qui préparait le thé. Ils n'avaient plus qu'à attendre que Xiang commence, ce qu'il fit sitôt que le tabac dans sa pipe fut embrasé. Il débutait toujours son récit les yeux clos, sûrement pour se remémorer les images de son passé.

— Comme je vous l'avais raconté, le doux baiser de Sarah ainsi que la pénombre de la petite pièce aidant me donnèrent un peu plus de courage, assez pour que je puisse enfin lui avouer mes sentiments. Ce fut tout de même assez bref, encore un peu tremblotant, il faut dire aussi que c'était la première déclaration d'amour que je faisais à une femme, qui de plus est n'était pas chinoise comme moi. Aujourd'hui, cela peu paraître banal, le métissage est courant il ne choque quasiment plus personne, mais je peux vous dire qu'à cette époque c'était complètement différent, voir inadmissible. Jamais nous ne nous serions risqués à l'afficher au grand jour, cela nous aurait causé bien des représailles. Je fus soulagé d'avoir pu me libérer. J'avais encore en moi une forte dose d'adrénaline. Sarah

l'avait bien évidemment ressentie. Malgré sa force et son assurance naturelle, elle non plus n'était pas en reste, puisqu'elle m'avoua qu'elle ressentait les mêmes sentiments envers moi depuis aussi longtemps. Elle s'était posé des tas de questions, jusqu'à ce qu'elle accepte d'admettre qu'elle était tombée amoureuse de moi. Je fus sidéré de l'entendre, et bien sûr encore plus heureux, nous nous trouvâmes d'un coup si stupide, cela nous fit rire. Puis je me souviens que nous sommes restés un long moment enlacé sans rien dire, c'était si bon, je n'arrivais pas vraiment à réaliser. Je tenais dans mes bras la plus belle femme du monde, ma belle Sarah !

Je crois qu'à ce moment il n'y avait pas d'hommes plus heureux que moi sur cette terre. Après un énième baiser, nous décidâmes qu'il était temps de revenir auprès de nos patients, dans la grande salle de l'infirmierie en essayant de donner le change, personne ne devait savoir. C'est une chose très difficile, rester naturel dans ces conditions, nous avions l'impression d'être scrutés, comme si tout était écrit sur nos visages, un étrange sentiment de paranoïa in-

contrôlable, s'était installé insidieusement en nous, impossible de lutter contre.

Sam acquiesça en souriant, une façon d'être d'accord avec son ami. Xiang poursuivit.

— Je savais très bien que les langues se déliaient derrière notre dos, la seule personne qui était véritablement au courant était Bao. Je pouvais lui faire entièrement confiance, lui qui par nature aimait voir les gens heureux, se délectait d'autant plus que c'était moi son ami qui avait ce privilège. J'aurais tant voulu crier mon amour tellement j'étais heureux, heureusement que je pouvais lui en parler, jusqu'au moment où je réalisai... Xiang se tut.

— Qu'à tu père, que c'est-il passé ?

— Le fait d'être sur mon petit nuage, ne pensant qu'à Sarah, j'en avais oublié les souffrances de mes camarades. Au lieu de faire preuve de compassion envers eux, je réalisais au contraire mon égoïsme, et combien je faisais preuve de maladresse envers mon ami Bao. Pendant des jours, je lui déversais mon bonheur sans me soucier de lui et des autres. Je lui en demandais pardon, lui bien sûr n'avait pas une once

de rancœur à mon égard, il était trop bon pour ça. Pourtant c'était un homme qui souffrait sûrement plus que les autres. C'est beau de prendre soin de son prochain, mais je n'ose imaginer les efforts surhumains qu'il dut fournir pour y parvenir, dans les conditions infernales auxquelles nous étions soumis. À partir de ce jour, je fis très attention à mon comportement, si bien qu'il s'en inquiéta, avant d'en comprendre la raison.

Ce fut une période magnifique, j'étais amoureux, auprès de la femme que j'aimais, mais il n'y avait pas que ça, la présence de Collins parmi nous, avait permis d'améliorer considérablement les conditions de mes compatriotes, pas seulement pour le travail, ils avaient aussi droit à de nouveaux privilèges, que ce soit pour la nourriture et les équipements. Il avait aussi mis en place une rotation au niveau des équipes de travail, permettant ainsi aux ouvriers de récupérer. Son raisonnement fut des plus judicieux, en deux mots il en venait à dire qu'il valait mieux moins d'ouvriers sur le chantier, du moment qu'ils étaient en état de

travailler, que des centaines d'hommes au bord de l'épuisement, se blessant, pire perdant la vie.

Tout cela se ressentit immédiatement, déjà l'afflux continu de blessés diminua, et les délais quant à la construction étaient respectés. Mais l'élément le plus important, était que le moral de tous ces hommes s'était considérablement amélioré. Les seuls qui vivaient très mal cette nouvelle gestion furent les régisseurs, et en particulier Bill, qui était contraint d'appliquer les consignes, en attendant son heure...

21.

Un bilan positif fut rapporté à Washington, les grands dirigeants de la compagnie estimèrent que Collins avait bien rempli sa mission, naturellement ils décidèrent de l'envoyer ailleurs vers d'autres missions. Cette colossale entreprise s'étendait à travers tout le pays, les problèmes de fonctionnement ne manquaient pas.

La veille de son départ, il vint nous voir à l'infirmierie, nous fûmes absolument dépités à l'annonce de son départ, nous lui firent part de nos inquiétudes, étant persuadés que les choses allaient empirer sitôt qu'il aurait quitté le chantier, c'était inévitable. Il le savait bien, hélas, il n'avait pas le pouvoir d'aller à l'encontre des ordres de la direction. Pour nous rassurer, il nous fit la promesse qu'il reviendrait aussitôt qu'il le pourrait, mais cela manquait cruellement de conviction.

C'est le lendemain au lever du soleil qu'il nous quitta. Nous regardions la diligence à travers la fenêtre de

l'infirmierie disparaître au loin. À peine eût-elle disparu, que Bill fit irruption, il avait que trop attendu ce jour...

L'heure de la revanche avait sonné, il reprenait les rênes. À notre grand étonnement, il fut très calme arborant son plus beau sourire, son énorme silhouette suffisait à masquer la porte d'entrée. Je ne lisais aucune haine dans son regard, moi qui étais persuadé qu'il se ruerait sur nous dans la seconde. Je restais là immobile, que faire d'autre.

— Ça va les tourtereaux, tout se passe bien ? Dit-il d'un ton presque amical qui sonnait évidemment faux. Nous restâmes silencieux.

— Votre ange gardien vous à abandonné, mais ne craignez rien je vais prendre soin de vous, bonne journée !

Je le voyais savourer cet instant, il n'en dit pas plus et se retira.

Sarah me prit la main machinalement, oubliant que nous n'étions pas seuls, à mon regard elle se rendit compte de son petit impair, elle me lâcha immédiate-

ment, puis elle regarda autour d'elle en espérant que son geste n'avait pas été vu.

— Nous décidâmes de sortir pour pouvoir parler en toute discrétion. Sitôt à l'extérieur elle me dit.

— Nous allons payer cher ma rébellion, j'ai peur de ce qu'il pourrait t'arriver par ma faute, je ne sais pas encore ce qu'il nous mijote, je crains le pire.

— C'est certain qu'il nous prépare des représailles, mais je ne veux surtout pas que tu culpabilises, ce que tu as fait était dans mon intérêt.

— Xiang ! Promets-moi d'être prudent, je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose tu comprends ?

— Promis Sarah, et toi évite cet homme autant que possible, ne cherche plus l'affrontement nous sommes seuls à présent.

Pendant des jours, rien ne se passa de particulier, Bill se faisait discret, voire inexistant. Ce qui ne nous empêchait pas de rester sur nos gardes. Le plus dur c'est que nous étions sûrs qu'il planait au-dessus de nous une menace, sans savoir de quoi il s'agissait, et quand elle frapperait. L'effet psychologique que cela avait sur nous était déjà une petite victoire pour lui. Il

prenait tout son temps et j'en suis certain, s'en délectait.

Nous extrapolions tout un tas de scénarios, ce qui ne nous avançait guère plus au final. Si bien que nous dûmes nous résoudre à attendre, pour imaginer, un peu comme un condamné qui ignore le jour et l'heure de son exécution. Pour tout vous dire j'en étais arrivé au point où j'avais songé à m'enfuir avec Sarah, bien sûr je ne lui en ai jamais rien dit, trop peur de passer pour un lâche à ses yeux.

— Maman l'aurait compris, j'en suis sûre ! lança Helen.

— Peut être bien, quand bien même, je ne pouvais abandonner mes amis, Bao en particulier, je me sentais responsable d'eux, je ne sais pas vraiment pourquoi, mais c'est comme ça. Bill se serait certainement vengé sur eux en guise de représailles, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Un matin un des coolies vint me chercher jusqu'à l'infirmerie. Il me demanda de le suivre jusqu'au dortoir.

Lorsque j'arrivais à l'intérieur, quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver Bill. Il se tenait devant un homme allongé, dans l'obscurité je n'arrivais pas à voir de qui il s'agissait, j'avançais. C'est alors que j'aperçus Bao ! Blême, tremblant de tout son corps. Je me précipitais vers lui quelque peu affolé.

— Qui à t-il ! Bao de quoi souffres-tu ?

Mon jeune ami ne pouvait répondre, ses tremblements l'en empêchaient. J'interrogeais alors le coolie. Bill semblait agacé de ne pas comprendre ce qui se disait. J'appris que Bao venait d'échapper de peu à la mort. Il se trouvait en contrebas d'une nacelle, le coolie chargé de mettre un bâton de dynamite dans la roche, fut pulvérisé sans qu'on en connaisse exactement la cause. L'éboulement qui suivit faillit emporter mon ami. Par chance, il ne reçut que quelques éclats de pierres, malheureusement ce ne fut pas le cas pour une dizaine d'hommes qui étaient à ses côtés. Vous imaginez la peur qu'il éprouva, il était en état de choc.

Bill intervint.

— Tu va me le remettre sur pied immédiatement, il ne va pas faire sa chochette pour trois malheureux

cailloux ! Il me semble que vous vous êtes assez reposés comme ça ces derniers temps. Je n'aime pas qu'on me joue la comédie, ça ne marche pas avec moi, et tu peux le dire aux autres !

Je n'essayai pas d'argumenter, J'acquiesçai simplement, seulement à la réflexion qui suivit, je fus comme glacé, car je venais enfin de comprendre le moyen qu'il avait choisi pour m'atteindre ...

— Que t'a-t-il dit père ?

— Ce n'était pas tant ses mots, mais l'attitude qu'il prit, il venait de découvrir un de mes points faibles.

J'étais encore agenouillé inquiet pour mon ami, quand il me lança.

— Tu m'as l'air de bien l'aimer ce gars ! Mon petit singe savant à un ami on dirait ! Puis il sortit en ricanant.

Je restais à côté de Bao au moins deux heures. C'est le temps qu'il me fallut pour le calmer. J'aurais tant voulu pouvoir le mener à l'infirmierie, pour m'occuper de lui comme il le méritait, mais hélas ! Les ordres étaient très clairs, Bao devait reprendre le travail. J'avais très peur pour lui, et je ne pouvais rien faire

de plus, j'avais juste demandé au coolie qui était venu me chercher, de veiller sur lui autant qu'il le pourrait.

La vision de mon ami marchant à nouveau vers la voie ferrée me déchira le cœur. Il stoppa, se retourna dans ma direction, me fis un sourire timide, puis il reprit sa marche. J'étais ému aux larmes, en rage aussi de par mon impuissance. Bill était évidemment sur son chemin, il se trouvait assez loin de moi, mais je devinais son contentement.

J'arrivais tout chamboulé auprès de Sarah, je lui racontais tout. Bien qu'elle ne connaisse pas personnellement Bao, elle savait combien il comptait pour moi. Elle me dit.

— Crois-tu vraiment qu'il va se servir de lui pour te faire du mal ?

— J'en suis certain, je l'ai lu dans son regard.

— J'espère qu'il ne va rien lui arriver.

Je ne pouvais m'enlever l'image de mon ami tremblant en regagnant le travail, cela me torturait. Il me fut impossible de me concentrer sur autre chose, Sa-

rah s'occupa seule des malades. Toutes mes pensées allaient vers mon ami, j'étais si inquiet.

Les heures passaient lentement. Je n'avais qu'une hâte que cette maudite journée se termine le plus vite possible, pour que je puisse enfin le retrouver.

Je n'avais pas bougé d'un pouce à l'extérieur, même le froid ne suffisait pas à me faire quitter mon poste. C'est bête, mais je me sentais plus proche et solidaire de lui ainsi. De temps à autre Sarah inquiète venait me voir. Elle avait beau essayer de me raisonner, afin qu'au moins je me mette à l'abri.

Rien n'y faisait, j'aurais eu l'impression de l'abandonner.

J'ignore combien de temps je suis resté ainsi, quand soudain je vis la silhouette d'un homme qui courrait au loin dans ma direction. Je percevais quelques cris aussi, mais vu la distance qui nous séparait je ne pouvais en comprendre le sens. Il ne me fallut pas bien longtemps pour réaliser que cet homme s'adressait à moi, je me mis à courir à sa rencontre, augurant qu'il se passait une chose importante. En m'approchant, je

fini par distinguer Tin, il avait l'air complètement affolé...

Arrivé à mon niveau il s'arrêta, se plia en deux tant il était essoufflé. Je l'interrogeais.

— Que se passe-t-il ? J'attendis qu'il reprenne son souffle, puis il me prit par le bras et me tira vers lui.

— Suis-moi ! Vite, c'est Bao !

Je partis en courant sans attendre vers le chantier le plus vite possible, ce dont je me souviens, au-delà de mon inquiétude, c'était la douleur que je ressentais aux pieds. Les piètres chaussures me cisailaient littéralement la peau à chaque foulée que je faisais.

J'arrivais enfin... des cris résonnaient, la majorité des ouvriers avaient cessé le travail. Tous étaient tournés en direction de la montagne, où je fus pris de frayeur d'y voir mon ami se balancer dans une de ces maudites nacelles. Je n'en croyais pas mes yeux, le pauvre était en panique totale, je le voyais pleurer, les cris qu'il poussait étaient tellement terrifiants. Les seuls à s'en amuser étaient les régisseurs et bien sûr Bill.

Bao tenait un bâton de dynamite à la main, nous pouvions le voir trembler. Bill en bas lui ordonnait en l'insultant de tous les noms, de faire ce pourquoi il l'avait obligé à monter.

— Fourre-moi ce bâton dans cette putain de montagne abruti !

Bao n'obéissait pas, mort de peur, il se cramponnait au rebord du panier, dans l'incapacité de faire le moindre geste. Bill m'aperçut, il s'approcha de moi toujours avec son petit sourire démoniaque.

— Toi ! Me dit-il. Tu vas dire à ton copain de se manger le cul, ou je te promets de le massacrer. Qu'il arrête sa comédie, il va me la faire péter cette roche ! On n'a pas de temps à perdre.

Je savais très bien que la motivation première n'était pas l'avancée des travaux. Bill se servait de mon ami pour m'atteindre, je dois dire qu'il y était arrivé.

Je devais avoir aussi peur que lui. Ne sachant que faire, je regardai Bill, me mis à genoux l'implorant de le faire descendre. Je le suppliais, j'avalais toute ma fierté, elle était bien dérisoire en rapport de la détresse de Bao.

— Laissez-moi prendre sa place si vous voulez, je vous en prie !

— Toi ! Tu n'es pas sérieux, tu oublies que tu es un grand médecin n'est-ce pas ! Ironisa-t-il bien fort ce qui évidemment fit rire ses amis.

— Ce n'est pas ce que tu voulais, toi ou ta sale garce !

Il se baissa, approcha sa bouche de mon oreille, et me susurra...

— Vous avez voulu me baiser, c'est à mon tour maintenant. Écoute moi bien petit singe, ce serait très facile pour moi de te supprimer, et vraiment pas assez marquant. J'ai une solution bien plus amusante à te proposer, tous ceux qui t'aiment ou que tu aimes vont souffrir par ta faute. J'espère que ça t'empêchera de dormir. Je te l'avais dit, tu ne pourras jamais m'oublier.

Puis il me tira par le col pour me redresser.

— Suis-moi ! Tu vas traduire à ce crétin tout ce que je vais dire, crois-moi, c'est dans son intérêt d'obéir.

Arrivé à proximité de la nacelle, Bill demanda à Lewis de mettre Bao en joue avec son fusil. Ce qu'il fit immédiatement. Nous savions tous qu'il n'hésiterait

pas à tirer sitôt que Bill lui en donnerait l'ordre, ce serait un plaisir pour lui, vu la haine qu'il avait à notre égard.

— Maintenant, dis à ce macaque de mettre le bâton dans ce maudit rocher, s'il ne veut pas se prendre une dragée de plomb !

Je suppliais Bao d'obéir.

— Calme-toi, je t'en prie, je suis là, nous sommes tous là avec toi ! Fais ce qu'il te demande. Crois-moi les hommes en dessous te feront redescendre le plus vite possible, je te le jure.

Rien n'y faisait, il restait, en état de panique à la limite de l'hystérie n'écoutant rien. Ses mains restaient agrippées au panier, chaque oscillation de ce dernier dûe au vent, accentuait encore un peu plus ses angoisses. Il m'était impossible de lui faire entendre raison. Bill me lança.

— Il refuse d'obéir ce chien ! Puis il s'adressa à Lewis : donne-lui un avertissement, réveille-le-moi !

Lewis épaula, prit son temps, il semblait tellement ravi que l'honneur lui revienne. S'en suivit une déflagration qui nous fit tous sursauter. L'impact de la

balle marqua la roche à quelques centimètres de sa tête. Il en lâcha le panier et tomba à la renverse, si bien qu'il disparut au fond. Seuls ses hurlements persistaient. Lewis sans en attendre l'ordre réarma et tira une seconde fois. Le fait de le terroriser lui donnait certainement une sensation de puissance. Il continua ainsi trois ou quatre fois de plus. Chaque salve amusait les régisseurs, seul Bill restait stoïque. Je suppliais encore et encore mon ami. Il se releva reprenant son équilibre, s'arrêta soudainement de crier, il avait même cessé de trembler, seules les larmes continuaient de couler sur son visage.

Lewis et Bill furent décontenancés par ce changement soudain. Bao regarda tous les hommes en bas, puis il trouva mon regard, il me fixa droit dans les yeux, me sourit. Il donna l'impression que rien ne pouvait plus l'atteindre, une sorte de sérénité l'avait envahie, il semblait même ailleurs. Un silence de monastère s'installa dans tout le chantier. Sans que je le comprenne, il enjamba le panier et se jeta dans le vide sans un cri. Je hurlais alors : « Bao non ! » Juste le

temps qu'il lui fallut pour s'écraser vingt mètres plus bas.

Tous les hommes présents furent retournés, horrifiés à la vue de cette terrible scène. Je dois dire que même Lewis et Bill en furent choqués. Je ne peux vous décrire l'horreur du tableau, c'est inutile. Mon ami gisait dans son sang. Mort. Mon jeune ami bien mort, je ne pouvais le croire. Je restais à genoux près de sa dépouille, désarmé, pleurant toutes les larmes de mon corps. « Pourquoi as-tu fait ça ? »

Bill s'approcha en le traitant de lâche je ne sais quoi d'autre encore, mais il se trompait, j'ose croire que Bao fit preuve de courage et de fierté face à ses tortionnaires. Il préféra agir de la sorte plutôt que de se soumettre. Je sais que Bao était grand, beaucoup plus grand que ces hommes armés.

Vous savez, il n'y a pas un jour qui passe sans que je ne pense à lui, surtout les jours où je ne vais pas très bien. Dans les moments de ma vie où je rencontrais de grandes difficultés, le fait de penser à mon ami me donner le courage et la force d'avancer.

Mon jeune ami. Mon ange gardien...

Le moral des coolies fut au plus bas, nous venions de perdre quelqu'un de formidable, cela faisait l'unanimité. Il avait tant donné de sa personne sans calculs. Nous étions partagés entre une immense peine, un grand désarroi, mais, c'est surtout le sentiment de colère qui dominait. Il laissait un grand vide. Personne ne voulut se servir de ses affaires comme il était d'usage. Sûrement par respect. Nous aurions eu l'impression de le dépouiller.

Dans les jours qui suivirent, aucun des régisseurs n'osa nous traiter mal. Ils se faisaient des plus discrets, sentant que nous étions au bord d'une révolte. Ils n'étaient pas stupides au point de mettre le feu aux poudres, ils avaient déjà passé les limites. Je suis certain que Bill leur avait donné les directives dans ce sens. Nous refusions de reprendre le travail pendant les deux jours qui suivirent. Ce qui nous permit de faire le deuil de notre camarade. Personne d'ailleurs ne s'y opposa.

Nous veillâmes Bao tout ce temps, Sarah fut la seule étrangère autorisée à assister à notre petite cérémonie, comme dernier hommage. Il n'aurait jamais accepté que l'on se laisse aller, je suis certain qu'il aurait mis toute son énergie et sa bonne humeur pour nous re-gonfler. Et puis deux jours sans travail étaient le maximum que nous puissions faire.

Ce n'est pas très convenable de le dire, mais cela permit à tout le monde de récupérer un peu, deux jours entiers ! Vous n'imaginez pas le luxe. Ça n'arrivait jamais, encore une fois, bien malgré lui Bao fit une dernière chose pour nous, je préfère me dire cela. Il y eut d'autres mouvements de grèves pendant la construction de la voie, tous les coolies s'arrêtèrent de travailler en guise de contestation. La direction avait pris pour décision de baisser les salaires de tous les ouvriers chinois. Déjà que la main-d'œuvre asiatique était lésée en étant la moins payée, qu'ils devaient en plus pallier aux frais du voyage. On nous demandait aussi de mettre la main à la poche pour le rapatriement de l'un des nôtres au pays.

Au soir du deuxième jour, nous dûmes rendre le corps de Bao aux hommes de la compagnie. Ils devaient se charger par la suite de le faire rapatrier dans son pays auprès des siens. Ce fut si douloureux de les voir emmener le cercueil. C'est à ce moment-là que nous réalisions que plus jamais nous ne le reverrions.

Sitôt les hommes partis, un grand vide s'installa, l'atmosphère du dortoir s'alourdit, plus personne n'osait prononcer le moindre mot. Peu à peu, tous regagnèrent leurs couchages. J'attendis que tous soient couchés et endormis pour sortir. J'avais décidé de me rendre une dernière fois auprès de lui dans la plus stricte intimité. Je pensais que cela m'aiderait à atténuer ma peine, surtout je me refusais à le laisser seul avec pour unique compagnie, les hommes responsables de sa mort.

Je me faufilais donc à travers les baraquements en essayant de me faire le plus discret possible. La pleine lune de cette nuit-là m'aida à trouver mon chemin jusqu'au hangar où ils entreposaient les cercueils entre autres. Je m'approchais à petits pas, presque accroupi. Il y avait de la lumière à l'intérieur, les rires

et les paroles des hommes présents, s'entendaient au moins à cent mètres à la ronde. Je me levais doucement pour pouvoir regarder à travers la fenêtre qui se trouvait juste au-dessus de moi. Mon premier regard alla droit vers le cercueil. Il avait été posé à même le sol, au milieu des caisses. Cette image me fit très mal. Je me baissais à nouveau ne pouvant contenir mes pleurs. Ce n'était pas la même ambiance qui régnait à l'intérieur. Les hommes riaient, une bouteille à la main. Je restais tapi dans l'obscurité attendant qu'ils se décident enfin à partir. Je ne prêtais que bien peu d'attention à ce qu'ils racontaient, pour tout dire cela ne volait pas bien haut. Jusqu'à qu'une réflexion de l'un d'eux éveilla ma curiosité. Ce que j'entendis par la suite me sonna littéralement, je ne pouvais y croire.

Un des hommes s'avança près du cercueil, posa un pied dessus et dit aux autres.

— Vous avez vu les gars ! Ils se sont bien cotisés pour celui-là. C'est bien la première fois qu'ils donnent autant. C'était peu être leur chef.

— Non ! Il était trop jeune. D'après Lewis le meneur, c'est ce salopard qui travaille à l'infirmierie. C'est à

cause de lui et de la femme docteur que nous avons eu tous ces problèmes avec ce Collins.

— Sacré morceau hein ! Je me la prendrais bien pour infirmière.

Tous se mirent à se gausser apparemment en accord avec lui.

— Tu ne crois pas qu'elle fricote avec ce macaque quand même !

— Bill et bien d'autres en sont convaincus, elle s'est bien battue pour lui. Des hommes disent qu'ils les ont vus s'embrasser, alors vous voyez.

— Je n'arrive pas à le croire ! C'est dégueulasse ! Ça me donne envie de vomir rien que de l'imaginer.

C'est alors que Lewis entra dans le hangar suivi de près par Bill, ils avaient l'air d'assez bonne humeur. Bill leur lâcha.

— C'est jour de paye les gars ! Combien ont-ils donné ces abrutis ?

— Trois cent cinquante dollars Bill !

— Pas mal du tout ! Je devrais en mettre plus souvent dans les paniers.

— T'a raison ! C'est le jackpot !

J'étais abasourdi, je comprenais qu'ils avaient décidé de garder tout l'argent pour eux. Les voir si contents d'eux, fêtant pour ainsi dire la mort de mon ami seulement pour quelques dollars m'était insupportable. Je crois bien qu'à cet instant j'eus envie de tous les tuer tellement j'étais en colère. Tout mon corps tremblait de haine mêlée au fait que je ne pouvais rien faire.

Après avoir bien bu et rigolé, Bill ordonna aux quatre hommes.

— Bon les gars ! Assez rigolé, il est l'heure d'y aller. Il faut que vous soyez revenus avant le lever du jour. Ne traînez pas ! Surtout, n'oubliez pas de ramener la boîte !

Il fit un signe de la tête à Lewis pour lui dire de le suivre. Tous deux quittèrent le hangar, laissant les hommes à leur mission. Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Ils chargèrent le cercueil de Bao dans l'un des chariots bâchés. Ils attelèrent les chevaux, deux des hommes montèrent à l'avant prirent les rênes, tandis que les deux autres s'en allèrent.

Je décidais de les suivre, j'attendis le moment opportun pour me glisser à l'intérieur.

Pendant toute la durée du trajet, je fis très attention au parcours, je ne connaissais pas la région, il fallait que je me repère le plus précisément possible pour pouvoir rentrer. Notre balade nocturne dura au moins trois heures. Quelques éléments de la nature tels que certains grands arbres ou collines me servirent de point de repère.

Puis, le chariot ralentit et finit par stopper. Dans la seconde, je sautais et couru me mettre à l'abri. Ils descendirent, soulevèrent les bâches. Enfin, ils emmenèrent le cercueil un peu plus loin, vers ce qui ressemblait à une petite prairie cernée d'arbres. Les hommes regagnèrent le chariot pour se saisir de pelles. Je compris à ce moment-là ce qu'ils avaient prévu de faire du corps de Bao. Ils creusèrent un trou en se relayant de temps en temps. Un creusait pendant que l'autre buvait et vice versa. Une fois qu'ils jugèrent le trou suffisamment grand, ils rejoignirent le cercueil. L'un d'eux à l'aide du tranchant de sa pelle ouvrit le

couvercle. J'en étais malade ! Ils allaient abandonner mon ami ici.

Ils le sortirent sans précautions aucunes par les membres. Le portèrent jusqu'au trou, le jetèrent tel un sac d'ordures. Ils finirent par recouvrir sa dépouille de terre. Tout en rebouchant le trou, l'un des hommes lança à l'autre.

— Ce qui est bien avec ces chine-toques c'est qu'ils ne prennent beaucoup de place, leurs tombes sont vite creusées. J'ai mis plus de temps une fois pour enterrer mon chien.

Il se mit à rire, fier de sa remarque. Puis ils récupérèrent le cercueil vide, et finirent par quitter les lieux.

Je m'avançais vers l'endroit où était enterré Bao, à genoux transi de froid à pleurer, hurlant de toute ma rage. Je ne sais plus combien de temps je restais ainsi...

Le jour commençait à se lever, j'étais désemparé ne sachant plus quoi faire. Il était trop tard pour pouvoir rentrer. En même temps, je n'avais pas envie de laisser mon ami seul. Je décidais d'attendre la nuit pro-

chaîne pour regagner le chantier, avec un peu de chance personne ne remarquerait mon absence à part Sarah.

Le jour finit par se lever, le vent glacial s'accroissait. J'avais très froid. Je m'adossais au pied d'un grand sapin un peu à l'abri du vent. Assis en boule tenant mes genoux. Dès que la lumière fut suffisante, je me levais pour avoir un aperçu de l'endroit où je me trouvais. J'étais au bord d'une petite prairie bordée de sapins immenses.

Le calme qui y régnait, mis à part le souffle du vent dans les branches, installa en moi un étrange sentiment difficile à expliquer, une sorte d'angoisse. Depuis ces derniers mois, j'avais vécu dans un bruit constant, fait de cris, d'explosions... Je n'avais pas souvenir d'une si grande sérénité, cela me fit presque peur. Pour me réchauffer, je marchais un peu dans cet espace vide de toute âme, aussi pour me remettre les idées en place, réfléchir à ce que je devais faire. Je ne pouvais pas me taire devant ce que je venais de voir.

Tout en marchant, je remarquais par endroits que le sol avait des sortes de marquages où la végétation

n'avait pas poussé exactement comme le reste, cela me surprit.

De petites parcelles ça et là, à peu près de la même taille et forme. En regardant l'endroit où reposait le corps de mon ami, je remarquais qu'elles avaient exactement les mêmes dimensions. C'est alors que je compris... Bao n'était pas le seul enterré ici. J'espérais me tromper. Je me précipitai vers l'une d'elles, je ramassais une branche assez solide pour pouvoir m'en servir de pic. Il me fallut beaucoup de temps et d'efforts pour creuser la terre tant elle était gelée. J'y creusais sans répit pendant plus d'une heure, impatient de savoir et angoissé aussi à l'idée d'y trouver un corps. Je retirais la terre à mains nues, mes doigts étaient engourdis par le froid, si bien que je ne sentis pas les morceaux de tissus que je ramenaient vers moi. C'est seulement au moment où je m'arrêtais pour souffler un peu que je les aperçus. Je repris mes fouilles plus délicatement.

La scène m'horrifia ! Les os apparemment d'une jambe émergèrent de la terre. Mon intuition était bonne. J'étais désolé d'avoir vu juste. Ce trafic devait

durer depuis assez longtemps vu le nombre de tombes que je dénombrerais autour de moi. Je parcourus la prairie à toute vitesse, un peu affolé. J'en dénombrerais plus d'une centaine. J'arrêtais ma course essoufflé, ma tête tournée. Il était temps pour moi de partir je rejoignis la tombe de Bao, pour lui faire mes adieux, le chantier était très loin, j'avais beaucoup de chemin à parcourir avant que la nuit ne tombe, ne sachant pas avec exactitude l'itinéraire.

Je me recueillis une dernière fois. C'est alors qu'une chose brillante attira mon regard. Je me levai me dirigeai vers elle...

Au sol se trouvait un colt. Le colt qu'il y a devant vous sur cette table. C'est là-bas que je l'ai trouvé il avait certainement dû appartenir à l'un des deux hommes venus enterrer mon ami. C'était la première fois de ma vie que je tenais une arme à feu. Je ne savais même pas m'en servir, je décidais quand même de la conserver. Sitôt revenu, sur le chantier je m'empresserais de la cacher et n'en parlerais à personne, pas même à Sarah. L'arme était chargée de six balles. Ma curiosité était-elle que j'eus envie de l'essayer,

juste pour voir, une idée stupide. Je pris l'arme, la tenant à deux mains tant je la trouvais lourde. Je tendis mes bras, cherchant la gâchette de mon index, j'appuyais fortement sur la détente, le chien se décolla très légèrement, s'écarta un peu plus jusqu'à que la tension se relâcha d'un coup. La détonation qui s'en suivit m'assourdit, au même moment le recul de l'arme ramena le colt à la base de mon crâne. Par chance, ce ne fut qu'un coup léger. J'avais les avant-bras complètement engourdis et douloureux par le choc du au recul de l'arme. J'avais pris pour cible un arbre quelconque, je ne sais même pas si j'avais réussi à l'atteindre. Ayant retrouvé mes esprits je ramassais l'arme encore chaude, l'odeur de poudre qui s'en dégagea m'était familière, toute la journée sur le chantier nous respirions les relents de la dynamite.

Puis je me mis en route, le froid m'incitait à tenir une cadence rapide.

Au loin pointait la crête d'une haute montagne, je me souvenais y être passé non loin la veille. Au final, je n'eus pas trop de mal à trouver mon chemin. Après quelques heures de marche, je commençais à perce-

voir le bruit des détonations, c'est elles qui me guidèrent jusqu'à ma destination.

Je fus arrivé plus tôt que je ne l'espérais. Il me fallut attendre que le jour soit enfin tombé pour regagner le dortoir. J'en profitais pour souffler et surtout y cacher le colt.

À mon grand étonnement, aucun de mes camarades ne me posa la moindre question. Apparemment, personne ici ne c'était aperçu de mon absence c'était tant mieux. Je fis comme si de rien n'était, enroulé dans ma couverture, je patientais.

Je n'étais pas rassuré, une sorte d'appréhension, Bill ou Lewis allaient sûrement arriver pour me demander des comptes, il n'en fut rien. En fait, il n'y aura eu que Sarah pour le remarquer. Il me tardait qu'arrive le lendemain pour la rassurer, et aussi pour la mettre au courant de ma macabre découverte. Je savais qu'elle serait de bons conseils. Il faut dire que je me trouvais dans un tel état qu'il m'était impossible de réfléchir sereinement. J'étais encore retourné, mort de fatigue, je n'eus même pas la force de manger ce soir-là, d'ail-

leurs je n'en avais aucune envie. J'essayais de dormir, je ne trouvais le sommeil que par de brèves intermit-
tences, je cogitais trop, impossible de m'endormir. Mille questions trottaient dans ma tête, comment trouver les bonnes solutions, à qui en parler. Je ne pouvais évidemment pas révéler cela à mes camarades, qu'elle aurait été leur réaction, et les retombées ensuite. Je pensais aussi à toutes ces familles restées au pays, qui ne pouvaient imaginer la terrible fin de leurs proches si loin. Comme tout cela était cruel et injuste pour ces gens. La vie était si difficile là-bas et allait le devenir bien plus encore sans aide. J'espérais que Sarah pourrait m'apporter les solutions, de toute manière cela ne pouvait pas rester impuni, ces hommes qui avaient organisé cet odieux commerce devaient le payer cher.

La nuit fut très longue et ne m'avait apporté aucune solution envisageable.

La sirène retentit tous les hommes étaient prêts, chacun de nous rejoignit son poste de travail. Je me pressais à l'infirmierie impatient d'y retrouver Sarah, il me

fallut patienter, elle n'était pas encore arrivée. J'entrepris la visite des malades prodiguant les soins nécessaires.

Un jeune chinois alité me questionna, il s'était inquiété de mon absence, il me dit qu'il avait craint que je fusse une fois de plus affecté sur le chantier. J'appris que Sarah n'était pas non plus dans son assiette, c'était compréhensible, par chance elle n'était pas partie à ma recherche, ce qui aurait sûrement mis en éveil Bill et les autres. Je le rassurais à mon sujet, prétextant que je ne me sentais pas bien, puis Sarah finit par arriver, je vis à son regard un certain soulagement, devant les hommes présents elle fit mine de rien, ne posant aucune question, se montrant presque distante, je sentais bien qu'elle mourrait d'envie de savoir ce qui m'était arrivé.

Nos soins prodigués, elle m'attira dans la petite pièce ou j'avais eu droit à mon premier baiser. À peine la porte fut-elle fermée, qu'elle m'enlaça me serrant fortement contre elle.

— Où étais-tu ? J'étais morte d'inquiétude, tu n'imagines pas comment cette journée a été longue. Elle m'embrassa la joue en gardant son étreinte.

Je lui racontais tout dans les moindres détails, d'abord ce qu'ils firent à mon jeune ami, ensuite le trafic abominable. Je pleurais comme un enfant dans ses bras. Elle ne pouvait pas le croire, jamais elle n'aurait pu penser à une chose pareille, elle se doutait bien que la plupart des régisseurs faisaient un peu de contrebande, tout ça en était presque banal, mais de là à truander les gens avec leurs morts...

Je lui demandais quoi faire, j'étais trop à vif pour raisonner normalement. Elle fit de son mieux pour me consoler, telle une mère protectrice. Puis elle me demanda de sécher mes larmes afin que nous puissions rejoindre les malades.

— Attendons ce soir que nous soyons au calme, pour essayer de trouver une solution. Dès que tu le pourras, viens me rejoindre, pour l'instant donnons le change. Allez mon chéri sois fort.

Pendant toute la journée elle veilla sur moi à distance, parfois elle m'esquissait un sourire pour me

donner du courage. Je mesurais alors la chance qui m'était donnée. Le jeune homme qui m'avait parlé le matin me fit signe d'approcher. Quand je fus à son chevet, il me sourit.

— Vous êtes amoureux tous les deux, ça se voit !

Cette remarque me surprit d'abord, et me mit mal à l'aise.

— Non. Bien sûr que non, que dis-tu comme sottise !

— Xiang, tu sais je ne suis pas aveugle, n'ai pas peur je ne dirais rien, mais j'en suis sûr. J'ai bien vu la tête qu'elle faisait hier et ce matin quand elle t'a retrouvé. Et puis vous partez vous isoler dans la pièce d'à côté, je ne suis pas bête.

— Tu te trompes, je t'assure ! J'en bafouillais. Quand nous allons dans la pièce d'à côté, c'est uniquement pour y prendre de quoi vous soigner rien d'autre.

— Je suis déjà rentré dans cette pièce, me dit-il, il n'y a rien de plus que vous n'avez ici dans les armoires. J'en suis sûr, ça me fait bizarre, je ne sais pas pourquoi, tu as de la chance en tout cas.

Je restais silencieux, que dire de plus.

— Je ne dirais rien, tu peux me faire confiance, tous les coolies te respectent, moi plus encore.

— Merci à toi, c'est gentil.

— Non merci à toi, tu sais, j'étais sur le même bateau qui nous à amené ici, je t'ai vu prendre de gros risques devant ce salopard de Bill pour sauver ce jeune homme. Je salue ton grand courage.

— Ce jeune homme se nommait Hong, c'était mon petit frère.

— Ton frère ! Je suis désolé.

— C'est moi qui le suis, et mort de honte aussi de n'avoir pas eu le courage d'agir comme tu l'as fait. Je suis bien trop lâche. La seule chose qui me reconforte un peu, c'est que désormais il est enterré au pays à côté de ses ancêtres. J'espère que de là où il est il me pardonnera. Puis jamais je ne rentrerais au pays, je ne pourrais pas regarder mes parents dans les yeux. Je les ai déshonorés.

— J'étais bouleversé en pensant que certainement son frère avait connu le même sort que tous les autres coolies enterrés dans la prairie, je me gardais de lui

dire. Il y avait de la rage en moi, je crois bien que si Bill ou un autre de ses collègues avait franchi le pas de la porte à cet instant, je leur aurais sauté à la gorge. Je me jurais de leur faire payer, ça prendra le temps qu'il faudra, mais ils payeront.

Comme convenu, dès que je le pus, je m'empressais de rejoindre Sarah. Elle logeait dans une sorte de petit chalet un peu isolé du reste des baraquements, il ne devait pas être loin de minuit. J'apercevais au loin la lumière à travers les petites fenêtres, elle m'attendait. Discrètement, j'avançais jusqu'à sa porte. Je frappais, la porte s'ouvrit immédiatement. Je pénétrai à l'intérieur, c'était la première fois que j'allais chez elle. Sarah m'invita à m'asseoir, me servit une tasse de café, et vint prendre place à mes côtés.

— J'ai bien réfléchi, me dit-elle. La seule personne qui puisse nous aider, c'est monsieur Collins. Si nous lui faisons part de ce que tu as découvert, je suis certaine qu'il s'empressera de venir. De plus, il a suffisamment de pouvoir pour agir.

— J'y ai songé, mais j'ai peur de ce qu'il pourrait t'arriver. Bill comprendra immédiatement que cela vient de toi.

— C'est un risque à courir, et puis si nous opérons discrètement, les risques seront moindres. Je vais lui envoyer une lettre, tout se passera bien j'en suis sûre.

— Tu as raison, d'ailleurs nous n'avons pas d'autres choix, et c'est vrai que c'est un homme à qui l'on peut se fier, il nous l'a prouvé à plusieurs reprises.

Cette conversation ainsi que la décision que nous primes, me rassura, je ne m'étais pas trompé sur Sarah, mais au fond de moi je craignais pour elle. J'espérais que tout se passerait bien, mais ta mère savait trouver les mots et les bons arguments. Je me sentais bien après tout ceci, je puis savourer l'instant. Nous étions seuls dans ce petit intérieur cosy, je me laissais aller un peu au bonheur. Personne pour nous déranger, Sarah aux petits soins, tendre, j'avais très envie de l'embrasser, la prendre dans mes bras, seulement ma timidité m'empêchait de me montrer entreprenant, heureusement pour moi, Sarah dépassait ce stade.

Puis je me levai, il se faisait tard.

— Que fais-tu ? Me lança-t-elle surprise.

— Je vais retourner au dortoir, tu dois être fatiguée, j'ai assez abusé de ton hospitalité.

Elle se leva à son tour, se rapprocha de moi sans un mot. Elle prit ma main et m'entraîna sans résistance aucune de ma part dans sa chambre. Je compris. Cette situation me semblait surréaliste, pour être franc avec vous, j'étais terrifié et aussi irrésistiblement attiré. Elle lâcha ma main, prit la lampe à pétrole qui éclairait la petite pièce, et souffla sur la flamme...

Helen comprenant la suite se sentit gênée, elle se trouva un peu stupide, osant à peine regarder son père qui gardait les yeux fermés un instant, certainement pour profiter de ce merveilleux souvenir.

Sarah ne tarda pas pour envoyer une lettre, suppliant Collins de revenir sur le chantier. Elle ne précisa pas avec exactitude la cause, seulement l'extrême gravité du cas.

Plus d'un mois, s'était passé, sans qu'aucune réponse ne nous soit parvenue, nous désespérions, aurait-on une réponse un jour. Ce fut très difficile à vivre pour moi, d'une part devoir continuer à le cacher à mes compagnons m'était de plus en plus pénible. Je savais que c'était la meilleure façon d'agir. J'ai dû souvent me faire violence, j'avais comme l'impression d'être un traître. Mais vraiment le plus terrible dans tout ça, c'était que les accidents ne cessèrent pas pour autant, emmenant avec eux leurs lots de morts. C'était terrible, sitôt que l'un de nous périssait, immédiatement les acolytes de Bill, faisaient leurs entrées, pour récolter l'argent des dons faits aux défunts par ces pauvres hommes. Dans ces moment-là, j'avais l'estomac noué, j'aurais tant voulu leur crier la vérité, les voir se faire dépouiller de la sorte, en sachant que leurs économies si durement gagnées jour après jour, ne serviraient qu'à payer le whisky et les femmes. Combien de fois ai-je été au bord de tout révéler, je ne peux vous le dire. Le plus ironique dans tout ça, c'était que moi aussi j'étais mis à contribution, comment y échapper. Il fallait patienter, patienter encore.

Heureusement que ta mère était là, elle me servait de garde fou. C'est elle qui avait raison, il fallait garder la tête froide, sans oublier de s'occuper du mieux possible des hommes. Nous étions au mois de février, le froid c'était considérablement intensifié, ce qui n'arrangeait rien, surtout pas le moral des coolies. De plus, Bao n'était plus avec eux pour les remotiver. Avec le recul, ils le réalisèrent, ce fut un coup très dur à encaisser. La seule véritable chose qui n'avait pas changé, c'était malheureusement ce travail harassant. Bill sur leur dos se comportant comme un tyran. Bien sûr à présent je comprenais pourquoi il faisait prendre tant de risques aux ouvriers. Deux raisons à cela, ou bien les hommes supportaient les cadences, s'en tiraient sans dommages auquel cas l'ouvrage avançait. Où dans un deuxième cas ils périssaient, rapportant encore un peu plus d'argent à lui et ses comparses. Il était gagnant quoiqu'il se passe. À contrario, les coolies eux en payaient le prix. Je gardais l'espoir qu'un jour Mr Collins accepte de nous venir en aide.

Ce jour arriva enfin, exactement trois mois avaient passé. Comme il le fit lors de sa première visite ici Collins attendit le moment le plus propice pour nous rencontrer en toute discrétion, son apparition nous soulagea, rien n'était encore fait, mais à force de patienter nous avions commencé à perdre espoir, un poids venait de s'enlever.

Nous primes la décision de nous rencontrer chez Sarah le soir même, nous pourrions prendre le temps de l'informer avec exactitude du trafic. Il accepta, en attendant il trouva judicieux de faire une visite sur le chantier, prétextant qu'il avait été envoyé pour un contrôle de routine, bien que les régisseurs et Bill en particulier fussent surpris et déplus de sa présence, les raisons leurs semblaient plausibles, ils n'avaient aucune raison de se méfier. De plus, les délais étaient largement respectés, Bill se sentait confiant.

Collins entreprit sa visite, bien qu'ils ne se doutent pas de la raison première, les coolies furent agréable-

ment surpris de le revoir. Beaucoup de choses terribles s'étaient produites ici depuis son départ, des jours meilleurs s'annonçaient, du moins l'espéraient-ils.

Son inspection finie, il se montra ravi de l'avancée de l'ouvrage, poussant même le vice jusqu'à féliciter Bill de sa gestion.

Le soir venu, nous nous retrouvâmes chez Sarah. Je relatais ma macabre découverte en essayant de n'omettre aucun détail. Ressasser une nouvelle fois ce drame, me fut très difficile, heureusement, Sarah reprenait le cours de mon récit chaque fois que l'émotion me submergeait. Collins s'était fait silencieux tout le long, seul son visage marquait sa surprise et son indignation. Quand j'eus fini, il attendit un instant que je reprenne mon calme. Sarah me tenait la main, cette petite attention lui fit comprendre la nature de notre relation, à voir son regard nous sentions une sorte d'approbation, il semblait ravi pour nous, du moins c'est ce que je ressentis ce soir-là, même si cela ne dura que l'espace d'une seconde. Son visage se referma presque aussitôt, tant ce qu'il venait d'apprendre al-

lait au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer. L'opinion qu'il s'était faites de Bill et également des autres contremaîtres n'était pas bien haute, mais là cela dépassait l'entendement, comment une chose pareille avait-elle pu avoir lieu, il en était décontenancé, et fou de rage à la fois. L'humaniste qu'il était ne pouvait croire que des hommes étaient capables de se livrer à de telles abominations, tout ça pour une poignée de dollars. Surtout venant de la part de personnes assez bien loties. Qu'il y ait du trafic, cela faisait partie du jeu, et c'était comme ça dans la majeure partie des chantiers, mais à ce point ça dépassait l'entendement.

Nous discutâmes tout au long de la soirée essayant d'échafauder un plan. Dans un premier temps, il voulait se rendre compte sur place. Il me demanda de le mener à cette fameuse prairie. J'acceptais évidemment, cela me permettrait aussi de me recueillir sur la tombe de mon ami.

Puis si tout ce que je lui avais dit s'avérait exact, bien qu'il n'en doute pas une seconde, il prendrait les dispositions nécessaires, telles que faire intervenir les hommes de loi.

Nous partîmes au matin tous les deux, Sarah resta à l'infirmierie pour ne pas éveiller les soupçons. J'étais quasiment certain que mon absence ne serait pas plus remarquée que la fois précédente, certainement Collins trouverais, j'en étais sur, une parade. Je pus trouver le chemin sans trop de mal. Ce trajet nous permit de faire plus ample connaissance, j'avais à mes côtés une personne qui s'intéressait à moi, à mes camarades. Voulant en savoir plus sur notre pays, les raisons qui nous ont poussées à le quitter, il était maintenant au courant des conditions auxquelles nous étions sujets. Ça me faisait plaisir de parler, car je sentais qu'il s'intéressait vraiment, ce n'était pas simplement par politesse, histoire de passer le temps. Mis à part Sarah, aucune personne étrangère, n'avait eu cette empathie à notre sujet.

J'appris aussi à sur lui, il venait de Boston, avait grandi et étudié là-bas, il avait une femme et deux enfants qu'il ne voyait quasiment jamais, les déplacements incessants à travers tout le pays, s'étaient con-

sidérablement accrus dès qu'il fut engagé par la Pacific.

À quelque chose près il me fait un peu penser à vous Sam ! Comme c'est curieux.

Sam échangea un sourire plein de complicité envers le vieil homme.

— Puis au détour d'un chemin je vis apparaître, le cimetière, ou plutôt le charnier où reposait mon ami Bao et tant d'autres. Notre chariot stoppa, il en descendit et sans un mot il commença l'inspection des lieux. Je restais à ses côtés, lui montrant du doigt où j'avais repéré les tombes potentielles. En les dénombrant du regard, il n'en revenait toujours pas. La première fois, j'en avais répertorié au moins une centaine, mais en y regardant de plus près, je pense que ce chiffre devait tripler.

Alors, je me dirigeais à l'endroit où Bao était enterré, je pus lui rendre une nouvelle fois mes hommages, j'étais aussi ému que la première fois, mais malgré tout cela me faisait plaisir d'être une nouvelle fois à ses côtés, certainement pour la dernière fois. Nous restâmes une bonne partie de la journée. Collins s'était

fait assez discret ne parlant presque pas, peut être pour mieux réfléchir à la suite qu'il allait donner à cette odieuse affaire. Il m'avoua quand même être désolé et avoir très honte que ses compatriotes puissent se conduire de la sorte, que je ne devais en aucuns cas en faire une généralité. Je le rassurais à ce sujet, même si je portais une haine sans bornes pour ces sales individus, je n'oubliais pas non plus que j'avais rencontré dans ce pays, la plus belle créature qui soit, il était inutile que je lui précise de qui il s'agissait.

Puis nous partîmes pour le chantier pour y rejoindre Sarah. Il lui fit part de tout ce qu'il venait de voir, il était aussi affecté que moi. C'était inconcevable, nous avions répertorié plus de quatre cent cinquante victimes, et encore bien d'autres devaient être enfouis aux alentours.

Pour lui, la seule solution pour faire arrêter ces hommes était de les prendre en flagrant délit, sans cela, nous n'aurions aucune preuve recevable devant la justice, et ce n'était pas le témoignage d'un petit chinois qui y changerait quelque chose. C'est triste à dire, mais il fallait attendre malheureusement un nou-

vel accident, afin qu'ils recommencent leur manège, sans cela Bill et ses hommes étaient à l'abri. Connaissant leur façon de faire nous pouvions hélas ! Penser qu'il ne fraudait pas attendre longtemps.

Pour gagner du temps, il fit envoyer un télégramme au siège de la compagnie pour les informer de la situation, leur demandant aussi de faire venir les hommes de loi au plus tôt. C'était un affreux dilemme qui se jouait, nous aurions pu tout faire arrêter, et ainsi sauver certainement des vies, ou attendre une nouvelle fois qu'ils se mettent en faute. Notre décision était prise, j'espérais juste qu'une fois les événements étalés au grand jour, personne parmi les miens ne nous en voudrait. Qu'ils comprendraient nos raisons.

— C'est assez pour aujourd'hui. Si vous le permettez, nous reprendrons la suite un peu plus tard.

— Bien sûr père ! Tu dois être fatigué, la journée est passée à toute vitesse, si bien que je n'ai même pas pensé à préparer le dîner.

— Rien ne presse ma chérie.

— Je vais vous aider ! suggéra Sam. Ça me fera du bien de me remuer un peu.

— J'accepte volontiers votre proposition, merci.

— Je vous en prie, simplement dites-moi ce que vous voulez que je fasse, je suis peut-être un très grand maître d'hôtel, mais hélas ! je suis très mauvais cuisinier.

Helen et Xiang se mirent à rire à la réflexion.

— Que vous êtes bête ! Dit-elle en rougissant. Suivez-moi, monsieur, le pingouin !

Ce petit rituel s'était installé depuis quelque temps, une façon de dédramatiser les situations tendues. Un petit trait d'esprit suffisait à détendre l'atmosphère.

Helen et Sam filèrent en cuisine.

Xiang quant à lui, ne bougea pas de son fauteuil. Le récit de son histoire était presque arrivé à sa fin. Seulement, la dernière partie de son histoire était sans nul doute la plus terrible. D'y penser le rendait soucieux. Comment Helen le prendrait-elle quand elle découvrirait la vérité. Il ne pouvait lui cacher plus longtemps, elle avait le droit de savoir même si ça vie allait en être complètement bouleversée. Il ne serait en paix qu'à

**cette condition, en espérant qu'elle veuille bien lui
pardonner toutes ces années de silence.**

C'est Helen qui suggéra à Sam de prendre la plume pour écrire à son fils. Le temps s'améliorant, elle aurait beaucoup moins de difficultés à descendre en ville poster les lettres. Sam trouva l'idée excellente, il fut même étonné de n'y avoir songé plus tôt. Entretenir une correspondance lui ferait le plus grand bien, en attendant son départ. Il ne manqua pas de remercier Helen pour tous les efforts qu'elle faisait pour lui rendre la vie meilleure.

Peut-être lui aussi recevrait des nouvelles de son petit garçon, ne sait-on jamais. L'idée de pouvoir lire une lettre de son petit Tom lui donna tellement d'espoirs. Il ne perdit pas une seconde et se mit à la rédaction.

Pour ne pas laisser ses deux amis exclus, il lisait à voix haute au fur et mesure qu'il écrivait, leur demandant conseil par la même occasion. Il s'y reprit à plusieurs fois, voulant bien faire. Helen ainsi que Xiang furent touchés et à la fois un peu gênés quand il parlait d'eux.

Une fois terminé, il se leva, prit la lettre dans ses mains, se posta face à eux, et leur fit la lecture dans son intégralité.

— Qu'en pensez-vous ?

Helen le sourire aux lèvres répondit la première : « Merveilleuse ! Je suis certaine que votre petit bonhomme en sera très touché. »

Xiang opina. Helen partit lui chercher une enveloppe.

— Tenez ! Mettez-y votre lettre, mais avant n'oubliez surtout pas d'y noter notre adresse.

— Oh ! Bien sûr, j'ai failli oublier, merci.

— Je pense qu'il me sera possible de la poster dès demain.

Bien qu'il fût impatient que sa lettre parte au plus tôt, il ne voulait pas qu'Helen prenne de risques.

— Ne descendez en ville vraiment que si le temps s'y prête, je ne voudrais pas que vous preniez le moindre risque. J'ai attendu des mois, je ne suis pas à un jour prêt, promettez-le-moi !

Helen le rassura à ce sujet, argumentant qu'il n'y avait plus de danger à sortir. À la voir si convaincante,

il était difficile de savoir qui des deux était le plus impatient que le courrier soit expédié. Xiang qui était resté silencieux depuis le début, le remarqua, ce qui le fit sourire, il ne releva pas la chose ne voulant pas gêner sa fille. Tout ceci mettait de la vie, l'atmosphère régnante était des plus légère. Et puis il n'allait pas se mentir, lui aussi était tout aussi impatient.

Bien résolue, Helen descendit dès le lendemain poster la lettre. Malgré cela il allait falloir attendre quelques jours, voir plusieurs semaines avant qu'elle ne parvienne à destination. La compagnie faisait de son mieux pour acheminer le courrier dans les plus brefs délais, mais ils étaient eux aussi tributaires du temps.

C'est un matin que le courrier finit par être déposé dans la boîte aux lettres de Susan. C'est Pete qui la trouva le premier, c'était son jour de congé, Susan travaillait jusqu'à tard dans la soirée. Bien sûr il n'ouvrit pas l'enveloppe. Vers dix-sept heures, il irait récupérer Tom à l'école. Comme il allait être heureux d'avoir enfin des nouvelles de son papa. Pete se réjouissait en imaginant la tête qu'il allait faire en apprenant la nouvelle. Ces derniers temps le petit avait vécu dans une constante inquiétude, bien qu'il put avoir des nouvelles le soir de Noël où il exulta, malgré tout l'inquiétude était toujours présente.

Tous les efforts entrepris pour lui rendre un peu de joie de vivre n'avaient abouti. Il ne disait rien, mais avait vécu ses échecs avec une grande frustration. Il aimait tant ce petit garçon, ce qui lui arrivait était injuste et cruel. Plusieurs fois, il tenta des choses pour le sortir de sa mélancolie, mais aujourd'hui, bien que ne

sachant pas avec exactitude le contenu de la lettre, il en devinait les grandes lignes.

Il appela Susan à l'hôpital pour lui annoncer la bonne nouvelle, elle en fut évidemment heureuse et soulagée. Bien qu'elle savait que c'était inutile de le dire, elle lui demanda de l'attendre pour la lecture, elle ne voulait surtout pas rater la surprise de Tom. Pour ne pas faire languir l'enfant, il était préférable de ne pas l'en informer, elle ne rentrerait pas avant vingt et une heures. Pete, décida qu'il emmènerait le petit dîner à l'extérieur.

Comme convenu il récupéra l'enfant à l'école, au lieu de rentrer directement, il lui proposa d'aller faire les magasins dans Manhattan, une chose que le petit garçon aimait beaucoup, mais pour l'heure il n'avait que peu d'entrain à le faire. Il suivit Pete sans réelle excitation, même lorsqu'il lui proposait de choisir une petite babiole, l'enfant refusait, expliquant qu'il n'en avait pas envie. Les autres jours, il aurait vécu cela comme un nouvel échec, mais aujourd'hui ça lui passait au-dessus, tout ce qu'il lui tardait c'était qu'arrive le moment de la lecture.

Tous deux dînèrent dans un petit snack prêt de l'appartement, assis près de la vitre, Pete pouvait ainsi guetter l'arrivée du bus qui ramenait Susan. Il toucha à peine à son assiette, posant quelques questions à Tom, histoire de meubler un peu sans arrêter de regarder sa montre.

Enfin, le bus fit son apparition, il aperçut Susan en descendre, il souffla de soulagement.

— Regarde mon chéri, voilà ta maman !

Tom souri, lui aussi était soulagé de voir enfin sa mère, puis il était tard, d'habitude à cette heure-ci, il était déjà couché, surtout qu'il avait école le lendemain. Toute la soirée, il avait trouvé cela étrange, mais n'avait pas osé en demander la raison.

Pete, régla la note, aida Tom à enfiler son manteau, puis, ils s'empressèrent de rejoindre Susan. Elle marchait d'un pas pressé, son visage changea sitôt qu'elle les aperçut. Il lâcha la main du petit, aussitôt il courut vers sa mère, elle fit de même. Susan le décolla du sol et l'embrassa.

— Et alors ! Tu n'es pas encore couché ? Lui dit-elle d'un air taquin.

— Non, Pete a voulu qu'on aille au restaurant !

— Ah bon ! Pourquoi que se passe-t-il ?

Il arriva à leur hauteur un grand sourire aux lèvres.
Susan continua sa comédie.

— Dis-moi ! Comment se fait-il que vous soyez encore dehors à cette heure-ci ? Le petit a école demain.

Pete, entra dans son jeu : « Je n'avais pas envie de rentrer, je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça. »

Tom prit sa défense.

— Ne le gronde pas ! Il voulait juste me faire plaisir, je vais me mettre au lit tout de suite promis !

Une fois à l'appartement Susan lui fit faire un brin de toilette, et lui mit son pyjama.

— Allez ma puce ! dit bonne nuit à Pete et file te coucher !

L'enfant l'embrassa : « Merci pour la sortie, bonne nuit. Bonne nuit maman. »

Puis, il prit la direction du couloir pour y gagner sa chambre. Les deux complices riaient en silence.

— Attends Tommy ! Tu n'as rien oublié ?

L'enfant se retourna surpris.

— Non, j... je ne crois pas ! Dit-il hésitant.

— Tu es sûr ?

— Oui maman.

— Ah bon, alors tu pars te coucher sans lire la lettre que t'a écrite ton papa !

Le petit écarquilla les yeux, il se demandait s'il avait bien compris.

— Quoi ?

— Oui, tu ne veux pas lire la lettre de ton p...

— Papa ! J'ai une lettre de papa ! Il se précipita vers sa mère fou de joie, il en tremblait d'excitation.

— Vite, dépêche-toi ! Lis-moi--la. Allez maman !

— Oui, oui, voilà !

Tom vint prendre place sur les genoux de Pete, impatient que sa mère commence. Susan sortit l'enveloppe de la poche de sa blouse, la décacheta, et commença la lecture.

Mon petit chéri,

Si tu savais comme je suis heureux de pouvoir enfin te donner de mes nouvelles. J'imagine comme tu as dû être triste et inquiet pendant ces longs mois. Je te fais toutes mes excuses, je veux que tu saches que ce fut très difficile pour moi aussi. Malgré cela, j'ai réalisé combien je t'aimais, et aussi combien de fois j'ai pu te décevoir, en ne tenant pas toujours mes promesses. J'avais chaque fois une bonne raison, pensais-je. J'en oubliais l'essentiel en te laissant un peu de côté, me disant que je me rattraperais la prochaine fois. Je n'imaginai pas vraiment le mal que je pouvais te faire alors. Je réalise que tu es la chose la plus importante pour moi. Heureusement pour toi, tu à une maman vraiment exceptionnelle, et même un beau père qui

prend très bien soin de toi. Même si je ne lui ai jamais dit, j'étais trop fier pour ça.

Je pense que tu sais que j'ai eu un accident de voiture. J'ai été gravement blessé, heureusement pour moi je fus secouru par un homme et sa fille. Ils m'ont soigné, et pris soin de moi. Je peux te dire que pour moi ils font partie de la famille, ce sont des personnes exceptionnelles, j'aimerais tant que tu puisses les rencontrer un jour. La femme s'appelle Helen, c'est elle qui a pu joindre Cathy par téléphone, pour que tu puisses avoir de mes nouvelles le jour de Noël. Autant te dire qu'elle avait pris de gros risques, pour sortir malgré le mauvais temps qu'il faisait ici. Car dans la région où je me trouve, il fait très froid, la neige n'en finit pas de tomber, mêlée à un grand vent glacial. Par malchance, cet hiver fut terrible, ce qui nous empêcha de te donner de mes nouvelles plus tôt. Puis il y a Xiang, son père. C'est lui qui m'a trouvé le

jour de mon accident. Heureusement qu'il passait par là, sinon j'aurais sûrement fini gelé sous la neige. Il m'a sauvé la vie, et fait bien plus encore, je te raconterai.

Il m'a appris tant de choses importantes, qu'il me tarde de te retrouver pour te les apprendre à mon tour. Cela fera de toi un grand homme, tu peux me croire.

Très bientôt, mes blessures auront disparu, je serais à nouveau en état de reprendre la route, et surtout je pourrais enfin te serrer contre moi, et t'embrasser à m'en user les lèvres, tu m'as tellement manqué mon amour.

Je te laisse en espérant que ma lettre t'aura fait plaisir. Je te dis à très bientôt, mon petit shérif adoré. Ton papa qui t'aime plus que tout.

PS. J'avais oublié ! J'ai ton colt, il est magnifique, tout d'acier, un vrai de vrai.

Je t'embrasse très fort, je t'aime mon fils. N'oublie pas d'embrasser ta maman ainsi que

**Pete. Bientôt, tu me verras descendre ta rue,
je suis impatient.**

Ton papa Sam.

Le petit fut très ému et heureux à la fois. Il fit relire la lettre deux fois de plus, certainement voulait-il la connaître par cœur. Il avait tant attendu, espéré, son papa s'adressait enfin à lui. Puis il prit la lettre et en fit la lecture seul, suivant les phrases de son doigt, se reprenant à plusieurs fois sur certains mots. Susan et Pete le regardaient faire amusés. Pour eux aussi c'était plus qu'un soulagement, ce fut une véritable délivrance. Rien n'est plus terrible que l'incertitude, ces absences de nouvelles leur avaient fait élaborer des tas d'hypothèses plutôt macabres. Bien sûr, les nouvelles que leur avait amenées Cathy les avaient rassurés, mais le lire était plus concret.

Tom dit à sa mère qu'il voulait lui aussi écrire une lettre à son père.

— Ça lui fera plaisir, hein maman ?

— Bien sur mon ange, nous le ferons dès demain, pour une fois tu n'iras pas à l'école. Il est déjà bien tard, et puis demain je ne travaille pas, j'ai envie de profiter de toi. Bien ! Il est temps d'aller te coucher, bonne nuit à demain mon chéri.

Tom tout sourire aux lèvres fila dans sa chambre.

Dès que l'enfant fut enfin couché, Susan sortit une autre feuille de la poche de sa blouse, une lettre que lui avait adressée Sam. Celle-ci il l'avait rédigée à l'insu de ses amis, uniquement par timidité. Helen avait bien senti que l'enveloppe avait pris un peu plus de volume et de poids, elle comprit évidemment la chose. Pete, demanda à Susan si elle désirait être rester seule pour la lire, ne voulant pas se montrer indélicat. Elle le remercia de son attention, mais lui demanda de rester auprès d'elle. Il avait partagé toute cette histoire, les malheurs avec, il était tout à fait normal qu'il soit présent. Elle commença...

Ma chère Susan,

En me mettant à la rédaction de ce petit mot, je réalise déjà que c'est la première fois que je t'écris.

Certainement, ma bêtise, et mon sale caractère m'en empêchaient autrefois. Quand, j'y songe, je prends conscience que la vie avec moi n'a pas dû être toujours facile, il est un peu tard pour le faire, et cela ne servira pas à grand-chose, mais je tenais en m'en excuser. Cette épreuve qui vient de m'arriver a eu au moins un effet bénéfique, celui de me faire ouvrir les yeux, de ravalier ma fierté, tous ces longs mois, m'ont permis de me remettre en question, j'ai eu tu l'imagines beaucoup de temps pour le faire, et énormément de travail tellement la tâche était grande.

Je sais qu'il me reste encore beaucoup de chemin à parcourir, surtout pour regagner la confiance de notre fils. J'imagine comme ces

derniers mois ont dû être difficiles pour toi, j'en suis désolé. Mais je peux croire que tu as réussi à surmonter cette épreuve, connaissant ta grande force, enfin je l'espère.

Pete, était certainement d'un grand soutien, je ne le connais pas vraiment, n'ayant jamais daigné en savoir plus sur lui. Mais je suis certain que tu as auprès de toi une personne admirable, qui, je sais, s'occupe merveilleusement du petit, je tenais à le remercier, et j'espère que nous pourrions entretenir de nouveaux rapports plus amicaux, ça me ferait vraiment plaisir. D'ici peu de temps je serais en état de rentrer, mes blessures ont quasiment toutes disparu. Enfin, certaines ne s'en iront jamais, c'est délicat de te demander cela, mais j'aimerais que tu prépares le petit à mon nouvel aspect, c'est ma plus grande angoisse qu'il puisse avoir peur de moi en me voyant.

**Je vous dis à très bientôt, je suis impatient
de tous vous retrouver.**

Je vous embrasse très fort.

Sam.

Susan replia la lettre sans un mot, très touchée par ce qu'elle venait de lire. Pete, debout derrière elle, lui tenait les épaules. Tous deux finirent la soirée pour la première fois depuis bien longtemps, dans une réelle sérénité, ces quelques lignes avaient suffi.

La vie allait enfin pouvoir reprendre un cours normal

Le vieil homme sentait depuis quelque temps, que son heure allait bientôt sonner. Il était déjà surpris d'avoir pu survivre si longtemps, convaincu que les seules choses qui avaient pu le garder en vie se résument à sa fille, prendre soin d'elle le plus longtemps possible, et dans un deuxième temps, libérer sa conscience.

L'arrivée de Sam dans sa vie était tombée à point nommé, il avait toujours vu un signe du destin là-dedans. Et il ne s'était pas trompé, cet inconnu avait dans un premier temps un peu chamboulé sa vie si plate. Et au fur et à mesure que l'amitié naissait et s'amplifiait entre eux, il avait pu réaliser son vœu, en révélant son histoire qui lui pesait tant. Cependant, Xiang avait gardé un espoir en lui, une dernière chose qui pourrait le laisser partir en paix. Pourtant il attendit le dernier moment pour se risquer à en parler à son ami, en espérant qu'il veuille bien accepter, car ce n'était pas une chose facile pour lui, jamais et cela

tout au long de sa vie, il n'osa demander qu'on fasse quelque chose pour lui, préférant se débrouiller seul, quand c'était possible. Mais cette fois, l'affaire était plus sérieuse, et indispensable pour qu'il ose le faire.

C'est un matin qu'il se lança. Profitant de l'absence d'Helen. Sam prenait son café, silencieusement, Xiang quant à lui, patientait dans son fauteuil depuis de longues heures. Il y avait passé une bonne partie de la nuit, tournant les phrases dans sa tête.

Sam sentait bien que son ami semblait un peu distant, du moins un peu différent des autres jours, il n'aimait pas ça. Il prit la parole.

— Mon cher ami, j'ai l'impression que quelque chose ne va pas ? J'espère que je me trompe.

Xiang tourna lentement la tête vers lui, lui esquissa un léger sourire, un peu pour le rassurer à son sujet. Mais son regard le trahissait. Sam reprit.

— Dites-moi ! Vous savez que vous pouvez tout me dire.

— En effet, j'ai une chose à vous demander. Un très grand service. Mais avant, sachez que si vous refusez, je ne vous en voudrais pas le moins du monde.

— Je ne peux rien vous refuser.

— Non Sam ! Cette fois, ce serait une grande décision qu'il faudrait que vous preniez, cela occasionnera beaucoup de chamboulements dans votre vie. C'est pourquoi avant d'accepter par amitié, j'insiste pour que vous y réfléchissiez longuement.

— Très bien, je vous le promets, dites-moi tout.

— Ce n'est pas facile pour moi de le dire, mais c'est la chose qui me tient le plus à cœur. Je ne peux le demander qu'à vous. Mon cher ami... Je sens que je vais bientôt partir.

Sam fut littéralement sonné par ces mots, il ne s'attendait vraiment pas à cela.

— Qu'est ce que vous me racontez comme sottises, je ne veux pas vous entendre dire des choses pareilles !

— C'est très sérieux au contraire. Il y a un bon moment que je lutte, mais cette fois je suis à bout de forces, je n'arrive plus à faire semblant, c'est bien trop difficile. J'ai essayé le plus longtemps possible pour préserver ma fille, vous aussi, mais cela m'a demandé énormément d'efforts.

Sam, ému et en colère de n'avoir rien remarqué, se sentit coupable, il essaya de le rassurer.

— C'est sûrement un peu de fatigue, rien de plus ? D'ici quelques jours, tout ceci sera rentré dans l'ordre.

— Non, ce n'est pas la peine, ce n'est pas grave, je m'y suis préparé, je n'ai pas peur je vous l'assure, il est temps voilà tout. Mais pour que je puisse partir tranquille, j'ai un immense service à vous demander. Approchez-vous de moi mon ami.

Ce qu'il fit, il vint s'asseoir sur un des accoudoirs du fauteuil. Xiang lui prit les mains, plongea son regard dans le sien. Sam commença à s'effondrer.

— Ne pleurez pas, je vous en prie ! Faites-moi plaisir. La voix tremblante, les sanglots retenus au fond de sa gorge il poursuivit.

— Je suis bien trop fatigué, mais avant tout, je dois vous dire que je suis très heureux que nos chemins se soient croisés. L'amitié et la joie de vivre que vous nous avez donné, sont de véritables trésors.

Jamais même dans mes rêves les plus fous je n'aurais imaginé qu'une chose comme celle-ci soit possible. Vous avez fait tellement, j'ai changé grâce à vous, j'ai

pu enfin me délivrer de tout ce qui me pesait. Peut-être le plus important, j'ai trouvé le courage de dire à Helen combien je l'aimais, ça n'a pas de prix. Tout ça, je vous le dois, vous êtes une personne formidable, vous aussi, vous avez changé. Je suis très fier de ce que vous avez accompli.

Sam, ne pouvait répondre, tant il était bouleversé, juste des sourires mêlés à un flot de larmes. Le vieil homme n'était pas en reste non plus, il se tut un instant pour retrouver ses moyens afin de lui faire sa demande. Ce fut inutile, Sam le devança.

— Je suis bien évidemment d'accord, je n'ai même pas à y réfléchir plus longtemps. Pour tout vous dire, j'en suis très heureux, et honoré de votre confiance. Je vous promets que je ferai tout mon possible pour m'occuper de votre fille aussi longtemps que je vivrai. Je vous en fais le serment.

Il sera très fort le vieil homme dans ses bras.

— Merci, merci de tout mon cœur.

— Vous me donnez enfin l'opportunité de faire quelque chose pour vous deux. C'est moi qui vous re-

mercie. Mais ne soyez pas pressé de nous quitter, rien ne presse ! Lui lança t-il.

Xiang sourit à cette réflexion.

— Promis, puis, j'ai encore des choses à révéler à ma fille, je ne pourrai m'en aller avant, du moins je l'espère.

— Surtout ne parlez de notre conversation à ma fille, qu'une fois que ce sera le moment opportun, vous me comprenez ?

Une dernière poignée de main scella le pacte entre les deux hommes.

L'ambiance devenue peu à peu plus légère. Xiang était heureux et soulagé. Plus aucun souci ne pesait sur lui désormais.

Ce ne fut pas le cas de Sam, encore bouleversé et inquiet à la fois, il redoutait le moment fatidique, qui hélas, il avait compris, ne tarderait pas. Une fois de plus il se sentait complètement impuissant, si son ami avait décidé de partir, rien ne pourrait l'en empêcher. Pour atténuer sa peine, il se força à penser à des choses plus positives. Son fils qu'il allait bientôt pouvoir embrasser, mais cela ne durait que l'espace de

quelques secondes, les images de Xiang lui revenaient sans cesse. Il redoutait de se réveiller, et de trouver son ami sans vie. Tout ceci le travaillait, il tentait de rester éveillé le plus possible, d'être réactif au cas où. Mais bien évidemment la fatigue et le sommeil, gagnaient cette lutte inutile.

Cela dura une poignée de jours, et c'était chaque jour un nouveau soulagement pour lui de voir Xiang au matin. Helen qui ne se doutait absolument pas de la situation continuait de vivre comme à son habitude.

C'est Xiang qui fut le premier debout ce jour-là, attendant patiemment que tout le monde soit levé. Aujourd'hui, il avait décidé d'en finir avec son histoire, le temps pressait. C'est très angoissé qu'il se préparât à révéler son plus lourd secret.

Puis Helen apparut, Sam ne tarda pas non plus à les rejoindre. Il se sentit soulagé une fois de plus d'y trouver son ami, même s'il le trouvait un peu différent ce matin. Il ne posa aucune question.

Le vieil homme les laissa terminer de déjeuner. Certainement voulait-il gagner du temps, tout en sachant qu'il ne pouvait plus reculer.

Il se décida enfin.

— Mes chers enfants, approchez, je vous en prie. Dit-il d'une voix tremblante.

Une fois près de lui il poursuivit.

— Il est temps pour moi d'en finir avec mes secrets. Enfouir les choses, se taire est une chose assez simple, mais voilà, c'est extrêmement difficile ensuite de les

refaire émerger. Il saisit les mains de sa fille, inspira un grand coup, et dit.

— Mon enfant, ce que tu vas découvrir aujourd'hui, risque de te faire souffrir, et plus encore je le sais. Je m'étais juré de le garder pour moi aussi longtemps que je vivrais. Mais les choses ne sont pas si faciles, je sais que même si tu dois en souffrir, tu dois aussi connaître la vérité. Ma plus grande crainte c'est qu'après ça tu me haïsses. Je le comprendrais, mais, sache que tout ce que j'ai fait, c'était par amour pour toi, même si je réalise aujourd'hui, que je m'y suis mal pris. Helen se sentit perdue, une sorte d'angoisse mêlée à une grande émotion venait de l'envahir. Inconsciemment, elle chercha de l'aide dans les yeux de Sam, qui ne put que lui sourire timidement, se sentant aussi démuni qu'elle.

Xiang poursuivit.

— Pour que tu comprennes comment les choses se sont passées, je suis obligé de reprendre dans l'ordre. Et continuer où nous nous sommes arrêtés la dernière fois.

— Pour être bref, le plan que nous avons élaboré se déroula presque parfaitement, les hommes de Bill furent pris sur le fait. Le piège se referma sur eux sans qu'ils comprennent ce qui se passait. Ils n'avaient plus aucune échappatoire et furent tous arrêtés. Les soldats les emmenèrent pour un interrogatoire, aucune personne impliquée ne devait passer au travers. Le plus important c'était bien évidemment que Lewis et surtout Bill soient dénoncés par leurs complices. Ce qui ne tarda pas, aucun des hommes arrêtés, ne résista très longtemps, ce n'était pas une grande surprise.

Au petit matin, Lewis ainsi que Bill furent tirés de leur sommeil par des hommes en armes. Et conduits menottés jusqu'à une diligence spécialement préparée pour eux. Ils traversèrent tout le chantier, devant les ouvriers médusés, ignorants de ce qui se passait.

Lewis marchait tête baissée, sanglotant. Il était difficile de reconnaître l'homme si arrogant et monstrueux qu'il était, il y a peu de temps encore. Seul Bill marchait droit, la tête bien haute, il semblait ne pas être touché par les événements. Je me tenais à côté de Sarah quand il arriva à notre hauteur, il stoppa, me fu-

silla du regard, il s'approcha un peu plus près de moi, un petit rictus se dessina sur son visage, à voix basse il me dit.

— Tu es content de toi mon petit singe, tu crois que c'est fini entre-nous. Ne te réjouis pas trop vite, je reviendrais, je te le promets.

Le soldat chargé de l'escorter le poussa en avant. Il prit place dans la diligence au côté de Lewis toujours en pleurs. Puis ils furent emmenés en cellule.

Leurs procès furent des plus brefs, rien ne pouvait plaider en leur faveur, bien que je fusse témoin, je n'eus pas l'autorisation de témoigner au tribunal. Cela n'aurait rien changé d'ailleurs, ils furent reconnus coupables et condamnés à la pendaison. Ils attendirent le jour de leur exécution dans un fort militaire sous bonne garde.

Quand les coolies furent mis au fait du trafic, ils en furent à la fois sidérés et furieux, le mot est faible pour décrire exactement le ressenti de ces hommes. La sanction qui venait de tomber sur Bill et ses complices, réussit à peine à atténuer leur indignation.

Puis le travail reprit son cours, la compagnie détacha sur place de nouveaux contremaîtres, mais cette fois-ci sous le contrôle sévère de Collins. Tout ce qu'il avait mis en place lors de sa première visite fut à nouveau appliqué. Les hommes purent reprendre le travail dans des conditions correctes. Pour Sarah et moi, un énorme poids venait de s'enlever, nous pouvions désormais espérer de jours meilleurs, sans appréhension.

C'est à cette période que je tombais malade, tous les événements récents y contribuèrent, le contrecoup je pense, mêlé à une épidémie de grippe qui faisait des ravages, il n'en fallut pas plus pour que je me retrouve alité, dans un état de fatigue avancé. Inutile de préciser qui prit soin de moi, Collins aussi passait très souvent prendre de mes nouvelles, sans compter les coolies qui par la même occasion me remerciaient pour ce que j'avais fait pour eux.

Bien que mal en point, fiévreux, j'étais heureux que la situation de ces hommes s'améliorât un peu, c'était toujours ça de gagner, l'ouvrage restait toujours aussi ardu, les conditions climatiques étaient à la limite du

supportable, bien qu'ils fussent un peu mieux équipés.
Et toujours la dynamite continuait d'exploser.

La voix de Tin me tira brusquement de mon sommeil, je mis un certain temps à reprendre mes esprits. Il m'apprit l'évasion de Bill, et que Lewis avait été tué lors de leur fuite. Les soldats avaient lancé des recherches, mais il restait toujours introuvable, une chose était certaine il avait été blessé lors de son évasion, il y avait fort à parier que sa cavale serait brève. J'espérais qu'ils aient raison, mais j'avais comme un mauvais pressentiment, je ne sais quoi qui me rendait pessimiste. Puis Tin me quitta, je restais seul perdu dans mes pensées, en attendant Sarah. Pour l'heure, elle s'occupait de l'infirmerie, et je savais qu'elle préférait me rejoindre au dortoir qu'une fois celui-ci vide.

Seulement les heures s'écoulèrent et toujours aucune visite. Je passais la journée à attendre, mais au soir toujours rien. Quand mes camarades furent rentrés du chantier, je demandais si au moins ils l'avaient aperçue. Tous furent catégorique personne ne l'avait

vue de la journée. Tin se proposa d'aller voir jusqu'à sa cabane. Il revint moins de vingt minutes après, à sa mine je compris qu'il n'en savait pas plus. Sans qu'il me dise quoi que ce soit, je lui demandai de courir prévenir Collins. Il se chargea d'organiser les recherches, tous les hommes disponibles furent réquisitionnés.

Trois jours s'étaient passés, Sarah restait toujours introuvable, les soldats intensifièrent les recherches, bon nombre de mes compagnons se joignirent à eux, seul Collins resta à mes côtés m'offrant son soutien. L'idée qu'elle ait pu être tuée ne me quittait pas. Il m'arrivait parfois sans que je ne m'en rende compte, de repasser aux endroits que j'avais déjà fouillés, Collins qui gardait son sang-froid orientait les recherches. Ensemble, nous cherchâmes pendant des heures, mais toujours rien. Je quittais Collins un instant et partis m'isoler à l'infirmierie.

Ce qui me marqua dès mon entrée, ce fut le silence qu'il y régnait. C'était bien la première fois que je voyais cet endroit vide de toute âme, il faut dire que

depuis le début de l'affaire et du procès, la compagnie avait fait quelques petites modifications sur le chantier, transférant dans un premier temps les blessés dans des lieux mieux adaptés, non pas par souci de bien être pour eux, mais surtout pour faire bonne impression, ils s'achetaient une bonne conscience.

Tout ceci était évidemment relaté par la presse, tout ce qui pouvait leur faire ombrage y était volontairement occulté.

Sam intervint : « La politique ! »

— Oui mon ami vous avez raison.

Je profitais de cet instant de répit si rare pour me remettre les idées en place, et souffler. J'étais là étendu sur un des lits, les yeux clos, malgré cela je n'arrivais pas à retrouver mon calme, au contraire mes angoisses n'avaient cessé de s'amplifier. Quand soudain ! Je ne sais pourquoi je me levai et me dirigeai machinalement vers la porte de la petite pièce où Sarah m'avait offert mon premier baiser. À mesure que j'approchais, l'angoisse montait en moi. Je saisis la poignée, colla mon oreille à la porte, j'avais peur.

Ce n'était qu'une intuition, mais au fond de moi je sentais sa présence. J'ouvris.

Xiang se tut, ses lèvres frémissaient, Helen et Sam n'osèrent poser la moindre question, ils attendirent que le vieil homme reprenne de lui-même. L'instant dura plusieurs longues minutes, pendant ce laps de temps Sam prit la main d'Helen. Puis Xiang avala une gorgée de thé, inspira.

— J'ouvris la porte : « Sarah tu es là ? » dis-je.

Personne ne répondit, cependant je percevais des sons très faibles, je m'approchais dans l'obscurité cherchant à taton. C'est alors que ma main effleura sa chevelure.

« Sarah ! » criais-je. « Est-ce que ça va ? Réponds-moi ! » Je quittais la pièce affolé pour y prendre une lampe à pétrole sur l'une des étagères, j'allumais et me pressai vers elle. Je la découvris blottie contre la cloison, la tête entre ses genoux. Son corps tremblait, je me baissais : « C'est moi c'est Xiang, n'ai plus peur tout est fini » doucement elle leva la tête faisant face à la lampe.

Quand son visage apparut dans la lumière, je faillis m'écrouler du choc. Tout son visage ensanglanté, tuméfié avec des plaies innombrables sur toute sa figure. Je tombais à genoux désemparé n'osant la toucher de peur de lui faire du mal. Je pleurais de rage, j'hurlais maudissant ce salopard, ce lâche !

Puis je sortis en courant de l'infirmierie pour alerter, trouver de l'aide.

Sarah fut prise en charge, et conduite au fort militaire où des soins adaptés lui furent prodigués. Hélas, je ne fus pas autorisé à la voir, il m'était interdit de pénétrer à l'intérieur. Heureusement que ce brave Collins me tenait informé de son état.

Bill quant à lui restait introuvable. Sarah mit pratiquement un mois pour se remettre de ses blessures. Elle put enfin sortir et regagner sa cabane sous bonne garde. Collins vint m'avertir et me conduisit auprès d'elle. Je crevais d'envie de la retrouver, mais Collins m'informa qu'elle ne souhaitait voir personne moi y compris, surtout moi « Pourquoi ? » Demandais-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais je pense qu'il vous faut insister elle a grand besoin de vous j'en suis persuadé.

J'étais bien d'accord avec lui et bien décidé à la voir, quitte à la supplier. Il était clair que je ne repartirais pas sans l'avoir vue.

La cabane apparut au bout de notre chemin, deux soldats y montaient la garde. Les volets étaient clos, l'unique preuve de sa présence, était la fumée qui s'échappait de la cheminée.

Collins s'avança vers les deux hommes pour leur dire de me laisser passer. Ils s'éloignèrent en sa compagnie. Je tapais à la porte un peu timidement. N'entendant pas de réponse je recommençais en accentuant le poids de mes coups. Toujours rien.

— Sarah c'est moi c'est Xiang ! Ouvre-moi je t'en prie. J'insistais : « S'il te plaît, laisse-moi te voir, je m'en veux tellement, si tu savais comme j'ai honte de moi, je n'ai même pas pu te protéger, je te fais mes excuses. Dis-moi ce que je dois faire pour que tu me pardonnes, je t'en prie ! »

La porte s'ouvrit enfin. L'intérieur était sombre je devinais juste sa silhouette. J'osais un pas vers elle, elle recula aussitôt. « Je suis si désolé. » Elle ne répondit pas restant à distance adossée à la cloison. Je ne savais que faire, je restais là silencieux un peu stupide, ignorant comment agir au mieux. Ce silence parut durer une éternité, une sorte de malaise s'était installé dans la pièce. Au bout d'un moment, je pris mon courage à deux mains.

— Enfin, Sarah parle-moi ! Que c'est-il passé ?
C'était Bill !

Elle éclata en sanglots et vint se blottir contre moi.

— Dis-moi, je t'en prie, je ne pourrais t'aider autrement

— C'est si dur ! J'ai si honte, il a gagné ce monstre !

— Non il payera tôt ou tard, les soldats le retrouveront.

— Combien devra-t-il payer pour un viol ?

Xiang regarda Helen.

— Tu ne peux imaginer ce que je ressentis, jamais je n'aurais pu penser à une chose pareille.

Helen fixait son père sans pouvoir répondre, la gorge nouée, les yeux emplis de larmes. À ce moment-là, Xiang baissa son regard.

— Tu sais maintenant. Voilà pourquoi il m’a été si difficile de t’en parler avant, mais je ne peux revenir sur ce qui est fait.

Helen sembla étonnée par ces mots, Sam lui comprit immédiatement, machinalement il serra la main de sa fille comme pour lui montrer son soutien. Elle resta perplexe jusqu’au moment où elle sépara sa main d’un geste brusque de celle de Sam.

— Non ! Dis-moi que c’est faux ! dit-elle le suppliant, son visage devenu pâle.

— Dis-moi que je ne suis pas la fille de ce monstre ! Helen pleurait se tenant la tête entre ses mains. Sam la prit par les épaules.

— Je suis certain que ce n’est pas le cas, calmez-vous !

— Sam a raison ma chérie calme toi, je n’ai aucun doute à ce sujet. Il n’y a vraiment rien de cet homme en toi, tu peux me croire. Tu es et tu à toujours été mon enfant, notre enfant.

— Comment peux-tu en être sûr ! C'est impossible !
cria-t-elle.

— Je le sais cela me suffit.

Elle se leva, et partit se réfugier dans sa chambre, personne n'essaya de la retenir, elle devait digérer seule. Pour l'heure aucun argument n'aurait suffi.

— Je m'en veux dit Xiang, j'ai fait une énorme bêtise en lui révélant la vérité.

— Je ne pense pas, il le fallait, je sais que c'est un choc pour elle, mais nous connaissons sa force, elle passera au dessus. Dès qu'elle aura réussi à prendre le recul nécessaire.

— Je l'espère. Mais je crains qu'en ayant voulu me débarrasser de mon fardeau à tout prix je n'ai pas pensé une seconde que j'allais alourdir celui de ma fille, je lui ai fait assez de mal comme ça tout au long de sa vie.

— C'était nécessaire je vous le répète, pour vous, mais également pour elle.

— J'aurais peut-être pu occulter cette partie de notre histoire, personne n'aurait rien su.

— Oui, c'est certain, mais soyez franc avec moi, vous seriez-vous senti mieux en gardant encore vos secrets.

— Je le reconnais, mais c'était peut-être le prix à payer pour ne pas faire plus de mal à ma fille. Je n'ai pensé qu'à moi.

— Que vous culpabilisiez est une chose normale, mais vous avez fait le bon choix, j'en suis convaincu. Malgré le mal que ça lui fait, elle aussi avait besoin de savoir, c'est dur à encaisser, mais nous sommes là pour la réconforter n'est-ce pas.

— Vous avez raison Sam, merci.

Helen réapparut au bout d'un petit moment, elle pénétra dans la pièce, elle s'approcha de son père s'agenouilla et posa la tête sur ses jambes, une posture qu'elle adorait lorsqu'elle était petite, quand elle avait peur de l'orage où seulement lorsqu'elle voulait un câlin. C'était dans ces moments-là qu'elle se sentait le plus près de son père. Les gestes remplaçaient les mots d'amour si rares.

— Je suis ta fille, je le sais.

Xiang se mit à pleurer, lui caressa la tête. « Oui ma fille adorée, tu es mon unique trésor. »

— Je suis prête à entendre la suite, si tu le veux bien.

— Oui, je reprends. Quand ta mère m'annonça ce qu'elle venait de subir, je faillis m'écrouler du choc, machinalement je repoussais son étreinte et je quittais la cabane à toute vitesse, je courais en hurlant de rage vers le ciel jusqu'à ce qu'une roche au sol me fasse trébucher. Je restais étendu, haletant, mon cœur cognait dans ma poitrine, les larmes me coulaient dans la gorge. Je ne sais pas pourquoi j'eus cette réaction, fuir au lieu de rester à ses côtés, je ne le sais toujours pas aujourd'hui. Ce que je savais par contre c'est que ce monstre devait payer, trop de personnes avaient souffert par sa faute, peu importe les conséquences, je devais le faire. Fou de rage je pris le chemin de l'endroit où j'avais caché le colt.

Je n'avais qu'une envie, venger Sarah, mais Bill restait introuvable. Peu à peu, les recherches se firent moins intenses, la plupart pensaient qu'il avait fini par succomber à ses blessures, et qu'il avait sûrement fini au fond d'un fossé pour servir de repas aux ani-

maux. Je ne croyais pas à cette hypothèse, pour moi il vivait toujours j'en avais la certitude. En attendant, je m'occupais de Sarah au mieux. Elle me fit comprendre qu'elle ne pourrait aller mieux qu'à la condition qu'elle quitte cet endroit. J'étais bien décidé à la suivre, seulement nous ne savions où aller. Pour elle impossible de rentrer dans sa famille qui vivait bien trop loin, et surtout ils n'auraient certainement pas accepté ma présence. Une chose était sûre nous ne pouvions plus rester. J'en parlais à mes amis, un des coolies me proposa de nous conduire auprès d'une famille de chinois qui vivait en ville depuis bien longtemps. Ils tenaient une blanchisserie, et pour lui ils seraient en mesure de nous accueillir au moins le temps que nous trouvions une meilleure solution. J'en parlais à Sarah dès le lendemain, pour elle peu importe l'endroit tant que ce n'était pas ici.

Ce matin là, après avoir fait mes adieux à tous mes camarades, nous quittâmes cet endroit pour toujours, c'est Collins qui nous conduisit à la ville. Une nouvelle vie s'apprêtait à commencer, cependant j'avais beau-

coup de peine de quitter ces hommes. Tous mes amis étaient présents pour me faire leurs adieux, Tin s'approcha et me tendit un petit sac de toile : « Ça vous aidera » j'ouvris, il contenait plusieurs billets, tous s'étaient cotisés.

Sarah et moi fûmes très émus, nous avons tenté de refuser, mais c'aurait été leur faire offense. Puis le chariot nous emmena loin d'eux, c'était la dernière fois que je les vis.

Nous fûmes accueillis par la famille Wong, des braves gens, un couple et leur unique fille. Ils n'étaient pas bien vieux, la quarantaine tout au plus, mais, ils en paraissaient vingt de plus, eux non plus n'avaient pas eu la vie facile. Ils n'eurent aucune réticence à recevoir une blanche chez eux, ils avaient entendu parler d'elle et de tout ce qu'elle avait fait pour les chinois, pour eux c'était un honneur de l'aider à leur tour. C'est comme ça que je devins blanchisseur, j'aidais de mon mieux au magasin en m'occupant aussi bien des livraisons que de diverses tâches. Sarah reprit peu à peu goût à la vie, elle aussi se rendait utile,

ça lui occupait l'esprit, et puis ta mère n'était pas du genre à rester inactive. Je lui demandais de faire quand même attention à elle, je voyais bien qu'elle n'était pas encore remise, mais il y avait autre chose...

De petits symptômes apparaissaient, Sarah comprit ce qui se passait en elle, tu étais en train d'arriver ma chérie. Le problème c'est qu'elle n'acceptait pas sa grossesse, vous pouvez comprendre pourquoi. Elle me cacha son état tant qu'elle le put, son comportement envers moi changea aussi, je ne comprenais pas, mais je n'osais aborder la question, prenant sur moi en espérant que le temps arrangerait tout. J'appris la nouvelle de la bouche de madame Wong. Un matin où je préparais le linge que je devais livrer à un hôtel de la ville, Mme Wong me fit une remarque : « Ton amie n'est pas très bien en ce moment, c'est normal, mais je suis contente pour vous » je me rappelle lui avoir souri par politesse, sans avoir compris l'allusion, je me demandais juste pourquoi elle m'avait dit cela, j'étais à dix mille lieues de me douter de ce qui se passait. Toute la journée, cette réflexion trotta dans ma tête. C'est seulement le soir venu assis sur le lit de notre petite chambre, alors que je regardais Sarah que je

compris, en réalisant je me suis senti bizarre. Il fallait que j'en sois sûr, je me levai m'approcha d'elle.

— Qui à t-il ? Me demanda-t-elle ?

— C'est vrai ce que m'a dit Mme Wong

— De quoi parles-tu ? Me dit-elle sur la défensive.

— Bien, que nous allons avoir un enfant !

Elle me fusilla du regard : « Elle t'a raconté n'importe quoi ! » Puis elle sortit de la pièce furieuse.

Je décidais de ne pas en rester là, je la suivis et la retint par le bras.

Elle se retourna brusquement tenta de se dégager : « laisse-moi tranquille ! »

— Non Sarah ! Je sais ce que tu ressens, je le comprends très bien, mais je suis là à tes côtés ensemble nous réussirons à dépasser cette épreuve.

— C'est facile à dire pour toi ! Jamais je ne pourrais aller mieux, et je ne veux pas de cet enfant !

Puis elle descendit l'escalier et sortit de l'immeuble.

— Je comprenais sa réaction dit Xiang en regardant sa fille. « Elle a eu un peu le même sentiment que toi, tous ces doutes naturels. Mais tu peux me croire, ses craintes se dissipèrent à la seconde où elle posa son

premier regard vers toi. Je la retrouvais enfin, elle irradiait de bonheur, je n'étais pas en reste. Je flottais je n'arrivais pas à réaliser que ce petit être si magnifique était à moi. Ce fut pour nous le plus beau moment de nôtre existence. »

D'entendre tout ceci réconforta Helen, et plus encore. Recevoir un tel témoignage d'amour avait pour elle une valeur inestimable, et valait bien d'avoir attendu toute sa vie pour l'entendre.

Xiang poursuivit.

— Ta naissance fut fêtée dignement, la famille Wong nous en fit la surprise ils furent formidables, tous leurs efforts avaient pour seul but que nous nous sentions en famille. Je dois dire qu'ils y avaient réussi, ils ont tant fait pour nous et pas seulement au niveau matériel, leur infinie bonté et leur délicatesse nous fit quasiment oublier toutes nos blessures. Tu venais de naître et déjà tu héritais d'une petite famille en admiration devant toi. Ils prirent une place essentielle dans nos cœurs, encore aujourd'hui je les bénis.

Les mois avaient passé, tu grandissais doucement, ta mère était à nouveau heureuse. La vie devenait simple et tranquille, nous avions tout pour être heureux. Seulement malgré tous mes efforts je n'arrivais à profiter pleinement de la situation, il y avait encore en moi une sorte de monstre qui me rongait de l'intérieur, sitôt que je me retrouvais seul livré à mes pensées, ce mal-être émergeait à nouveau. Je compris que je n'avais pas réussi à tourner la page. Malgré ce déluge de bonheur qui allait au-delà de toutes mes espérances, je ne pouvais oublier Bill, comme si je craignais qu'il ne réapparaisse et me prenne tout ce qui comptait le plus pour moi. Je m'aperçus aussi que j'avais gardé toute ma haine envers lui. Parfois, je me faisais peur, moi qui croyais pourtant me connaître je réalisais qu'il y avait un aspect de ma personnalité qui m'était inconnu jusqu'alors, cela me faisait peur. Une chose était sûre, c'est que je ne connaîtrais jamais la paix, je devais apprendre à vivre avec. Je crois bien que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me renfermer et garder mes sentiments, cela s'amplifia un peu plus chaque jour sans que je le réalise véritablement.

Je regrette de ne pas avoir eu la force d'en parler, si j'avais mesuré les conséquences que mon attitude allait engendrer pour le reste de ma vie, et combien j'allais faire du mal aux gens que j'aime. Tu le sais mieux que personne ma chérie.

Helen acquiesça avec un regard empli de tendresse, une façon de lui montrer qu'elle ne lui en voulait pas. Ce qui était vrai.

Sam demanda.

— Et vous n'avez plus jamais entendu parler de Bill ?

— Helen venait tout juste d'avoir un an. Je me souviens de ce jour comme si c'était hier, j'avais eu une journée très chargée, beaucoup de livraisons de part et d'autre de la ville. Le gros de notre clientèle était les hôtels, il faut dire qu'ils émergeaient à une vitesse folle, la ville faisait face à une démographie croissante, voire frénétique, des gens arrivaient en masse de tous les coins du pays. À cette époque, il y avait beaucoup de pénurie de logements. Les affaires étaient florissantes, et tout le monde avait droit à sa chance de ré-

ussite, à condition bien entendu de se retrousser les manches.

Il commençait à se faire tard, je n'avais pas arrêté de la journée, et n'avait qu'une envie livrer ma dernière commande et rentrer. Cet hôtel était situé au nord de la ville assez loin du centre. C'était des nouveaux clients, donc pour moi la première fois que je m'y rendais, j'eus un peu de mal à le trouver. J'arrivais enfin, l'établissement était posé au bout d'une impasse assez mal éclairée, pour tout dire l'endroit n'était pas très accueillant, mais, peu importe, pour nous c'était un client avant tout. Je gravis les marches qui menaient à la terrasse. Au pied du petit immeuble, je jetais un coup d'œil rapide à la façade. La peinture écaillée, et la plupart des volets dans un piteux état, rien de très hospitalier, il n'y avait bien que le petit panneau portant le nom de l'établissement en suspension sur lequel était gravé le nom « The Golden Hôtel ». Un nom bien prétentieux au regard de la vétusté des lieux pensais-je. À mon arrivée devant le seuil un homme sortit, me toisa d'un air dédaigneux, en regar-

dant ma charrette au bas des marches il comprit qui j'étais.

Il me lança alors.

— Les livraisons c'est de l'autre côté ! Tu es en retard, je devrais te demander une remise ! Allez, ne traîne pas !

Je ne pris pas la peine de lui répondre et j'obéis, tout ce qui comptait pour moi était de retrouver ma femme et mon enfant. Je tirais ma charrette la tête baissée pressé, quand elle se bloqua net dans sa progression, son arrêt brutal me fit lâcher et trébucher. Au moment où je tentais de me relever je reçu un coup violent au visage qui me renvoya la tête en avant au sol...

Je ne sais comment, mais lorsque je repris connaissance je me suis retrouvé dans une pièce sombre et froide, certainement une cave. Mon crâne me faisait horriblement mal, j'avais le goût du sang dans la bouche, je sentais certaines de mes dents bougées, mes bras et mes jambes étaient entravés par des lanières de cuir, il m'était impossible de faire le moindre geste. Qu'est ce que je faisais là ? La réponse ne tarda pas à

venir, la porte de la pièce s'ouvrit peu après, elle fit entrer de la lumière. Une silhouette sombre apparue dans l'encadrement, je ne voyais pas très bien, mais la vue de l'imposante masse qui se tenait devant moi ne laissait aucun doute, c'était lui...

C'est étrange, mais bien que je fus surpris, je n'eus pas peur comme si je m'attendais à cette rencontre, peut-être au fond de moi l'avais-je souhaité pour en finir.

Je ne sais pas exactement, c'est difficile à dire. Il s'approcha sans se presser, sûrement savourait-il ce moment. Comme il en avait l'habitude il se baissa pour se mettre à ma portée, à voix basse très calmement il me dit.

— Tu ma manqué, je suis très content de te revoir, et toi ?

Je restais silencieux. Il reprit.

— Tu es devenu muet, ou bien c'est ta mâchoire qui te fait un peu mal. Je suis désolé j'ai du cogner un peu trop fort, j'espère que tu ne m'en veux pas ? Je t'avais dit que ce n'était pas fini entre nous et je tiens toujours mes promesses ! Aujourd'hui, il n'y aura per-

sonne pour te venir en aide n'y ta salope, n'y Collins, personne tu m'entends ! C'est entre toi et moi, il n'y a pas un jour où je n'ai pas espéré ce moment-là, je pourrais te briser le cou d'une main, mais ce ne serait pas amusant j'ai une meilleure idée. Il se redressa me tourna le dos et marcha d'un pas tranquille jusqu'à une étagère où était alignées des bouteilles. Il se saisit d'une, fit sauter le bouchon et porta le goulot à sa bouche. Dans la seconde il revint vers moi prit ma bouche de sa main, et m'y versa le reste de la bouteille jusqu'à ce qu'elle soit vidée. L'alcool qui coula me brûlait, il comprimait mes lèvres pour être sûr que j'ingurgite le tout. J'étais à deux doigts de m'étouffer.

— On m'a dit que tu étais devenu papa, une jolie petite fille parait-il ?

Je me débattis dans tous les sens, essayant vainement de lui répondre.

— Tu ne t'imagines quand même pas que c'est toi qui as pu faire une enfant aussi belle ! Regarde-toi dans une glace pauvre clown ! Je pense au contraire que c'est le petit cadeau que j'ai laissé à ta belle infir-

mière ! Il se mit à rire, et soudainement cessa, son regard se fit menaçant.

— Je vais reprendre ce qui est à moi ! Je veux que tu le sache avant de crever.

Il relâcha ma tête. Et quitta la pièce me laissant seul dans le noir. La tête me tournait l'alcool sûrement, mais aussi mon angoisse, mes nerfs étaient à vif. Je me débattis avec rage, mais rien n'y faisait, j'étais pris au piège.

Vous n'imaginez pas comme j'avais peur, peur qu'il t'enlève à moi, peur qu'il s'en prenne à ta mère. C'était impossible que je le laisse agir, pourtant j'étais impuissant, l'effet de l'alcool s'amplifiait, si bien que je perdis connaissance...

Je sentis la pression sur mes poignets, j'émergeais difficilement, je pus cependant deviner la présence d'une femme : « Ne bougez pas ! me dit-elle. Laissez-moi faire ! » Elle finit par me libérer et m'aida à me relever.

— Dépêchons-nous il va revenir !

— Qui êtes-vous ?

— Ce n'est pas important, il faut sortir d'ici !

— Qui était-elle ? demanda Helen.

— Une jeune fille qui travaillait dans cet hôtel, elle avait vu Bill me molester de sa fenêtre. À ses dires, il ne s'était pas bien conduit avec elle, ce qui ne

m'étonna pas. Elle fit preuve d'un grand courage pour me sortir de ce pétrin. Je n'ai jamais su son nom, n'y à quoi elle ressemblait exactement, mais une chose est sûre nous lui devons beaucoup.

L'air frais me fit reprendre mes esprits, je quittais cet endroit à toute vitesse, je ne sais combien de fois je trébuchais dans ma course, la douleur, le manque de souffle devenaient secondaires tant mon anxiété était grande. À me voir détalier de la sorte les gens on certainement du me prendre pour un fou, il y avait de ça, rien ne pouvait m'arrêter, j'étais prêt à tout.

J'arrivais enfin au pied de l'immeuble, je t'aperçus tenant la main de ta mère, tu n'imagines pas le soulagement de vous voir je m'appuyais contre une barrière, à la limite de flancher tout mon corps était en-

dolori, à ce moment-la je fondis en larmes. Mais au lieu d'aller à votre rencontre, je contournais le bâtiment pour passer par la porte qui menait à la réserve. Je descendis les marches, je pénétrais dans un petit réduit où s'entassaient toutes sortes de choses. Je pris une chaise l'approcha d'une armoire. Je montais dessus et je soulevais le tas de couvertures qui s'y trouvaient, cherchant de ma main ce que j'y avais caché le jour de notre arrivée.

— C'était le colt ? Demanda Sam.

— Oui, je n'avais plus d'autres choix, pour tout dire je n'étais plus en état de penser. Je devais le stopper coûte que coûte. Je pris l'arme, l'enroula dans un vieux chiffon, je sortis ensuite retrouver Sarah. Quand elle m'aperçut, elle te lâcha la main de stupeur, je ne devais pas être très beau à voir. Elle se précipita vers moi un peu affolée. Je ne lui laissais pas le temps de dire un mot, je l'empoignais et lui demandais de me suivre à l'intérieur du magasin. Monsieur et madame Wong étaient là inquiets, sans perdre de temps je leurs demandais de fermer la boutique et de partir au plus vite. Personne ne discuta mes direc-

tives. Ils allèrent s'installer dans un hôtel tenu par des amis à eux. Seule Sarah insista pour savoir ce qui se passait, mais elle comprit rapidement qu'elle n'en saurait pas plus.

Les savoir en sécurité m'ôta un poids sans pour autant faire retomber mon adrénaline. Je pris le chemin vers l'hôtel tenant le colt contre mon estomac. À mesure que j'avançais, mille questions trottaient dans ma tête. Aurais-je le cran nécessaire quand il serait face à moi ? Tout au long ma vie, j'avais été conditionné en quelque sorte pour sauver des vies, et là je passais de l'autre côté. Pour des gens comme Bill ôter des vies n'était qu'une formalité, elles n'avaient que bien peu de valeur. Je n'ai jamais pu le comprendre. Aujourd'hui encore quand il m'arrive de chasser je ressens un sentiment de culpabilité pour chaque animal que je tue.

Je passais de nombreuses heures tapi dans l'obscurité, l'hôtel me faisait face.

De mon poste de guet je regardais vers les fenêtres essayant de l'apercevoir. La salle du rez-de-chaussée était bondée, je ne savais comment agir, il était impos-

sible pour moi d'y pénétrer sans me faire remarquer, je décidais de contourner l'immeuble pour y pénétrer par une porte de service. J'avoue qu'à ce moment-là, la peur avait pris le pas sur ma colère. Je tremblais. Oui, j'avais très peur, je savais qu'il n'y avait aucune échappatoire possible, il était impossible que je rebrousse chemin, notre affrontement était inévitable, quoi qu'il se passe un de nous deux allait mourir cette nuit. Le temps passa, peu à peu la salle principale se vida, et le calme fit place. J'attendis encore, la plupart des lumières s'éteignirent. Je le vis enfin impossible de me tromper, c'était bien lui, il prit l'escalier qui menait aux chambres.

Puis je vis une pièce s'allumer, il passa devant la fenêtre, je repérais l'étage et l'endroit précis de sa chambre. Quelques minutes plus tard, la lumière disparut, il était l'heure...

Je pénétrais sans mal dans l'hôtel, plus personne, seul quelques bruits sourds qui émanaient des étages supérieurs. J'avançais à pas feutrés le long des couloirs dans une quasi-obscurité, quand j'arrivais à sa

porte. Je déroulais le chiffon, prit l'arme d'une main, malgré la pénombre je percevais les reflets de ses chromes. Je me tenais devant la chambre mon cœur battait tellement fort que je ressentais ses pulsations dans mes tempes. Délicatement, je saisis la poignée et la fit tourner. La porte s'entrouvrit je craignais qu'elle ne grince, mais elle resta silencieuse.

Quand elle fut suffisamment ouverte, j'entrais en coupant ma respiration et je refermais derrière moi. Je devinais son corps sur le lit, j'écoutais sa respiration régulière, il semblait dormir. J'avancais vers le lit je pris l'arme à deux mains tendant mes bras dans sa direction, mon index posé sur la gâchette. Je restais figé jusqu'à ce que mes bras fatiguent, je ne pouvais pas tirer, le tuer comme ça de sang-froid. Pour m'en persuader, je pointais à nouveau l'arme vers lui, en vain. Je fermais les yeux, pensais à toi, à Sarah, à Bao aussi pour me donner la force d'agir. Comme je le craignais, j'étais incapable de faire feu. Alors, je fis demi-tour pour m'approcher de la fenêtre pour respirer un peu, dans l'instant je reçus un violent coup

dans le dos, le choc me fit taper le mur, mon arme tombait au sol.

Bill surgit de son lit avec une vélocité surprenante, il se jeta sur moi et me roua de coups, je rampais au sol tandis qu'il m'assénait des coups de pieds

— Tu voulais me crever petite ordure ! Hurla-t-il. Tu crois qu'on peut me tuer comme ça ! Il faut être un homme et en avoir les couilles ! Me sentant à sa merci, il alluma sa lampe. J'étais adossé au mur ne pouvant plus bouger.

— Tu va mourir sale macaque ! Me lança-t-il tout en me balançant un coup de pied dans les côtes, je basculais vers le sol, j'heurtais le colt de mon menton, je ne sais pas comment, mais je réussis à ramasser l'arme, au moment où il m'enjamba je me retournais pointant le colt au niveau de son abdomen, au même moment j'hurlais et pressais la détente. Bill reçut la balle et s'écroula sur moi. Dans un dernier râle, il dit.

— Tu ne te débarrasseras jamais de moi, je serais toujours là.

Le coup de feu avait mis en alerte les autres occupants de l'hôtel, dehors les bruits des portes et des

gens qui se pressaient dans les couloirs. Je me dégageais non sans mal, il me fallait fuir, impossible de passer la porte sans être vu, alors j'ouvris la fenêtre et l'enjamba, machinalement je calais l'arme dans mon pantalon, je n'avais vraiment plus beaucoup de temps. J'avançais le long de la rambarde, par chance la chambre n'était qu'au premier étage. Lorsque j'arrivais à l'angle du bâtiment, je sautais. Et je pris la fuite tant bien que mal en me plaçant autant que possible dans les endroits les plus sombres.

Dès que je fus à bonne distance, je m'arrêtais, me mettant à l'abri. Je m'allongeais un peu, la douleur s'intensifia au point où je ne pus plus bouger. Il ne fallait surtout pas que je perde connaissance, je devais rester éveillé à tout prix. Tout était fini, Bill était mort. J'aurais dû me réjouir ou même ressentir un soulagement, ce ne fut pas le cas. L'unique chose qui m'obsédait était que je venais de tuer un homme, j'étais pour ainsi dire passé de l'autre côté de la barrière. « Je suis un assassin » me disais-je.

Allais-je pouvoir vivre avec ça ? Le temps sûrement m'aiderait, croyez-moi le poids de la culpabilité pèse

de plus en plus lourd à mesure que les années passent, ça en devient invivable, vous passez à côté de tout le reste tant vous êtes hanté. Je sais bien que tout ceci est de ma faute, j'aurais du trouver le courage d'en parler. Il aura fallu tant d'années, et la rencontre d'un homme comme vous, mon cher Sam, pour qu'enfin je puisse me libérer. Cela ne rachète en rien ce que j'ai fait évidemment.

Quand je suis rentré retrouver Sarah, je n'ai pas voulu lui parler de tout ceci, et surtout pas de Bill, ses blessures se refermaient doucement, c'était mieux ainsi. Je savais aussi que je risquais des représailles à la hauteur de mes actes. J'avais appris par la jeune femme qui m'avait libéré que Bill était entouré de personnes pas très recommandables, il était certains qu'ils allaient vouloir me retrouver. Les forces de l'ordre devaient être déjà sur place, bien que personne parmi les témoins ne me connaissait, ils ne pouvaient m'identifier formellement. J'aurais peut-être pu passer à travers les mailles du filet, seulement je réalisais que la charrette qui me servait à faire mes livraisons était restée sur place, pour ne rien arranger elle por-

tait le nom et l'adresse de la blanchisserie il ne faudrait pas attendre longtemps pour qu'ils fassent le rapprochement j'étais piégé.

Je n'avais pas beaucoup de temps devant moi, il fallait fuir. Pour convaincre Sarah, j'avais dû lui inventer une histoire un peu rocambolesque. En gros je lui ai fait croire que j'avais des ennuis avec des malfrats, l'état dans lequel je me trouvais ne pouvait qu'accréditer mes dires, je lui fis comprendre que je craignais pour elle et notre fille, ce qui n'était pas complètement faux.

Sans perdre de temps, nous avons rassemblé nos affaires. Ce ne fut pas simple de quitter cet endroit, ce fut un véritable déchirement, nous abandonnions nos amis, notre nouvelle vie pour une fuite en avant, sans but précis. Ce qui importait le plus était que nous soyons ensemble. Nous partîmes le soir même par la diligence. Tout au long des mois qui suivirent nous vécurent dans de nombreuses villes. Nous devions faire profil bas. Je travaillais auprès des gens de ma communauté. Le plus souvent, nous logions dans des hôtels lugubres et dénués de tout confort. Ta mère pas-

sait toutes ses journées avec toi, attendant mon retour, enfermée dans la chambre.

Ce n'était pas la vie à laquelle nous aspirions au départ, nous faisons de notre mieux pour t'offrir le confort que tu méritais, mais nous savions que tous ces déménagements incessants, n'étaient pas des plus adaptés pour une enfant de ton âge. Sitôt que tu commençais à prendre tes repères, il était temps de partir.

Je sais que parfois nous avons fui sans véritables raisons, seulement plus le temps passait, plus je devenais paranoïaque. C'est certainement la peur de tout perdre qui me poussait à agir de la sorte, ou peut-être était-ce tout simplement un manque de courage.

Je dois dire que jamais Sarah me le fit ressentir, elle me suivait sans exprimer la moindre plainte, heureusement qu'elle était à mes côtés, sans cela j'aurais abandonné.

Mais depuis quelque temps elle semblait fatiguée, d'après elle ce n'était que passager. Il n'y avait rien d'étonnant vu la vie que nous menions. Cela me fit prendre conscience du mal que je vous faisais, il était

temps que nous nous fixions pour de bon. C'est comme ça que nous sommes arrivés à Plattsburg.

Nous vécûmes quelques semaines en ville, j'avais eu la chance de trouver un travail dans l'un des hôtels de la ville. Une chance pour nous j'étais tombé sur un patron vraiment adorable. C'était un vieil homme qui vivait seul, il avait grandi et vécu dans cette ville. Il avait créé cette affaire qu'il géra tout au long de sa vie en famille. J'appris qu'il était veuf depuis de nombreuses années et qu'il avait un fils qui vivait près de Chicago dont il n'avait plus de nouvelles. Il se réjouissait de notre présence, cela mettait un peu de vie, de plus il était tombé amoureux de toi.

Helen souriait un petit voile rosâtre accentuait ses pommettes.

— Je n'étais pas mal traité bien au contraire, nous logions dans une petite chambre qu'il nous laissait gratuitement à l'étage. Sarah ne voulant pas de charité se rendait utile.

Nous fûmes très bien acceptés malgré le fait que nous formions un couple pas très conventionnel. Mais tout comme Collins, cet homme ne nous jugeait pas. Simplement, il nous demanda pour ne pas créer d'incidents de ne pas nous afficher en public. Cela ne nous gênait en rien, c'était une chose devenue presque banale pour nous, tellement nous l'avions caché auparavant. Mais le plus important était que j'avais appris que l'avis de recherche qui me concernait stipulait que j'étais accompagné d'une femme et d'une enfant blanche, chose qui ne pouvait passer inaperçue. Vous comprenez mes craintes, où que j'aie un jour ou l'autre je finirais par être pris.

Je restais en contact avec la famille Wong, d'une part pour leur donner de nos nouvelles, les rassurer. J'appris que j'étais toujours recherché, que régulièrement il recevait la visite des hommes de main de Bill plus intéressés par la prime que je pourrais leur rapporter, plutôt que par l'idée de venger leur soi-disant ami. J'avais été identifié par les forces de l'ordre comme l'auteur du crime. La chose qui changeait était que ce soit un Asiatique une chose très rare, il n'arrivait ja-

mais que des gens de la communauté chinoise se livrent à de tels agissements. Donc, ils se faisaient un point d'honneur à me rechercher, afin que je serve d'exemple pour ne pas donner d'idées aux autres.

Mon nouveau patron se doutait bien que je lui cachais certaines choses, mais, il n'était pas du genre à se mêler des affaires des autres il accordait naturellement sa confiance.

« On ne peut pas vivre autrement », disait-il. Je lui révélais tout, certainement par respect, mais aussi parce que cela me faisait du bien de le dire.

Plutôt que me juger, il me proposa, de m'installer dans la petite cabane où nous sommes. « Ici personne ne viendra vous ennuyer. » c'est ainsi que nous avons élu domicile, seulement j'ignorais à l'époque que j'y finirais ma vie. Je continuais à travailler à l'hôtel, je me sentis plus serein et rassuré de vous savoir à l'abri. C'était bien plus simple de passer inaperçu.

L'unique chose qui me préoccupait était l'état de santé de Sarah. Bien qu'elle dise le contraire, je voyais bien qu'il y avait un souci. Elle avait beaucoup maigri, cela entraînait naturellement de la fatigue, elle ne

mangeait presque rien. Je compris que son état était sérieux quand elle commença à tousser. Jour après jour, ça allait en empirant.

Je pus la convaincre de l'emmener voir un médecin, bien qu'elle se doutait du diagnostic. Il confirma, c'était la tuberculose, et aucune rémission possible. Le monde s'écroula.

Je quittais mon travail pour m'occuper d'elle jusqu'à son dernier soupir. Elle nous quitta un soir de novembre, le 14 exactement. Cette maudite date est restée gravée à jamais, même si l'intensité de la douleur s'est atténuée avec les années. Dès que ce jour arrive ainsi que ceux qui le précèdent j'en suis encore bouleversé.

C'est à partir du décès de ta mère, que j'ai pris la décision de ne jamais plus m'approcher de la ville et de ses gens. J'étais en rage après le monde entier.

Finalement me disais-je le contact avec les personnes de ce pays ne m'avait apporté que des malheurs. Voilà pourquoi tu as grandi ici. Je reconnais à présent que j'ai pris la plus mauvaise décision qui soit, à part le

regretter et t'en demander pardon, je ne puis changer ce qui est fait.

Puis Xiang se tut, personne n'osa parler. Helen émue aux larmes se tenait immobile la tête baissée, Sam lui tenant la main.

C'était fait, le vieil homme avait livré tous ses secrets, à cet instant précis il ne pouvait véritablement évaluer ce qu'il ressentait, mis à part l'émotion. Il resta songeur, son histoire prenait fin aujourd'hui, pour que celle de sa fille et de son ami puisse commencer, au fond de lui il en était heureux.

Une nuit alors que le calme régnait dans la petite cabane, Helen et Sam étaient tous deux endormis. Xiang sentit au plus profond de lui, qu'il ne verrait pas le jour se lever. Avant de quitter ce monde et les siens, il pénétra sans bruits dans la chambre de sa fille, passa délicatement sa main sur ses cheveux. Puis, il lui murmura.

— Adieu ma chérie, j'ai beaucoup de chagrin à l'idée de te quitter. Sam veillera sur toi. Je m'excuse pour ne pas t'avoir donné la vie que tu méritais. Au revoir mon enfant, je suis très fier d'être ton père.

Puis il quitta la pièce tout retourné, vacillant. Il se rendit ensuite vers le lit de son ami, traversant la pièce principale dans l'obscurité, juste aidé par la lueur des flammes. Arrivé à la hauteur du lit, il fut surpris d'y voir l'ombre de Sam se redresser à son approche.

— Vous ne dormez pas ?

— Non, je dois dire que j'ai beaucoup de mal à le faire ces derniers temps.

Xiang en devina la cause, Sam reprit.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, restez tranquille, je tenais à vous dire au revoir, il est temps pour moi de partir.

Sam reçut ces mots comme un coup de poignard au cœur, il se redressa sur le champ.

— Que dites-vous ? Ce n'est pas possible !

— Du calme mon garçon, il le faut bien, demain une nouvelle vie commence pour vous, pour cela il faut que la mienne s'arrête, c'est ainsi, je vous ai bien trop retenu ici. Les vôtres vous espèrent, je suis tellement heureux pour vous. Je sais aussi que j'ai confié ma fille à la meilleure personne.

Elle aussi ne doit plus attendre pour enfin vivre sa vie, elle a tellement à découvrir. Donnez-moi votre main. Sam se leva comme étourdi, prit son ami dans ses bras, pleurant comme un enfant, il l'embrassa, et lui susurra à l'oreille.

— Comment vais-je faire sans vous, j'ai peur, j'ai peur de ne pas y arriver.

— Mais si, vous êtes fort, je suis certain que tout se passera bien, j'ai confiance. Recouchez-vous, faites-

moi plaisir. Je veillerais toujours sur vous c'est une certitude. Je m'en vais en paix, je ne pouvais espérer une plus belle fin. Adieu, mon cher Sam.

Sans perdre de temps, Xiang se retourna, et prit la direction de sa chambre.

Face au miroir le vieil homme se coiffa il voulait avoir l'air présentable. Il enfila son unique costume. S'allongea sur son lit, s'essuya les yeux. Il s'endormit pour toujours, débarrassé de tous ses démons, serein.

Sam quant à lui, passa le reste de la nuit assis sur son lit à pleurer. La déchirure était vraiment cruelle, de plus il angoissait à l'idée d'avoir à annoncer la terrible nouvelle à Helen. Il allait falloir être fort, trouver les mots justes. En aurait-il la capacité, il en doutait fortement. Comment arriver à consoler une personne comme elle, tant attachée à son père. Il est certain que les jours qui allaient suivre seraient une épreuve des plus difficile. Seul le temps atténuera la peine. Il espérait aussi, être assez convaincant, pour qu'elle consente à le suivre, loin, très loin de ses uniques repères.

Comme il le présagea, ce fut un choc terrible pour Helen, comme tous les matins, elle s'était levée la première pour partir travailler chez les Evans, sans se douter le moins du monde des événements.

C'est au soir quand elle fut rentrée, surprise de n'y voir son père, que la triste nouvelle lui fut annoncée. Sam avait passé toute la journée à essayer de trouver les mots qui adouciraient sa peine, tout en sachant qu'aucune parole ne serait assez efficace, mais ça ne faisait rien, son stress était tel, qu'il fallait bien que son esprit soit occupé durant ces heures interminables. Ce fut une journée atroce pour lui depuis son lever, où il avait trouvé le corps sans vie du vieil homme.

Bien qu'il en fut naturellement troublé et profondément triste, une chose l'aida cependant à surmonter tout ceci. Le vieil homme semblait apaisé, une sorte de bien-être se dégageait de son visage.

Puis la douleur reprit le dessus, il commençait peu à peu à réaliser, que c'était bien fini. Jamais plus ils n'échangeraient, ces longues conversations, tous ces petits traits d'esprit que Xiang amenait dans la dis-

cussion dès qu'il en avait l'occasion. Sam resta assis sur le lit une bonne partie de la matinée, tantôt pleurant, ou bien riant en repensant à certaines facéties de son ami. Il se laissa aller aussi à lui parler, une façon d'essayer de conjurer le sort. Dans ces moments-là, on se raccroche à ce que l'on peut, pour ne pas se faire submerger par le chagrin. Par moment il trouva cela stupide, en même temps ça l'aidait.

Lutter pour contenir son émotion et éreintant presque impossible, mais, pour préserver Helen il devait se montrer solide. Les rôles à présent étaient inversés, c'était désormais à lui de prendre soin d'elle. Il y mettrait toute sa bonne volonté. Ce ne fut pas une mince affaire de la consoler, la pauvre femme était dévastée, furieuse en même temps de n'avoir rien vu venir. Ses premiers sentiments furent essentiellement de la colère, elle en voulait à son père de lui avoir caché son état. Même Sam était mis en cause, il jugea inutile de se défendre, il valait mieux lui laisser exprimer sa colère, d'ailleurs aucune explication n'aurait été utile. Ce n'était malheureusement qu'une question de temps avant que le contrecoup n'arrive et lui fasse réaliser la

situation. Le plus difficile restait à venir, Sam s'y préparait.

Le vieux Xiang fût mis en terre au pied d'un grand sapin à deux pas de sa petite cabane. La pauvre Helen partit s'isoler sitôt que l'inhumation fût terminée. Elle resta cloîtrée dans sa chambre cinq jours durant, ne sortant que pour le strict nécessaire. Sam patientait sans poser de questions, il attendait juste que la douleur soit moins intense pour la mettre au courant des dernières volontés de son père.

Il lui fallait trouver le moment opportun, sans lui mettre de pression. C'était assez délicat, il appréhendait un peu sa réaction. Mais à sa grande surprise, ce fut elle qui fit le premier pas. Au soir du sixième jour, elle sortit de son silence. Helen resta devant la porte de sa chambre, comme si elle craignait d'affronter le regard de Sam.

— Je vous demande pardon, j'étais furieuse, je sais bien que vous n'y êtes pour rien. Si vous vous êtes tu je suppose que c'était uniquement parce que mon père

vous l'avait demandé. Je comprends sa décision. Mais j'aurais tellement voulu pouvoir faire quelque chose.

— Il n'y avait plus rien à faire croyez-moi Helen. Il était bien trop fatigué. Et puis vous le connaissiez mieux que moi, il vous aimait tant, et il ne se sentait pas la force de vous faire ses adieux.

Sam s'approcha d'elle, la prit dans ses bras. Tous deux pleurèrent, enlacés un moment. Il sentit qu'il était temps de lui rapporter les derniers souhaits de son père.

— Ma chère Helen, avant de partir votre père m'a demandé une dernière chose, une chose qui lui tenait à cœur plus que tout. Je dois vous dire que j'ai accepté sans la moindre hésitation, je dirais même que j'en fus plus qu'honoré. J'espère seulement que vous aussi accepterez son dernier vœu.

Elle cessa de pleurer, leva la tête.

— Que désirait-il ?

Sam inspira et se lança.

— Il voulait que je prenne soins de vous, en espérant que vous accepteriez de me suivre. J'ajoute que rien ne me ferait plus plaisir, d'ailleurs il me serait impos-

sible de repartir en vous laissant seule, c'est inconcevable pour moi, et préférable pour vous, je vous assure.

Elle resta silencieuse, perplexe. Sam continua.

— Il n'y a pas d'autres solutions, que feriez-vous ici sans personne.

— Je ne sais que répondre, je ne m'attendais pas à cela, bien souvent l'idée de partir vivre ailleurs m'a traversé l'esprit, je vous ne le cache pas, mais ces idées disparaissaient aussi vite qu'elles étaient apparues. Et puis, tout ça me fait peur je dois bien l'avouer, j'ai passé toute ma vie dans cet endroit, ici j'ai mes repères, mais dans une ville comme la vôtre, que vais-je bien pouvoir faire. De plus, vous avez votre vie qui vous attend, votre enfant, enfin je ne ferais que vous gêner rien de plus.

— Helen, je ne partirais pas sans vous, c'est une certitude, il n'y a pas à discuter, je m'occuperais de vous du mieux je que le pourrai, je vous en fais la promesse.

— C'est d'accord, je vous suivrai. Merci pour votre soutien.

— Vous n'avez pas à me remercier, j'en suis heureux.
Et je suis impatient de vous présenter à mon petit bonhomme.

— Quand partons-nous ?

— Demain si vous vous sentez prête.

— Je le suis Sam.

Ils passèrent la majeure partie de la nuit à rassembler leurs affaires, très peu de choses au final. Seulement des souvenirs, ça ne prend pas beaucoup de place dans une valise.

Au petit matin, ils se rendirent sur la tombe du vieux Xiang, lui faire leurs adieux. Puis ils quittèrent cet endroit pour toujours, tous deux prêts à commencer leur nouvelle vie.

Fin

Historique.

La première ligne chemin de fer transcontinental a été construite aux États-Unis entre Sacramento (Californie) et Omaha (Nebraska), entre 1863 et 1869. Cette construction s'est officiellement terminée le 10 mai 1869, à Promontory Summit (Utah).

La loi sur le Pacific Railroad fut adoptée par le congrès le 1er juillet 1862. L'ouvrage fut attribué à deux compagnies ferroviaires, la Central Pacific pour le tronçon occidental et l'Union Pacific pour le tronçon oriental.

C'est au final 3000 km de voies ferrées qui permirent de relier le réseau ferré de l'est du pays à la côte Pacifique. Ceci a révolutionné la situation économique et démographique de la puissance américaine.

Il fallut 6 années pour que la première voie transcontinentale soit construite. Ce projet colossal ne se fit pas sans mal, chaque région apporta son lot de difficultés.

La Sierra-Nevada où la progression fut lente, les conditions climatiques extrêmes, le blizzard et la neige qui perdura la moitié de l'année, sans compter les avalanches fréquentes et l'utilisation d'explosifs pour avancer à travers les montagnes, mirent à mal un très grand nombre d'ouvriers.

À l'est ce furent les Indiens qui posèrent problème s'attaquant à la construction ainsi qu'aux hommes. Dans le Wyoming la fonte des neiges et les glissements de terrain emportèrent tout sur leur passage.

De 1861 à 1865 la guerre de Sécession entre le Nord et le Sud, compliqua aussi lourdement la tâche. Notamment par les pillages de navire d'approvisionnements de marchandise.

Les Chinois

La compagnie fit venir plus de 15 000 travailleurs de la chine pour réaliser le projet.

Les Chinois ont chèrement payé pour que cette entreprise soit menée à bien.

Ils effectuaient les travaux les plus dangereux, tels que la construction des ponts au dessus de gorges abruptes. Un grand nombre d'entre-deux y laissèrent la vie. L'utilisation de la dynamite qui permettait de creuser les tunnels à travers les immenses montagnes Rocheuses, ils périrent en grand nombre dans les explosions ou dans les effondrements des tunnels.

Il y eut beaucoup d'autres causes, accidents, incendies, et surtout les maladies telles que le scorbut (une maladie très douloureuse causée par les carences en vitamines C)

Les travailleurs chinois n'étaient pas préparés à affronter la rudesse des conditions climatiques, leurs tenues et équipements n'étant pas adaptés aux hivers rigoureux de la Colombie-Britannique.

Pour leur dur labeur les Chinois étaient sous-payés, seulement 1 \$ par jour. Ils devaient aussi payer pour leur voyage, les équipements de camping et de cuisine. À l'inverse des ouvriers blancs qui recevaient entre 1,50 \$ et 2,50 \$ par jour, et n'avaient pas à payer pour leurs équipements.

Selon les chiffres, quatre ouvriers chinois ont perdu la vie pour chaque 1,6 km de chemin de fer construit dans les rocheuses. Plus de 600 Chinois sont morts au cours de la construction, et souvent les corps n'étaient pas retrouvés. Les lignes téléphoniques des quartiers chinois partout au Canada étaient surnommées « La ligne des pleures » ils étaient nommés ainsi, car souvent, un appel signifiait la mort d'un proche.

Malgré tous ces sacrifices, les Chinois ne furent même pas invités à la cérémonie historique, ils furent simplement relâchés.

Ils s'installèrent en grand nombre en Colombie-Britannique, en majorité à Victoria et à Vancouver. Certains sont rentrés en Chine. D'autres sont partis vers l'est du pays à la recherche de travail, malgré leurs mauvais traitements, ils ont réussi à prospérer dans leur nouvelle nation.

